



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010077237

TA 385

H. H. Meyer
~ Sion ~

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DU COLLÈGE DE SION

PAR

L'ABBÉ Dr JÉRÔME ZIMMERMANN

Professeur de Littérature et d'Histoire
au Collège de Sion.



SION

Imprimerie Pierre Pfefferlé

—
1914



Essai sur l'Histoire du Collège de Sion

(1625 - 1900)





1688

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DU COLLÈGE DE SION

PAR

L'ABBÉ Dr JÉRÔME ZIMMERMANN

Professeur de Littérature et d'Histoire
au Collège de Sion.



SION

Imprimerie Pierre Pfefflerlé

1914



TA 385

PRÉFACE

Dans le courant de l'année scolaire qui s'achève, on demandait à l'auteur de ces lignes de composer, pour figurer à l'Exposition nationale de Berne, une courte monographie historique sur le Collège de Sion. La nouveauté du sujet, l'absence presque totale de travaux imprimés sur la matière, la difficulté de mener de front, avec les occupations du professorat, un travail qui, sous une apparence modeste, pouvait exiger de longues recherches, d'autres raisons encore le firent d'abord hésiter. Mais ayant mis la main à l'œuvre, par manière d'essai, il fut surpris des émotions vraiment inédites et savoureuses que lui réservait le contact des documents originaux. A feuilleter les vieux papiers qui dormaient aux archives, il lui semblait entrer en conversation avec les hommes qui, à travers plusieurs siècles, s'étaient occupés de notre Collège de Sion, lui avaient voué leur sympathie, leurs efforts, l'avaient aimé. En même temps, la physionomie de cette vieille maison d'instruction et d'éducation se dessinait à ses yeux et lui paraissait digne d'être reproduite, au moins dans ses traits essentiels. C'en était assez pour le retenir et l'intéresser.

L'auteur, est-il besoin de le dire, ne se fait aucune illusion sur les faiblesses et les lacunes de ce travail. Il prie le lecteur de l'en excuser d'avance. On voudra bien reconnaître toutefois — c'est sa seule ambition — qu'il a été soucieux uniquement de vérité et d'exactitude. „Primam esse historię legem, déclare Léon XIII (Encyclique du 18 août 1883 sur les études historiques), ne

quid falsi dicere audeat; deinde ne quid veri non audeat : ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo, ne qua simultatis". L'auteur a tâché de suivre consciencieusement cette règle.

Par ailleurs, il se croira assez récompensé de ses peines par la joie qu'il a eue de tresser une modeste couronne à un Etablissement qu'il aime doublement, et pour y avoir passé les belles années de la jeunesse, sous les meilleurs des maîtres, et pour y goûter, depuis bientôt dix ans, les jouissances austères, mais combien profondes, de l'Educateur chrétien.

Sion, le 3 juillet 1914.

J. Z.

Nous devons des remerciements spéciaux à ceux qui, par leur complaisance et leur amabilité, nous ont facilité nos recherches, en particulier à M. l'avocat Jacques Calpini, archiviste de la Bourgeoisie de Sion, et à M. l'abbé Dr Léon Meyer, archiviste cantonal. Nous n'aurions garde d'oublier également de mentionner ici l'extrême obligeance de M. Paul Pignat, secrétaire au Département de l'Instruction Publique, qui nous a rendu les plus précieux services pour la correction des épreuves.



CHAPITRE PREMIER

Des origines du collège jusqu'en 1627. — L'Ecole capitulaire et l'école nationale. — La situation de l'école au début du XVII^{me} siècle. — L'arrivée des Jésuites en Valais : premiers collèges. — La violente opposition des Séduinois à la fondation d'un collège à Sion. — Fondation du collège en 1625. — La tourmente de 1627 : la première suppression.

Sans vouloir remonter jusqu'au haut moyen âge et aux Capitulaires de Charlemagne, on peut affirmer que dès le XIII^{me} siècle, la ville épiscopale de Sion possédait une école publique et gratuite où les jeunes gens, désireux de s'instruire, venaient puiser les connaissances fondamentales de la formation cléricale et humaniste. Fidèle à l'ordonnance des Décrétales du Pape Grégoire IX (l. 5. tit. 5.), qui enjoignait à tous les monastères et à tous les chapitres cathédraux d'établir une prébende annexe, destinée à l'entretien d'un maître d'école pour l'enseignement des arts libéraux, c'est le vénérable Chapitre de la cathédrale de Sion qui avait organisé et entretenu cette école. Qui donc d'ailleurs, sinon l'Eglise, s'occupait en ces temps lointains d'assurer l'éducation et l'instruction du peuple?

Le titre officiel d'*école capitulaire* apparaît, pour la première fois, dans un acte du 27 juin 1309¹ par lequel

¹ Cf. Pfarrer Ferd. Schmid: Geschichtliches über das Unterrichtswesen im Kanton Wallis; dans les „Blätter aus der Walliser Geschichte“, II. Band, page 99.

un prêtre du nom de Jean Pollen, de Münster, fait don aux écolâtres et bacheliers de l'école capitulaire de Sion, d'une certaine somme d'argent et de quelques biens. Il est possible du reste de découvrir à partir de l'année 1240¹ et de suivre à travers les documents de tout le treizième siècle, les traces de cette école dont quelques maîtres nous sont connus par les actes publics. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est, que dès le commencement du XIV^{me} siècle, l'école, de capitulaire qu'elle était, revêtit peu à peu un caractère *national*. Tous les dizains, dès lors, sont tenus de contribuer à son entretien. En même temps elle prend l'aspect d'une institution d'enseignement secondaire. Vers elle, comme aujourd'hui vers les collèges, tendent les efforts et l'espoir des jeunes Valaisans qui, dans les petites écoles latines d'Ernen, de Brigue, de Viège, de Loèche ou d'ailleurs, se sont initiés aux premiers principes de la langue officielle et savante. A l'école nationale de Sion, ils apprendront la grammaire et les arts libéraux. Bon nombre d'entre eux passeront peu après dans la cléricature et deviendront gens d'Eglise. D'autres obtiendront du Chapitre le droit de stipuler les actes publics et trouveront occasion à la fois de composer savamment des pièces officielles et de vivre copieusement d'un office qui ne chôme guère². D'autres encore resteront dans leur commune d'origine sans emploi déterminé, y joueront forcément les premiers rôles et seront d'emblée choisis par leurs compatriotes pour les représenter dans le mouvement des Communes et l'organisation démocratique du pays, qui, à cette époque

¹ Cf. Ibid. — ² Cf. Dr M. Mangisch : „Etude sur le notariat en Valais“, St-Maurice 1913.

précisément, jette ses premières racines dans le vieux sol féodal.

Ce sont ceux-là surtout qui donneront la mesure de leur sérieuse culture et de leur sagesse pratique, dans les vieilles constitutions et coutumes qui marqueront les étapes de l'organisation politique et sociale du XIV^{me} au XVI^{me} siècle et qui, comme les *Coutumes du Vallais* (vers 1350) ¹, les recueils de droit coutumier (début du XV^{me} siècle) ², les articles de Naters (1446) méritent aujourd'hui encore notre admiration. Quelques uns enfin, plus rares ceux-là, franchiront les frontières. Ils iront demander aux gymnases, puis aux universités de Bâle, Berne, Zurich, des connaissances et une culture supérieures. Quand le talent ira de pair avec le désir de la science, ils trouveront la notoriété, quelquefois la gloire. L'un ou l'autre même passera dans les rangs des premiers hommes de leur temps. Ils s'appelleront Walter Supersaxo, le grand évêque patriote qui sut défendre comme pas un l'indépendance du Valais à une heure critique entre toutes, Nicolas Schinner, Georges Supersaxo, Simon In Albon, le Landeshauptmann; ils s'appelleront surtout le Cardinal Matthieu Schinner et l'humaniste Thomas Platter.

Dans cette école nationale de Sion qui, à travers la bonne et la mauvaise fortune, continuait à jouer dans le pays un rôle honorable et précieux ³, la fermentation intellectuelle et les bouleversements religieux du XVI^{me} siècle devaient, ainsi que partout ailleurs au centre de

¹ Gremaud : „Documents relatifs à l'Histoire du Valais“, t. IV, No 1978. — ² Dr A. Heusler : „Rechtsquellen des Wallis, Zeitschrift für Schweiz. Recht, neue Folge“, Vol. VII, p. 152. sqq. —

³ Schmid, p. 101 sqq.

l'Europe, avoir un retentissement prolongé et douloureux. L'histoire des trente premières années du XVII^{me} siècle montre, avec une éloquence tragique, toute la gravité de la crise, où se jouèrent les destinées religieuses et politiques du pays ¹. Pendant près d'un demi-siècle, ne vit-on pas le Valais, devenu l'enjeu d'une lutte redoutable où les partisans des doctrines nouvelles se faisaient fort d'arracher violemment au pays son antique foi et d'ajouter son nom à la liste déjà longue des pays qui avaient accepté la réforme protestante. Or, cette crise accusait par sa profondeur et sa gravité même de lointaines racines. Dans le trouble des idées et des mœurs, l'école nationale de Sion s'était ouverte, en partie du moins, au souffle des doctrines nouvelles. Autour d'elle et jusque dans son sein s'agitaient des esprits turbulents qui s'en voulaient servir comme d'un instrument de pénétration protestante dans le pays. C'étaient pour la plupart ces jeunes humanistes, appartenant souvent aux meilleures familles, qui avaient occupé l'une des places que les universités de Bâle, Zurich et Berne tenaient gratuitement à la disposition de quelques étudiants du Valais. A plus d'une reprise, des maîtres étrangers, arrivant de Lausanne, Berne, Zurich, Bâle, avaient réussi à s'y installer ². Fatigué du joug du célibat, plus d'un clerc vagabond s'était présenté pour occuper le poste de maître d'école et, par l'appui de hautes influences locales, avait été chargé de l'enseignement public. *„Pour la troisième fois, remarque le protocole de la diète de Pentecôte en 1603, il est avéré que le poste de maître à l'école nationale est occupé par un novateur étranger“* ³,

¹ Grenat: „Histoire moderne du Valais“, Genève 1904, chapitre VIII et sq. — ² Schmid, op. cit., p. 104. — ³ Tagbrief zum Pfingstlandrate 1603.

et la diète de s'empressement d'enjoindre à la ville de Sion de renvoyer ce maître d'école dangereux. Ce fait seul explique mieux que de longs développements la gravité d'une situation. Si l'on ajoute qu'un peu partout, dans tous les rangs, dans toutes les classes, les nouveautés doctrinales avaient jeté des germes de désordre et de révolte, on comprendra qu'au regard de tout esprit éclairé et sincèrement catholique, la nécessité d'une meilleure éducation de la jeunesse studieuse s'imposait.

Pour cette œuvre de haute importance, il était naturel que l'on songeât aux membres de la Compagnie de Jésus, de cet ordre dont l'origine et les premiers travaux, comme aussi les succès retentissants en Espagne, en Portugal, en Italie, en Allemagne, en Pologne, montraient assez qu'il avait été choisi par la Providence pour être, dans ce temps de guerres religieuses, la troupe d'avant-garde marquée pour les plus difficiles combats. Etablis à Lucerne, les Jésuites avaient déjà été recommandés par le nonce de Clément VIII, Mgr d'Aquino, à l'évêque de Sion, Adrien II de Riedmatten, lorsque vers la fin de l'année 1607, deux membres de la Compagnie, les Pères Michel Germain et Jean Spesius descendirent par le Grimsel¹ la vallée du Rhône et se fixèrent dans la grande paroisse d'Ernen, où la Réforme avait fait plus d'un adepte et avait ébranlé jusqu'au pasteur, le chanoine Jean Siber.

Fidèles aux méthodes de leur institut, les deux Pères se hâtèrent d'ouvrir une école de latin, qui comptait, la

¹ *Historia societatis Jesu in Vallesia usque ad annum 1700.* Copie d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque de Munich. Archives de l'Etat, Sion. Ces deux Pères avaient été envoyés par le doyen Melchior Suter, de Lucerne. (Cf. Schmid, l. c. p. 104).

première année, 50 élèves et, la seconde, 90. Presque en même temps (en 1608), un nouvel établissement voyait le jour dans le centre du Valais, grâce aux efforts du curé de St-Maurice de Laques, le chanoine Guillaume Quentin. Plein de zèle pour la foi, cet ecclésiastique, appuyé d'ailleurs par l'évêque, dont il était le confident et l'ami, s'était adressé au nonce de Lucerne, qui lui avait envoyé presque aussitôt les Pères Balthasar Chevassius et Jean Regis (appelé aussi König), qui se vouèrent également à l'instruction de la jeunesse. La nouvelle école, transférée dès 1609 à Venthône, dans la demeure du capitaine François de Preux, comptait, une année plus tard, le chiffre très remarquable de 130 élèves. La résidence de Venthône se prêtant mieux que celle d'Ernen à l'établissement d'un collège, le gymnase d'Ernen fut supprimé par décret du Général de la Compagnie, Père Claude Aquaviva, le 28 avril 1615, et réuni à celui de Venthône, qui prit aussitôt un développement magnifique et groupa jusqu'à 300 jeunes gens des meilleures familles du pays.

De tels succès mirent en émoi, comme bien l'on pense, le clan des Calvinistes de Sion, de Loèche et des principaux centres. A tout prix il fallait empêcher que la Compagnie de Jésus puisse jeter de fortes racines en Valais par un établissement définitif créé dans l'un des centres principaux du pays ni surtout dans la capitale. Dans cette lutte contre les Jésuites, les Calvinistes de Sion ¹ se montraient les plus ardents et ils réussirent

¹ Le conseil était parfois composé en majorité de protestants. Une preuve entre plusieurs : le 7 mai 1609, le conseil recevait de Berne une réponse favorable à une demande touchant l'admission gratuite, à Berne ou à Lausanne, de 4 étudiants sédunois qui seraient dans la suite de zélés propagateurs de la Réforme en Valais. (Arch. de la Bourg., tiroir 171, No 109.)

plus d'une fois à entraîner à leur suite la majorité des magistrats de la ville épiscopale. En 1610, le secrétaire de la diète, Jacques Guntern de Sion, avait fait paraître à Zurich ¹, un libelle enflammé contre les Jésuites, auquel le Père Chevasius répondait aussitôt par un plaidoyer ardent qu'il fit paraître dans les trois langues du pays, le latin, l'allemand et le français ². Pour déconsidérer l'Ordre nouveau, il n'était pas de calomnies, pas de moqueries qui ne fussent de mise. Dans leur haine des fils de St-Ignace, les Protestants de Sion vont même jusqu'à oublier leurs rancunes contre les autorités religieuses du diocèse et de la ville. Pour un peu, ils prendraient la défense de celles-ci contre *l'envahissement* des Pères et ils ne trouvent rien de mieux, pour l'instant, que leurs écoles de Sion, leurs chanoines, leur évêque. En vérité, l'argument est plaisant et vaut qu'on le rapporte dans toute la saveur du texte original. „Cum ipsi Domini Sedunenses habeant episcopum, capitulum, alios Ecclesiasticos et studiosorum moderatores, non est cur aliunde operam requirant sive in scholis sive in templis“ ³. Donc tout est pour le mieux à Sion, ville toute remplie de religion et de bonnes œuvres et les Jésuites n'ont rien à y faire. Mais voici bien d'une autre préoccupation : ceci c'est la partie „économique“ du libelle : Sion, héberger à demeure des hommes aussi importants, aussi fastueux que les Jésuites, vraiment est-ce possible quand

¹ Historia, etc., p. 3. — ² Voici le titre complet et exact du travail du P. Chevasius. „Apologia pro Patribus Societatis Jesu Vallesiam incolentibus contra XII articulos Pasquelli famosi adversum eos Sedunensi quodam Sycophanta editi. Authore, Balthasaro Chavassio ejusdem Societate, Doctore Theologo. Friburgi, Helvetiorum, apud Stephanum Philot. 1611.“ (Manuscrit des Archives de la Bourgeoisie, 71. 48.) — ³ Une analyse du libelle auquel nous faisons allusion ici, se trouve aux archives du Chapitre, tiroir 44, No 24.

la pauvre cité a toutes les peines du monde à recevoir dignement un ambassadeur, fût-ce pour une seule nuit. Nous n'inventons pas, voici le texte : „Cum Patres Societatis Jesu ament laute tractari, *idque merito*, talem tractationem alibi quærendam quam Seduni. Ecquid enim si legati aliunde advenientes vix per unam noctem pro dignitate queant tractari, quomodo non semel, sed semper possunt tales ac tanti Domini quales et quanti sunt RR. Patres Jesuitæ !“ De tels arguments donnent la mesure et caractérisent le ton d'une polémique.

Entre temps néanmoins, ce même évêque, ces mêmes chanoines, qui avaient des raisons sans doute de ne pas fonder trop d'espoir sur cet appui inattendu des Calvinistes, multiplient leurs efforts pour déterminer les Jésuites à s'établir à Sion. Par un acte du 29 janvier 1622 ¹ l'évêque Hildebrand Jost fait don aux Jésuites, „d'une maison, d'un champ de douze séteurs (9600 toises), d'un champ de 5 journaux situé à St-Pierre-des-Clages, et de toutes ses vignes sur Vétroz.“ „La jouissance de ces biens, ajoute l'acte, commencera aussitôt que les Pères auront reçu de leur Père général l'acceptation ou l'information de leur admission à Sion“. On reconnaît bien dans cette générosité l'âme ardente et éclairée du grand évêque Hildebrand ! En 1624 ², le Chapitre de la cathédrale y va de ses offrandes, magnifiques également. Il met à la disposition des Pères son église de St-Théodule, (avec obligation, il est vrai, d'y prêcher selon l'usage), puis toutes ses vignes sur St-Séverin (Conthey) et 40 fichelins de seigle. Pour toutes ces démarches, l'évêque et le Chapitre reçurent les félicitations et les encouragements du nonce du Pape ³. Qu'attendaient donc les

¹ Arch. du Chapitre, tiroir 44. — ² Ibid., sans date. — ³ Ibid. 1623.

Pères pour s'établir à Sion ? On le devine, à côté des sympathies généreuses qui les appelaient, il y avait les défiances et les haines qui ne désarmaient pas.

Sans doute, depuis les dix ou douze ans que les Pères Jésuites se trouvaient en Valais, bien des préjugés étaient tombés ; dans les régions qu'ils habitaient, dans le Haut-Valais surtout, ils comptaient beaucoup d'amis ; à moins de circonstances politiques graves et troublées, comme il s'en rencontrera bientôt, aucune diète ne leur refuserait plus, comme on l'avait fait en 1610 ¹, malgré la demande de l'évêque Adrien II, de s'établir à Sion. La Réforme protestante et calviniste a du reste perdu du terrain en Valais depuis dix ans ², les adversaires des Jésuites le sentent, ils ne seront bientôt plus assez forts, pour empêcher leur établissement à Sion. Ils se décident donc à rendre les armes, au moins en apparence. Mais par leurs efforts, le Conseil de la ville élabore un projet de contrat dont les conditions sont draconiennes et presque offensantes.

La fondation du collège, achat du terrain, érection des bâtiments, tout est laissé entièrement aux frais de la Société. L'édifice du collège n'aura pas plus de trois étages et l'emplacement en devra être choisi à *quelque distance des remparts*, mais non pas (il faut tout prévoir), sur la colline de Tourbillon, où se trouve la citadelle de l'évêque ³. Interdiction absolue à la Société de posséder dans toute la baronie de Sion, aucun immeuble ; exception est faite toutefois pour un petit jardin potager. Défense d'acheter plus de froment ou de vin que pour l'usage d'une année et le vin, *nota bene*, devra être

¹ Schmid, p. 105. — ² Grenat, l. c. — ³ Historia, etc., p. 4 bis (annexe).

pris sur place, chez le propriétaire sédunois, aussi longtemps qu'il en aura à vendre (*nec alibi vinum emere quam e civibus, quamdiu ipsi venale habuerint*); quand l'un des Pères se proposera de partir en voyage au-delà des frontières du Valais, on visitera ses poches; il n'aura pas le droit d'avoir sur lui plus d'or ou d'argent que pour les besoins d'un voyageur honnête (*nec plus auri, vel argenti liceat effere extra Valesiam, quam pro honesto viatico sufficiat*). Enfin les membres de la Compagnie sont déclarés incapables, à tout jamais, de rien recevoir par testament, et les dons qui seront faits entre vifs ne pourront en aucun cas dépasser la somme de 25 francs, soit environ 10 couronnes. En entrant dans la Société, on ne perdra pas, il est vrai, l'usufruit de ses biens, mais au décès ceux-ci passeront intégralement aux héritiers civils. En manière de conclusion, toutes ces défenses et précautions se terminent par un baiser de paix : *magistratum civitatis teneantur agnoscere suum protectorem* ! Obligation, pour finir, de regarder l'autorité de la ville comme leur protectrice efficace et bienveillante ¹ !

Les Jésuites eurent-ils le sentiment qu'un contrat hérissé de si étranges conditions, ne pourrait tenir longtemps contre les forces réunies du bon sens et du bon droit ? Peut-être. Toujours est-il que, malgré leurs répugnances et pour le motif très noble, que l'état religieux de la ville et du dizain, disent-ils, réclamait plus impérieusement leur apostolat, ils y souscrivirent. Une nouvelle résis-

¹ Ces propositions paraissent encore plus singulières et mesquines quand on les compare aux offres vraiment généreuses que, quelques années plus tard, les autres dizains du Haut-Valais se disputant l'honneur de posséder le collège, firent à la Compagnie. (Cf. D. Imesch. „Das Kollegium von Brig“, Brig 1912, chapitre 2).

tance devait éclater presque aussitôt de la part des autorités civiles; mais par l'intervention énergique du nonce apostolique et par les soins de la Propagande, cette dernière difficulté, dont la nature exacte ne nous est pas connue, put être aplanie ¹. La résidence des Pères était prête; c'était l'ancien bâtiment de l'Ecole nationale. L'église de St-Théodule, nous l'avons vu, leur était affectée; les religieux n'avaient plus qu'à venir. Le 11 octobre 1625, au nombre de trois, ils prirent possession de leur nouvelle maison. Le premier collège des Jésuites, à Sion, était fondé.

Nous nous sommes arrêté pendant quelque temps à l'histoire de cette première fondation; il le fallait, à notre sens, pour bien marquer les grandes difficultés qu'elle rencontra. On s'explique mieux, de la sorte, qu'elle ait pu être si facilement supprimée. A vrai dire, elle ne faisait que de naître et ses commencements timides se ressentaient sans doute des luttes qui avaient entouré sa naissance, lorsque de graves événements politiques, auxquels se trouvèrent mêlés des Pères de la Société, soufflèrent la tempête sur un arbre à peine planté et l'arrachèrent violemment.

Il n'entre pas dans le plan de cette étude de retracer les épisodes de la lutte des „Patriotes“ jaloux de leurs droits démocratiques contre l'évêque Hildebrand Jost, dans lequel ils voyaient, à tort ou à raison, le défenseur obstiné des droits de la *Caroline* ². Les Jésuites, que la soumission à l'évêque devait nécessairement compromettre aux yeux de ses adversaires, passaient pour les défenseurs d'un état politique abhorré. Une circons-

¹ Historia, etc., p. 4. — ² Cf. les „Histoires du Valais“, de Grenat, Furrer, etc.

tance, en apparence insignifiante, allait occasionner une tourmente aussi rapide que violente et dont les deux collèges de Sion et de Brigue devaient être les victimes. Le Père P. Marius, supérieur de la résidence de Brigue, avait commis l'imprudence de parler, dans un sermon de circonstance prononcé à Rarogne, à l'occasion d'une tournée pastorale de l'évêque, de l'épée qui orne les armoiries de l'évêque de Sion et d'ajouter quelques phrases sur le pouvoir temporel de l'évêque dans le patrimoine de St-Théodule. Aussitôt dans tout le pays l'émotion est immense. Le grand bailli Jean Roten convoque à Loèche, pour le 27 Février, une réunion extraordinaire de la diète. La séance devient tout de suite très orageuse. Les adversaires des Jésuites ont beau jeu pour les représenter comme les ennemis de la patrie. Les députés de Sion et de Loèche se montrent particulièrement violents et, malgré les efforts des représentants du dizain de Brigue, la diète prononce l'exclusion des Jésuites de tout le territoire du pays. Deux jours après, la décision est portée officiellement à la connaissance de nos trois Pères de Sion, qui prennent aussitôt le chemin de Fribourg ¹.

Les Calvinistes de Sion triomphaient. Leur cauchemar était enfin évanoui. Pour de nombreuses années toute fondation des Jésuites à Sion était impossible. Habilement entretenues, réchauffées en toute circonstance, la méfiance et la haine de la Société de Jésus furent pendant longtemps l'un des traits distinctifs des Sédunois de haut rang. Les dizains supérieurs n'avaient pas tardé, en effet, à regretter le départ des Pères; dès l'année

¹ „Historia“, etc., p. 5 et ss.

1648, leurs représentants ecclésiastiques et civils avaient commencé de se réunir, sur l'initiative du grand et magnifique seigneur de Brigue, Gaspard-Jodoc Stockalper de la Tour¹. Sans relâche et pendant dix ans, la question du retour des Jésuites fut reprise et traitée sous toutes ses formes dans les diètes, dans les assemblées politiques des districts, dans les conférences ecclésiastiques. Mais partout où les Sédunois avaient voix au chapitre, ils reprenaient, avec non moins de ténacité, leurs vieux griefs contre la Compagnie. Les six dizains supérieurs avaient protesté, par lettre du 10 mai 1651², auprès des magistrats de Sion, pour avoir procédé jadis avec tant de rapidité et de passion dans l'affaire des Jésuites. Au rebours, les Sédunois ne laissaient pas de s'en glorifier. Aussi l'histoire du rappel des Jésuites — décidé d'un commun accord, par les six districts supérieurs, en 1651 — et leur séjour en Valais, jusqu'à la fin du XVII^{me} siècle, signale-t-elle plus d'un violent retour de l'animosité traditionnelle des Sédunois à leur égard. A leur arrivée à St-Maurice, le gouverneur, un bourgeois de Sion, se permet, par une grossière plaisanterie, d'offrir aux deux voyageurs, au lieu ^{du} vin d'honneur d'usage, deux grands verres d'eau³, — plaisanterie qui valut au gouverneur les réprimandes de la diète et une amende. Le bruit de leur approche ne s'est pas plus tôt répandu à Sion, que les magistrats font fermer les portes, barrer la route de Conthey par des soldats et les Pères n'échappent qu'en prenant, le long des coteaux de Savièse, un chemin escarpé, qui les conduira à Grimisuat, où ils ont à subir les avanies de

¹ Cf. Imesch, l. c. ch. II, en entier. — ² Arch. Bourg. de Sion, 77, 60. — ³ „Historia“, p. 30 et 35.

deux seigneurs de Sion, qui voudraient leur faire rebrousser chemin. Mais, protégés par l'évêque, ils peuvent, sans trop d'encombre, atteindre enfin le district de Sierre, où ils sont reçus magnifiquement. Le collège de Brigue sera fondé depuis plusieurs années ¹, que Sion n'aura pas désarmé. En 1679, le Père Mourat, supérieur de la résidence de Brigue, de passage à Martigny, dans une auberge louée au tenancier par un Sédunois, devra, au milieu de la nuit, s'entendre chanter sottises par ce Sédunois, pris tout à coup de fureur en apprenant que sa demeure abrite un Jésuite! ²

Mais le temps, ce grand ouvrier de justice et de paix, devait peu à peu amener les fiers habitants de Sion à un sentiment plus pondéré et plus équitable à l'endroit des Jésuites. Vers la fin du XVII^{me} siècle, on discute, au conseil de Sion, de l'opportunité de confier le collège aux Pères de la Compagnie : Et ce détail inspire à l'auteur de la relation manuscrite que nous citons plus d'une fois dans ce chapitre, ces judicieuses remarques : „Visi sunt sedunensium animi a Societate alias abhorrentes in eandem sensim inclinari; certe de Societate Sedunum advocanda actum ibidem in senatu est, cum tamen antehac vel mentionem ejusdem fecisse, piaculum esset.“ ³



¹ Le collège de Brigue est rétabli en 1662. — ² „Historia“, p. 35. — ³ Ibid., p. 47.

Le collège de Sion après le départ des Jésuites en 1627. — Quelques renseignements. — La Bourgeoisie de Sion fait des démarches auprès des Pères de la Congrégation du St-Sauveur pour leur confier son collège. — Echec de cette tentative. — Les causes. — Les conséquences. — L'ancien état de chose continue.

La tourmente passée, l'école de Sion reprit sa petite vie d'autrefois. Mais le primitif maître des arts qui, pendant longtemps, avait assumé seul la charge de l'enseignement, reçut bientôt quelques auxiliaires ¹. Les différentes classes qui forment le collège sont les principes (*principia prima scribendi et legendi*), la grammaire, la syntaxe, les humanités et la rhétorique et, plus tard, la philosophie.

Sion, à vrai dire, n'avait pas de difficultés spéciales à surmonter pour l'entretien de son collège. *Le fonds des écoles*, cette belle et généreuse institution, qu'alimentaient les largesses et la piété des amis de l'instruction de tout le pays, s'élevait, en 1627 déjà, à 6527 couronnes et ne cessa de s'accroître normalement pendant tout le XVII^{me} siècle ². Plus d'un siècle plus tard, au lendemain de la Révolution française en 1811 et après avoir subi des pertes énormes, il sera encore de 26,547 francs ³. Aussi la ville épiscopale n'avait-elle guère qu'à administrer sagement ce fonds pour être à même de subvenir

¹ Voir plus bas les notes statistiques. — ² Schmid, p. 106. La couronne valait 3 fr. 62. — ³ Protocoles des séances des réunions du Conseil d'Etat et de la Diète. Archives de l'Etat sous cette date.

aux émoluments de quelques professeurs ecclésiastiques et laïques qui dirigeaient son collège ¹.

Le personnel des professeurs, la chose est explicable, subissait des changements assez fréquents. Si excellent que pût être l'un ou l'autre maître, — le collège eut l'honneur de compter pendant trois ans, au nombre de ses titulaires, le Vénérable Mathias Will ², — il ne semble pas que le Sénat de la Ville en fut entièrement satisfait, car on le voit, dans le cours de l'année 1660, tâcher d'introduire à Sion une Congrégation de religieux pour son collège. L'exemple des districts du Haut-Valais qui, après de longs efforts, viennent précisément³ de décider qu'un grand établissement d'instruction secondaire, dirigé par les Jésuites, allait être créé à Brigue, ne fut pas sans influence sur les magistrats de Sion.

L'un d'entre eux, M. le châtelain Barberin, fut donc chargé d'entamer dans ce dessein des négociations avec la Congrégation des Chanoines réguliers du Saint-Sauveur ⁴. Pourquoi avait-on songé à ces religieux plutôt qu'à d'autres? Sans doute parce qu'ils avaient une petite résidence à Bagnes, où ils exerçaient le ministère paroissial, et c'est par l'entremise de l'un d'entre eux, le chanoine Des Faves, curé de Bagnes, que le châtelain de Sion fit sa première ouverture du projet au R. P. Général Aubry, en lui écrivant une lettre aimablement tournée et très flatteuse qui débutait ainsi : ⁵ „Très Révérend Père. Nostre ville et cité souveraine de Sion, aiant dès longtemps entendu, connu et bien considéré les

¹ Arch. Bourg., 77, 5. — ² Voir plus bas. — ³ Cf. Biographie du vén. M. Will, par le P. Laurent Burgener O. C., Sion 1875. — ⁴ 1659, diète de Décembre. Cf. Imesch, l. c., p. 18. — ⁵ Cette Congrégation avait été fondée en 1408, par Stefano Cione, de Sienne. Elle possédait bon nombre de maisons en Italie. (Cf. Kirchliches Handlexikon, Munich 1909.) — ⁶ Arch. de la Bourg., 77, Nos 5, 6, 7, 8, 9.

louables mœurs, actions et départements de vos religieux tant de ceux qui couvrent tout le pays d'Aousto (d'Aoste), nos bons voisins, de la doctrine évangélique et de l'instruction de la jeunesse, que de ceux qui ont eu et ont charge d'âmes ou de paroisses de notre louable pays du Valley, nous nous sommes proposés de les choisir à *l'exclusion de tous autres* ¹, pour leur consigner notre collège. Suivait une pressante requête exposant que la conduite des maîtres actuels du collège leur inspirait bien moins de confiance pour l'éducation de la jeunesse, que la conduite de ces „religieux, bien réglés pour eux, et bien adroits pour l'instruction des autres“, faisant allusion aux conditions proposées par le conseil, suppliant le T. R. P. Général d'accueillir favorablement la demande des bourgeois de Sion, et se terminant par l'assurance qu'ils attendent „avec grande expectation de ces religieux pour régents de leurs écoles et demeurant dans la complaisance de se dire leurs affectueux amis.“

Une réponse favorable à cette lettre ne tardait pas à arriver à Sion et l'on se mit aussitôt à établir un projet de convention qui est conservé ². On y règle tous les détails de la fondation, les devoirs et les droits de chacun des contractants, on y prévoit la construction d'un bâtiment nouveau, qui devra contenir des locaux distincts et bien aménagés pour les classes, le logement des religieux, la cuisine, l'infirmerie, l'habitation des domestiques. On y précise le montant du traitement annuel de chaque professeur, qui sera de vingt doublons, soit 90 écus de Sion, le plan général des études. On y marque soigneusement les limites du droit de pro-

¹ Il y a là sans doute une légère pointe contre les Jésuites.
— ² Arch. Bourg., *ibid.*

priété et d'héritage des religieux, on prévoit les conditions auxquelles ils pourront recevoir des novices ; l'autorité supérieure du Conseil de la ville sur le collège est solennellement affirmée et exposée longuement. Bref, on semble n'avoir rien voulu laisser au hasard ni à l'avenir. Et pourtant cet avenir devait être aussi précaire, plus précaire même que celui du collège fondé trente-cinq ans plus tôt. Ce nouvel établissement fonctionna-t-il même jamais normalement ? Il semble que non. Toujours est-il que presque aussitôt des chanoines réguliers vinrent s'installer à Sion. Ils y vinrent même trop précipitamment sans doute et sans avoir pesé toutes les difficultés qu'ils pouvaient rencontrer ¹.

Il semble bien, en effet, que toute cette affaire s'était traitée entre la Bourgeoisie de Sion et le R. P. Aubry, supérieur des Chanoines réguliers du St-Sauveur, sans que l'évêque du diocèse eût été mis au courant du projet et sollicité d'y accorder son approbation. Or, une fondation religieuse nouvelle *n'allait pas sans le consentement de l'évêque*. Pour des raisons que nous ignorons, l'évêque y était opposé et *le consentement ne fut pas accordé* ². Le conseil de la ville pensa tourner la difficulté en demandant aux Chanoines de demeurer à Sion, à titre de simples particuliers et comme régents du collège, ce qui, pour le dire en passant, était contraire aux conditions du contrat. Mais, pour le coup, la chose menaçait de se gâter tout à fait. Une lettre du nonce de

¹ Dans une lettre écrite de Bagnes à un Sédunois de ses amis, le chanoine du Cerf de Hautefeuille (de la même Congrégation), fait allusion à l'opposition que rencontra leur établissement à Sion, *auprès des religieux de la patrie* (4 mai 1661). A. B. 77, 7.
— ² Cf. sur ce point la lettre du P. P. Des Fayes au châtelain Barberin, 21 juillet 1621. Ibid., 77, 12.

Soleure ¹ avait rappelé à propos quelles étaient les règles à suivre pour la fondation d'un nouvel institut religieux et les risques qu'encourraient les religieux trop pressés de se „séculariser“. Déjà l'on voyait les esprits s'agiter et l'on ne parlait de rien moins que d'un décret d'expulsion, sans doute pris par l'évêque, englobant tous les religieux du St-Sauveur présents en Valais, lorsque les Chanoines réguliers, de résidence à Sion, s'empresèrent, en se retirant, de mettre fin à une situation déjà passablement embarrassée.

Le 16 mai 1661, ils remettaient en effet à „Messeigneurs, Messeigneurs et Conseil de la Cyté de Sion“ une lettre collective de démission, exposant parmi les formes et prévenances les plus respectueuses, les justes motifs qui leur font un devoir d'abandonner la tâche qu'on leur avait confiée. „Considérants que faisants plus long séjour en cette Cité, il pouvait arriver des Troubles et perturbations dans l'Estat à leur occasion, Ils jugent à propos et selon Dieu de se retirer doucement et en paix, pour obeyr au mesme Estat qui pouvait leur fermer la porte pour toujours les voyant rebelles à ses commandements. (Allusion à la mesure de *laïcisation* prise à leur égard par le Conseil des Bourgeois). Aussy est-il vray qu'ils ne peuvent aucunement demeurer en ce lieu comme Maistres d'Escoles seulement, ains (mais) aussy en la qualité de prestres et Reguliers ainsy qu'ils sont, ce que sans doute leur sera empesché et interdit par l'autorité du Nonce Apostolique mesme par Excommunication et lors (alors) ils seraient absolument obligez de s'en aller et sortir honteusement estant non seulement Inutiles pour lors à vos Enfants mais encore à charge à vos Seigneuries.

¹ A. M. Michel Kuntschen, Arch. Bourg., 77, 8.

D'avantage (en outre), ils sont certains et très assurés que l'Intention et Volonté de leur dit Révérendissime Père Général est qu'ils s'en retournent plutôt que causer la moindre dissension du monde ou fâcherie entre l'Estat (l'Evêque) et Messeigneurs à quoy il y a beaucoup d'apparence comme moralement on peut juger. Joint qu'ils savent que plusieurs de Messeigneurs estiment prudemment expédient de céder au temps en attendant une meilleure occasion que Dieu fera naistre quand il plaira à sa bonté et divine providence. Toutes lesquelles raisons bien considérées, pesées et meurement examinées par les Remontrants, concluent et jugent à propos pour le bien et repos public tant de l'Estat que de la Cité et honneur de la Congrégation de sortir de cette ditte Cité de Syon et à ce subject demandent humblement deux grâces à Messeigneurs, la première Lesttres de Tesmoignage portantes leur Innocence et comme en ceste affaire ils sont exemps de crime. La seconde *quelque petit viatique* pour se retirer chacun d'eux où la sainte obéissance les appelle, ce qu'obtenant de vos Grandeurs ils seront à Jamais obligés de prier Dieu pour l'heureuse prospérité et félicité de vostre Cité et de vos très Excellentes Seigneuries.¹

Quand on se rappelle que ces Seigneurs et ces Grandeurs sont les Bourgeois de Sion et que l'Estat avec qui l'on risque de brouiller leurs Grandeurs, n'est autre, pour une bonne part du moins, que S. G. Mgr Adrien IV, évêque de Sion, l'affaire ne manque pas de piquant. Décidément les religieux, le collège de Sion, la ville et l'évêque n'étaient pas encore faits pour s'entendre.



¹ Arch. Bourg. de Sion, 77. 10.

Le collège reçoit une impulsion nouvelle. — Le premier règlement imprimé : esprit de celui-ci, mœurs, habitudes.

Cet épisode si curieux de l'histoire du collège, s'il nous révèle une situation encore troublée, ne laisse pas de témoigner d'un zèle tout nouveau des magistrats de la ville pour assurer le développement de leur gymnase. Malgré leur échec, ils ne se découragèrent pas entièrement et tout en revenant à l'ancien état de choses, ils se préoccupèrent de fortifier de leur mieux les bases religieuses et morales de l'établissement. C'est ce dont témoigne le *premier règlement* imprimé (1679)¹, dont les principes directeurs et l'esprit général se retrouveront, on peut le dire, dans tous les actes officiels analogues, en 1714, 1734, 1806, et même dans la période contemporaine, en 1853, 1860, 1889 et 1913.

Ce papier de 1679, vénérable document jauni par le temps, ancêtre lointain d'une longue lignée de règlements qui hériteront tous, plus ou moins, de son caractère et de ses traits essentiels, mérite assurément de retenir quelques instants notre attention. Il se présente à nous dans un bel encadrement d'arabesques, un peu frustes, mais couronné d'un splendide écusson aux armes de la ville, porté par deux lions issants, tenant de leurs bras nerveux l'aigle impériale, apanage des villes libres et nobles, surmonté de la couronne du Saint Em-

¹ Arch. bourg. de Sion, 77, 38.

pire Romain. En exergue, les fières paroles „Civitas sedunensis, intellectu prudens, voluntate pia, manu fortis!“ Comme titre : „Leges scholarum sedunensium. Consul et senatus civitatis sedunensis cupidæ eruditionis scholarum nostrarum juventuti“. Vingt-cinq ans plus tard,¹ quand le désir du changement et, sans doute aussi l'expérience des choses de l'enseignement, inspireront aux magistrats de la ville le désir de faire paraître un nouveau règlement, le titre aura moins de concision et de simplicité. Il lui faudra plusieurs lignes pour s'exprimer; il portera cette longue proposition : „Leges seu Regulæ scholasticæ, pro studiosa juventute gymnasii sedunensis auctoritate magnificorum, perillustrium, spectabilium, consultissimorum, prænobilium et eximiorum D. D. Domini Consulis, et inclyti senatus civitatis sedunensis approbatæ et confirmatæ“.

Comme il est juste, le règlement s'ouvre par un exorde insinuant où le but de ces prescriptions est marqué d'une main prudente et ferme : „Quemadmodum civitas, quæ suis legibus et consuetudinibus bene constituta est, facile in suo statu permanet, sic Schola quævis legibus acquis idoneis exornata celebri in laude semper manebit . . . ; cum autem leges probis sint utiles improbis vero necessariæ, idcirco existimavimus non alienum a nobis fore gymnasio nostro sedunensi certas quasdam leges præscribere quarum formidine ignari Refractarii et Improbi a malefactis Terreantur diligentes autem vehementissime icitentur ut alacrius ad honesta et utilia contendant“. On ne saurait être plus engageant.

Devoirs de l'étudiant; peines qu'il encourt s'il viole les lois prescrites : voilà l'essentiel de tout règlement.

¹ 29 oct. 1814. Nous rapprochons en plus d'un endroit de ce chapitre, ce règlement de 1714 de celui de 1679.

Disons tout de suite que le chapitre des pénalités est excessivement court : il tient en quelques mots, mais combien expressifs. Il y a d'abord l'exclusion de l'école, châtiment *classique* si l'on peut dire, et réservé aux fruits secs ou aux fruits gâtés, à ceux dont le règlement dit élégamment que, semblables aux figuiers qui ne donnent rien, ils doivent être arrachés et enlevés „*tamquam firculi arborum non facientes fructum bonum, Tollendi et extirpandi.*“ Mais il y a encore, et ceci pour les fautes moins graves, la peine des *verges*. A vrai dire, c'est le pensum ordinaire. Par un article spécial, le dernier, le législateur remarque expressément que cette peine sera appliquée *pour toutes les fautes* contre le règlement et les lois, en tenant compte d'ailleurs de l'âge et de la gravité du délit. „*Hæc enumerata et alia quæ contra Divinum præceptum et morum civilitatem pugnans... ex voluntate et auctoritate propria per dilectos nostros Præceptores virgis castigari volumus et jubemus.*“ Voilà donc la jeunesse studieuse sagement avertie : les *chers* professeurs auront toujours à portée de la main la verge bienfaisante qui châtie et qui redresse si amicalement. Qui bene amat...

Mais quels sont donc, au juste, les devoirs et les obligations de son état ? Ceux-ci sont groupés en articles distincts, sous les titres significatifs suivants : Devoirs du collégien à l'égard de Dieu et de la religion („*quæ ad Deum et divina spectant*“); de sa conduite à l'école („*quæ ad scholam*“); sur les places publiques („*quæ ad plateas*“); chez lui („*ad domum*“); dans les récréations et les jeux („*quæ ad ludum*“). La piété tient une place éminente dans ce premier règlement ainsi que dans tous ceux qui suivront : quoi de plus juste, en vérité ! Si le Seigneur lui-même ne construit la maison, que sert de

travailler, et de cette piété *utile à tout*, dit l'apôtre, et partant surtout au jeune étudiant, les obligations sont fixées en détail. Le dimanche, messe et sermon auxquels ils assisteront attentivement („arrectis auribus“), et cela dans l'église de saint Pierre, nous dira le règlement de 1714; le samedi et aux vigiles des fêtes solennelles, on prendra part aux vêpres capitulaires à la cathédrale, suivies de la prière du soir et de l'angelus; à époques fixes, confession et communion prescrites et, pour le contrôle, les élèves remettront un billet à leur confesseur. Ah! ce billet de confession! Si naturel qu'il fût, à une époque où l'ensemble des fidèles en usait, il semble bien que, bientôt déjà, il devenait odieux à plusieurs. Le fait est qu'il disparaît du règlement de 1714, mais pour reparaître bientôt sous les Jésuites, et reprendre une place qu'il défendra tant bien que mal, à travers cent combats, jusqu'en 1913 où il s'évadera, sans doute définitivement, du règlement officiel des collèges du canton.

Sagement et pieusement, le règlement marque au nombre des devoirs du collégien chrétien, les signes extérieurs de vénération et de respect qu'il donnera aux images de la très Sainte Vierge, la patronne du collège, des saints, des anges, aux reliques et aux lieux saints, aux cimetières. Cette piété doit accompagner l'élève chez lui et on l'invite à faire, à genoux, les prières du matin et du soir. „Singulis diebus cum surgunt vel ad dormiendum se componunt flexis genibus ante lectum orantes Deo se commendunt, similiter cum ad lectionem accedunt vel ab ea revertuntur“. Le respect de l'autorité est chose inséparable de la piété et de la religion. Aussi sous le titre premier „Quæ ad Deum et divina“, lisons-nous un article faisant aux collégiens un devoir de témoigner d'un respect spécial à tous ceux qui sont en

dignité, et dans ce nombre sont compris, délicatement, les dames de la société et les vieillards : „Sacerdotibus, religiosis, parentibus, præceptoribus, omnique magistratui et uxoribus eorum; Item viris seu matronis senio honorandis omni loco et tempore Reverentiam nudato capite exhibeant“. Enfin le deuxième commandement de Dieu est rappelé par les recommandations suivantes, qui ne figurent plus dans aucun règlement postérieur. „Ab omni juramento obscenis verbis, maledictis dirisque increpationibus abstineant atque in locis publicis cœmeteriisve non ludant nec lotium reddant!“

Les obligations touchant l'école et l'étude sont également intéressantes. On exige des élèves l'exactitude aux heures de classe, de la discipline, de la modestie, de l'attention pendant les cours; ceci est une recommandation commune à tous les règlements du monde. Mais voici qui est plus original. Le règlement du 1714 et à sa suite tous les autres jusqu'en 1853, précisent que les élèves doivent se présenter peignés et lavés „decenter vestiti, loti et pexi“. Les absences et les retards seront punis, cela va sans dire. Les étudiants sont tenus d'avoir toujours à leur disposition les *armes* de l'écolier („*arma scholastica*“), comme le papier, les plumes, les livres. Chose curieuse, ils sont invités à inscrire, *dans la marge* de leurs livres, les explications du professeur. Le samedi est consacré habituellement aux répétitions : qu'ils soient donc toujours prêts à répondre distinctement, clairement et sans se souffler mutuellement : „nec sibi invicem suggerant“.

S'habituer à bien écrire, à former de beaux caractères : voilà un point de la plus haute importance (il y a dans l'école tant de futurs *notarii publici*). Au besoin, ils passeront une demi-heure après chaque repas, en guise de

récréation, à se former la main, pour que l'esprit ne s'alourdisse pas : „Singulis deinde diebus a prandio et a cœna per mediam horam loco recreationis scripturæ et formandis litteris tempus tribuunt ne illorum ingenia nimis aggraventur“. L'école, pour être prospère, doit respirer la confiance et l'affection : les racontars des élèves dénigrant les professeurs, les blessant dans leur honneur et leur réputation, cherchant à leur nuire dans l'esprit des parents qui, à Sion, sont souvent de la *magistrature*, voilà des fautes qu'il faut réprimer sévèrement : aussi le premier règlement n'y manque pas, et le second, plus complet, ira jusqu'à défendre aux élèves de divulguer les punitions infligées en classe, à leurs camarades : „Qui ex scholis falsam quærelam ad domesticas, consanguineos alios æ detulerint, aut *pœnas studiosis infligtas eculgaverint*, ipsi merito puniuntur!¹ Enfin, et cet article est, à première vue, si étrange que nous avons cru mal lire : Défense absolue de parler français ; le latin à l'école, du moins à partir de la classe de grammaire, comme le prescrit le règlement de 1714, et, hors de l'école, l'allemand, mais le français, jamais. „Latine tam extra ludum litterarium quam germani, in ludoce, loquantur; *nec unquam gallice sub pœna virgarum* ¹. Voilà une défense qui ne manque pas de piquant ! Les documents permettent de constater, du reste, que la langue française, cultivée parallèlement avec le latin au XVI^e siècle et dans la première moitié du XVII^e siècle, subit un recul certain vers la fin du XVII^e siècle et dans la première partie du XVIII^e pour reprendre ensuite une marche ascendante dans le pays. Le fait, qu'expliquent les circonstances politiques (dont le règlement que nous

¹ „Peine des verges, peine des écoliers“. Cod. Theod. XIV, 19, 1.

citons est une nouvelle preuve), méritait, croyons-nous, d'être relevé.

L'élève est sorti de l'école et se trouve dans la rue et sur les places publiques. Des tentations le guettent, il faut l'en préserver. Défense par conséquent de s'arrêter en chemin, de courir et de jouer, de jeter des pierres, de pousser des cris et, en hiver, de se *luser*; (bientôt on interdira les boules de neige „jactus massarum nivearum“,) et surtout d'aller danser. La danse sera, dans tous les règlements, l'objet de défenses particulièrement sévères, ce qui s'impose, le collège de Sion étant fréquenté surtout par des externes.

Le surmenage fait peur aux sages magistrats de la ville, en l'an de grâce 1679. Un jour de congé sera donc accordé chaque semaine et l'annonce en est faite par une phrase élégante que le règlement suivant ne manquera pas de reproduire : „Quod caret alterna requie durabile non est : itaque die mercurii a consuetis lectionibus vaccent et moderatæ exercitationi extra urbem loco ad hæc deputato per duas horas operam dent, ut postea alacriores ad studia redeant“. Le congé du mercredi sera remplacé bientôt par deux demi-journées, mercredi et samedi. En principe, même pendant les jours de congé, tous les jeux de cartes et de hasard sont interdits, comme aussi la natation, la chasse, la fréquentation des débits de vin et d'autres lieux suspects. Remarquons encore que les élèves sont très sérieusement avertis de ne rien vendre ou acheter sans le consentement de leurs parents ou de leurs supérieurs.

Pour conclure, le règlement devient presque éloquent, et il trouve des mots vibrants pour inviter la jeunesse studieuse à se donner avec enthousiasme au travail, cause et condition de tout succès. „Alacri jam indefes-

soque studio huic disciplinæ incumbant, semet ipsos sic pietate, scientia et moribus eruditos ostendant, et demum ad hanc salubrem vitæ rationem animos et animas eorum conferant ne quid improbe abjecte et inhoneste attentent, sed ut in illis eluceat religio in Deum, pietas in parentes, et his comes morum honestas generosa tandem indolle navigaturis ad honoris et gloriæ portum.⁴

Nous renvoyons le lecteur au chapitre suivant pour les autres renseignements que nous avons pu recueillir sur ces lointaines années de l'histoire du collège. Un homme toutefois mérite ici une mention spéciale, c'est le chanoine Paul-Maurice de Torrenté. Il fut pendant de nombreuses années l'âme du collège, et c'est à son influence sans doute, et à sa constance que le conseil de la ville devait obéir lorsque, d'entente avec l'évêque du diocèse, il commença les démarches qui devaient aboutir, en 1734, à l'établissement des Jésuites au collège. Nous verrons plus loin l'histoire de cette transformation du gymnase sédunois. Disons tout de suite que, mieux que personne, le dernier préfet du collège d'ancien régime pouvait se rendre compte du très grand avantage qu'apporteraient au collège l'unité de la méthode et les qualités éminentes du corps enseignant qui, depuis plus de 60 ans, faisait ses preuves au collège de Brigue... Mais il aida plus directement encore à la réalisation de ce projet. D'un geste large et généreux, P.-M. de Torrenté devait en effet offrir une bonne part de sa fortune pour hâter l'installation des Jésuites à Sion. Il ne croyait pas, — et c'est là sa gloire, — pouvoir mieux servir le collège qu'il avait aimé, qu'en lui laissant, comme un testament précieux, ce vivant souvenir de son dévouement.



CHAPITRE IV.

Notes statistiques sur la période précédente (1630 — 1734).

Les professeurs du collège. — Leur traitement.
— Leurs noms. — Renseignements divers sur
les élèves qui ont fréquenté l'établissement. —
Le budget scolaire de l'époque. — Fonds des
écoles.

Etablir la liste des professeurs au collège pendant cette période déjà si éloignée de nous, n'est certes pas chose aisée, les archives privées et publiques ne renfermant guère que des renseignements fragmentaires et incomplets. Toutefois, en passant en revue les seize volumes des comptes de la bourgeoisie de Sion, qui vont de 1630 à 1734; en nous référant aux données statistiques sur le clergé du diocèse de Sion, que M. l'abbé Lauber, recteur de Gluringen, a bien voulu nous communiquer — ce dont nous lui exprimons ici toute notre reconnaissance — nous avons pu recueillir des indications suffisantes pour tirer de l'oubli les noms de presque tous les hommes qui se sont consacrés alors à la direction du collège et à l'enseignement.

A partir de 1633, un second professeur est adjoint au premier. Leurs noms nous sont connus dès 1635. Ils s'appellent *Vogler* et *Huober* et reçoivent un traitement de 135 écus chacun ¹.

¹ Arch. Bourg., comptes 1635.

En 1639, le professeur Vogler reçoit son congé et son collègue est déjà remplacé par le „Schulmeister *Joannes Schrack*“, qui remplira les fonctions de professeur au collège jusqu'en 1650 ¹.

A partir de 1639, les renseignements sont moins vagues et nous pouvons établir un tableau à peu près complet. Pour ne pas y revenir, disons que le *traitement* des maîtres du collège, quand ceux-ci ne sont qu'au nombre de trois, s'élève à 130—140 écus pour le premier, à 80 pour le second et à 40 pour le troisième. Plus tard l'indemnité annuelle des professeurs s'établit comme suit :

- 1^o Professeur : philosophie, rhétorique et humanités, en même temps rectorat du collège, 133 écus.
- 2^o Professeur : syntaxe et grammaire, 100 écus.
- 3^o Professeur : rudiments et principes, 40 écus.
- 4^o Professeur : cours préparatoire, 40 écus.

En outre, les professeurs reçoivent une indemnité de logement de 6 à 8 écus par an. La composition de la „Comédie“ reçoit une rétribution qui peut s'élever jusqu'à une quarantaine d'écus. Nous trouvons en effet dans les comptes de 1658 la mention suivante : „Item dem selbigen (Prof. Semblanet) für seine Mühe undt Arbeit die Comedias zu Componieren..., 36 écus.“

Dans le tableau suivant, nous plaçons les titulaires suivant l'importance de leurs classes. Le premier est en même temps recteur du collège.

1640. Dr Johannes de Sepibus; Johannes Schrack ou Strack; un Pedagogus.

¹ Ibid. 1639, et ss.

1641. Dr Johannes de Sepibus; Johannes Strack; Pedagogus Thomas Fauber.
1642. Dr. Johannes de Sepibus; Ven. Mathias Will; Johannes Strack; Johannes-Theobaldus Moser.
1643. Ven. Mathias Will; Johannes Strack; Theobald Moser.
1644. Ven. Mathias Will; Johannes Strack; Claudius Semblanet; Theobald Moser.
1645. Johannes Strack; Claudius Semblanet; Theobald Moser.
1646. Johannes Strack; Claudius Semblanet; Theobald Moser.
- 1647 à 1651. Johannes Strack; Claudius Semblanet; Theobald Moser.
- 1652 et 1653. Prior Jacobus Wuillermolaz; Claudius Semblanet; Theobald Moser.
- 1654 à 1657. Jacobus Wuillermolaz; Claudius Semblanet; Theobald Moser; Thomas Dietzig.
- 1658 et 1659. Claudius Semblanet; Thomas Dietzig; Theobald Moser.
1660. Jacobus Wuillermolaz; Claudius Semblanet; Theobald Moser; Thomas Dietzig.
- 1661 et 1662. Jacobus Wuillermolaz; Claudius Semblanet; Guilluielmus Guerrati.
- 1663 à 1666. Jacobus Wuillermolaz; Claudius Semblanet; Guilluielmus Guerrati; Nicolaus Schäffer.
- 1667 ¹. Jacobus Wuillermolaz; Claudius Semblanet; Nicolaus Schäffer; Antonius Kalbermatter.
1673. Jacobus Wuillermolaz; Joh.-Christianus Eggel; Chaudeney (Chastonay?); Antonius Kalbermatter.
1674. Jacobus Wuillermolaz; Joh.-Christianus Eggel; Chadenay (Chastonay?); Antonius Kalbermatter.

¹ Les livres de comptes font défaut de 1667 à 1672.

1675. Jacobus Wuillermolaz; Edmundus Curten; Chadenay; Antonius Kalbermatter.
1676. Edmundus Curten; Christianus Eggel; Antonius Kalbermatter; Josephus Venetz.
1677. Antonius Kalbermatter; Edmundus Curten; Christianus Eggel; Josephus Venetz.
- 1678 et 1679. Edmundus Curten; Jacobus Wuillermolaz; Christianus Eggel; Josephus Venetz; Th. Moser.
- 1680 à 1685. Jacobus Wuillermolaz; Christianus Eggel; Josephus Venetz; Theobald Moser.
1686. Franciscus Mottier; Christianus Eggel; Josephus Venetz; Joh.-Franc. Vogler.
1687. Franciscus Mottier; Christianus Eggel; Josephus Venetz et son successeur Chappet; Joh.-Fr. Vogler.
- 1688 à 1690. Franciscus Mottier; Christianus Eggel; Chappet; Joh.-Fr. Vogler.
- 1694 à 1712. Pour cette période, les indications certaines font défaut. Les noms de quelques professeurs et de quelques recteurs nous sont cependant parvenus. Ce sont : Laurent. Schiffico de Styrie, recteur du collège en 1699; Johannes Bayard, recteur de 1704 à 1707; Pélissier Ignatius, professeur de 1705 à 1707, puis recteur de 1707 à 1710; Ballifard, professeur dès 1694; Vogler Ignace, professeur dès 1708; Dorsaz Steph.-Johannes, professeur entre 1704 et 1712.
- 1712 à 1718. Briguet; Ballifard. En plus deux professeurs des classes inférieures, probablement Ign. Pélissier et Ign. Vogler.
1719. Briguet; Paul-Maurice de Torrenté; Ballifard; Pet.-Steph. Bachor.
- 1720 à 1734. Paul-Maurice de Torrenté; Ballifard. Les noms des professeurs inférieurs ne sont plus indiqués.

Les élèves du collège appartenaient, pour la plupart, aux familles de Sion et des environs. Bon nombre de ceux-ci, les Barberin, les Kuntschen, les de Riedmatten, les Kalbermatter, les Charvet, les Wyss, les Wolff, les Waldin, les de Platea, les de Torrenté, les Berthod, les Ryff, les Am Buel, les de Montheys, devaient jouer les premiers rôles dans les affaires du district et du canton.

Bon nombre d'élèves du collège devaient embrasser l'état ecclésiastique et occuper des postes honorables et marquants dans le diocèse. Mentionnons entre autres les élèves suivants :

Bérard Jean-François, de Vollèges, étudia la rhétorique à Sion, en 1699, devint curé de Saxon (1714—1718) et vicaire à Bagnes (1718) ¹.

Dorsaz Antoine, de Bourg-St-Pierre, étudia à Sion en 1699, devint chanoine régulier du Grand St-Bernard, procureur général de la congrégation en 1710, curé de Sembrancher (1711—1715). C'était un adversaire véhément des „Statuta Claustrici“ approuvés par le Saint-Siège ².

Dufour Jean, d'Erdes, étudia à Sion en 1699 et devint curé de St-Séverin (1718—1743 ³).

Von Flue Marquard de Sachseln, fils d'Ignace de Flue, étudia à Sion en 1706, reçut un patrimoine à Obwalden en 1713, devint recteur de la cathédrale à Sion (1716—1742 ⁴).

Grælli François-Joseph, étudia les rudiments à Sion en 1686, chapelain de l'évêque (1702—1708). Protonotaire apostolique et chanoine de Sion, en 1706 ⁵.

Michellod François, de Bagnes, étudia les humanités à

¹ Catalogue de M. le recteur Lauber. — ² Luguët. „Le Grand St-Bernard“, p. 128. — ³ Catalog. Ibid. — ⁴ Catalogue de l'abbé Joller. — ⁵ Arch. de Naters, D. 97.

Sion, en 1702, chanoine régulier du St-Bernard en 1710, Prieur du cloître (1714—1718 ¹).

De Monthéys P., de Trois-Torrents, élève de principes en 1685, devint Jésuite et recteur des collèges de Brigue, Soleure, Ottingen ².

Plaschi Et., de Loèche, élève de grammaire à Sion en 1706, devint curé-doyen de Viège (1738) et chanoine de Sion (1739) ³.

Voici, à titre de renseignement sur les dépenses du collège, le compte de l'année 1695, présenté par M. Georg. Berthod, surveillant du fonds des écoles ⁴.

Sommes du capital qui portent un intérêt de 5 écus du cent . . .	Ecus 4776.—
Intérêt de ces sommes . . .	" 286.28 gros ⁵
Sommes du capital portant intérêt à 3 écus du cent	" 780.—
Intérêt de ces sommes (environ) .	" 24.—
"Die Kosten des Patrimonialis Kalbermatter"	" 375.05 gr.
Intérêt au 2 écus du cent . . .	" 15.—
Somme des trois groupes de capitaux portant intérêt	" 5631.05 gr.
Intérêt des mêmes	" 325.28 gr.
S'ensuit ci-contre les dépenses du même surveillant :	
D'abord „pro præmiis“	" 18.—
„Für Commedi und Passion“ . .	" 9.—
Pour deux messes fondées (par un don au fonds des écoles. 1. Grand	

¹ Luguët, *ibid.*, p. 144 ff. — ² Renseignements fournis par le R. P. Meschler, S. J. — ³ Catalog. *ibid.* — ⁴ Cf. comptes de la Bourgeoisie, 1690—1695, p. 177. — ⁵ Un gros valait un demi batz (7 centimes et demi).

Bailli Lambien. 2. Joh. Pélissier)	Ecus	2.25 gr.
Traitement des deux inspecteurs (des écoles)	"	12.—
A l'inspecteur du fonds, 10 % des intérêts	"	32.25 gr.
Item, dépenses en diverses circon- stances, selon „Annotation“ de l'ins- pecteur	"	33.32 gr.
Montant de sa note,	Ecus	107.32 gr.
„Deductis ex censibus restat fina- liter debens Dominus inspector Fundi Scolarum“	"	217.46 gr.
„Summa capitalis ferens censum pro anno 1696	"	5631.05 gr.
Reste pour 1696 ne portant pas intérêt	"	217.46 gr.

Remarquons que le traitement versé cette même année aux quatre professeurs du collège et qui figure sous une autre rubrique du compte bourgeoisial (les honoraires des professeurs sont régulièrement mentionnés au chapitre des dépenses générales de la bourgeoisie), s'élève à 288 écus. C'est à peu de chose près le chiffre ordinaire. Il faut dire également que les sommes du fonds des écoles ne portant pas d'intérêt étaient assurément bien plus considérables que les autres et s'accroissaient d'année en année par des dons. Nous ne pouvons les fixer avec exactitude pour cette époque. Mais nous savons que vers 1738—1740, pour la fondation du collège des Jésuites, la bourgeoisie de Sion cherchait à placer à l'étranger une somme d'une cinquantaine de mille francs ¹. Quant aux obligations proprement dites,

¹ Cf. Lettre du P. Du Fay, jésuite de Lyon, 20 juin 1739 A. B., Ibid. 77, 36.

(sommes prêtées à intérêts), les livres des comptes de la bourgeoisie en font habituellement, chaque année, un relevé très exact. On y trouve le nom de tous les débiteurs, qui sont fort nombreux (150 environ). On y peut suivre les variations du fonds et les dépenses extraordinaires pour les prix, comédies, jeu de la passion, etc., etc.

Voici, à titre d'exemple, l'état des obligations à intérêt du fonds des écoles de l'année 1703 à 1708.

1703 ¹	Ecus 6704. 8
1704 ²	" 6704. 8
1705 ³	" 7279.—
1706 ⁴	" 7384.13
1707 ⁵	" 7632. 9
1708 ⁶	" 7632. 9

Parmi les dépenses relevées au compte spécial, on trouve des postes assez curieux, comme ceux-ci : (année 1708) ⁷.

Pour achat de papier . . . Ecus 11.20.

Pour le souper des professeurs: „quand ils corrigent les thèses pour la distribution des prix (wan sie die Argumenta pro præmiis corrigieren)⁸ : écus 2,12 ¹/₂.



¹ Livre des comptes. (1703—1708), p. 67. — ² Ibid., p. 109. — ³ Ibid., p. 170. — ⁴ Ibid., p. 213. — ⁵ Ibid., p. 268. — ⁶ Ibid., p. 306 — ⁷ Ibid., p. 269.

Le retour des Jésuites au collège. - Leur établissement (1734).

Les efforts de l'évêque Joseph Supersaxo pour confier le collège de Sion aux Jésuites. — Les démarches du Sénat de la ville. — Echange de lettres. — La fondation est acceptée. — Bref du Pape. — Conditions posées par la ville à la fondation. — Longues tractations au sujet du contrat définitif. — Les locaux : fondation de Torrenté. — L'église de St-Pierre. — Don par la famille de Riedmatten de l'église du rectorat de la Trinité.

Le long épiscopat de François-Joseph Supersaxo (1701—1734) ne devait pas s'achever sans que la question du retour des Jésuites au collège de Sion, depuis longtemps agitée, ne reçût un commencement de solution. Le vieil évêque avait acquis l'assurance que la ville et le Sénat de Sion, loin de s'opposer désormais à l'établissement des Pères de la Compagnie, le verraient au contraire avec plaisir. Les méfiances et les haines avaient donc fini par s'apaiser, et les Sédunois n'avaient pas été les derniers à souscrire au décret de la diète de 1686 qui avait décerné aux Jésuites le titre et les droits de *Patriotes*.¹ D'entente avec les autorités de la ville, François-Joseph Supersaxo écrivit le 23 décembre 1733

¹ Landratsabscheide, 1686.

au général de la Compagnie, à Rome, le R. P. Retz, pour lui faire des ouvertures au sujet de l'établissement nouveau. Une lettre du 4 février 1734¹ apportait une réponse de Rome où il est pris acte, dans les formes les plus respectueuses, de l'offre de l'évêque et où l'assistant du Général, R. P. Hallauer, que l'évêque avait connu en Valais, annonce à Sa Grandeur le passage à Sion, dans le courant de l'année, du R. P. Provincial de la Haute Allemagne, qui pourra juger sur place de cette affaire „tando magis æstimanda“, ajoute le texte, quanto difficilior, uti novimus omnes, hætenus fuit executio sanctissimæ hujus intentionis“.

Pendant que l'évêque s'affaissait paisiblement sous le poids de l'âge (François-Joseph Supersaxo mourut le 1 mai 1734), le Sénat de Sion continua les démarches entreprises et leur donna tout de suite un caractère officiel. Dès le commencement d'avril 1734, un projet de contrat était soumis à l'approbation du Général.² Il est intéressant de voir à quelles préoccupations obéissent les magistrats de la ville : elles sont à la fois de l'ordre spirituel et temporel : on désire les Jésuites, on les recevra avec enthousiasme, on les dotera aussi bien que possible ; mais en même temps on veut parer dès le principe à tout danger d'empiètement. Leur défendre l'acquisition des biens fonds, le placement des valeurs mobilières, l'acceptation de dots un peu considérables, voilà, peut-on dire, qui importe autant que le collège lui-même. Pendant plusieurs années encore, et quand déjà la résidence aura été créée, que le collège fonctionnera, semble-t-il, normalement, sur ces nouvelles bases, nous verrons s'affirmer en toute occasion les invincibles méfiances financières et économiques du

¹ A. B., 77, 20. — ² A. B., 77, 21.

Sénat sédunois à l'endroit de la Compagnie. Projets et mémoires se succéderont de part et d'autre, et la discussion, alourdie par la question des immunités ecclésiastiques, se traînera — c'est le cas de dire — autour de certains points très vifs dont l'intéressant exposé nous est fourni par cette première lettre du Sénat, dont il convient de citer quelques passages. En voici le début, significatif certes, après les événements que nous avons retracés plus haut : „Quoniam unanimi senatus civumque consensu pro Juventutis nostræ bono singulari opportunum censuimus Residentiam pro Patribus Societatis Jesu erigere qui gymnasii nostri curam et directionem habeant, nostrarum partium esse duximus litteras dare, etc.“ Mais voici aussitôt les conditions restrictives que le Sénat croit également de son devoir de poser dès le principe, et qui ne créeront pas un mince obstacle à l'établissement projeté.

1^o „Ut sibi quocumque titulo bono immobilia non approprient. Ratio hujus : quia nec capitulum cathedralis Ecclesie, nec clerus reliquus, nec cives universi *ullo modo subsistere possent* si quid eorum demeretur, quibus jam *parcissime* victitare coguntur, nemine superflua aut non necessaria providente.“ La raison est claire. Si les Jésuites peuvent acquérir des propriétés, que restera-t-il au chapitre, au clergé, aux citoyens, déjà réduits à vivre si simplement !

2^o „Ut pecunias, si quas cum tempore collegerint, ad census non elocent. Ratio hujus : quia is est universalis apud nos commercii et negotiationis defectus, ut pecuniam a censoriis solutam, sæpius ad novos census elocari nequeant“. Cette remarque est en effet très exacte. Pour placer avantageusement son argent, au 4 ou au 5 du cent, il fallait l'envoyer au loin, à Genève, à Lyon,

à Rome. Le Sénat de Sion se montre en effet dès maintenant préoccupé de s'assurer un revenu fixe pour une partie du *fonds des écoles* : et nous le voyons entreprendre à ce sujet des démarches à Rome et à Lyon, qui réussiront en partie, le P. Du Fay, Jésuite valaisan, de résidence dans cette dernière ville, ayant procuré à ses concitoyens un placement fort convenable „auprès de Messieurs les Directeurs du Séminaire de St-Irénée, à Lyon.“

3^o „Ut Donationes, quæ successu temporis fieri possent, in accrementum Ecclesiae et scholarum cedant, ut Residencia eo citius in collegium erigi possit“.

4^o „Ut Pater Superior vel cum tempore Rector in successione novi consulis per modum visitationis Illius aedes adeat ad requirendum num Patres senatori satisfaciant seque Eidem ut Fundatori et Patrono commendet.“ Visite au Président du conseil, pour lui présenter les hommages de la résidence et s'enquérir de son opinion sur la marche de l'établissement : autant de choses dues aux nobles et généreux fondateurs : sur ces détails protocolaires, le Haut Sénat de la ville de Sion s'est toujours montré très chatouilleux. L'accord avec les Pères devait du reste se faire facilement sur ce point.

La requête se termine par la double promesse d'assurer à chacun des quatre Pères et aux deux Frères coadjuteurs, qu'on enverrait à Sion, une indemnité de 100 couronnes, valant chacune 25 batz ; et de plus, une demeure commode, à l'intérieur des remparts, et néanmoins éloignée du bruit de la ville (a strepitu tamen urbico plane remotam), ainsi qu'une église, modeste sans doute, mais rapprochée de la résidence.

Cette résidence n'était autre que la maison du cha-

noine Paul-Maurice de Torrenté, l'ancien Préfet du collège, qui, en cette même année 1734 ¹, venait d'être nommé curé de Sion et s'était empressé d'offrir sa demeure familiale au Sénat de la ville, pour les Jésuites. L'acte officiel de donation ne se fera que trois ans plus tard, le 11 septembre 1737 ². Entourée de jardins, dominant magnifiquement la ville du rocher de Valère, sur les flancs duquel elle est construite, cette belle et spacieuse demeure sera agrandie encore dans le courant du XVIII^e siècle et deviendra désormais le centre du quartier scolaire sédunois. Depuis cette époque, elle porte, encore visible de nos jours, sur son porche de granit en plein cintre, la double armoirie de la ville et de la famille de Torrenté, avec les quatre initiales P. M. D. T. — Le temple „modeste“, mais voisin de cette demeure auquel il est fait allusion ici, n'est autre que la petite église de St-Pierre, qui s'élevait à même hauteur, sur un de ces plateaux naturels qui entourent la colline de Valère comme de vastes gradins. A quelques pas du côté ouest s'élevait une autre église, plus grande celle-là, l'église du rectorat de la Trinité, fondée par l'évêque Adrien IV de Riedmatten.

Les propositions contenues dans la lettre du Sénat de Sion au Général de la Compagnie, n'étaient pas toutes pour plaire à celui-ci, et l'on pressent à les lire qu'elles contiennent le germe de discussions qui seront longues et difficiles. Toutefois les premières démarches faites, il y avait tout lieu d'espérer, qu'à l'exemple de Brigue, elles finiraient par réussir. Aussi le vieil évêque s'était-il empressé de faire part au Père commun des fidèles, le Pape Clément XII, de l'heureux espoir de succès qu'il

¹ Catalogue du clergé valaisan de M. Lauber, recteur de Glurigen (manuscrit). — ² A. B., 77, 30.

fondait sur une œuvre que ses désirs apostoliques avaient toujours caressée ¹. Le Bref de réponse du Pape partit de Rome le 12 mai 1734 ² ; à cette heure le vieil évêque François-Joseph, qui avait occupé, plus longtemps qu'aucun de ses prédécesseurs, le siège de St-Théodule, s'était déjà endormi dans le Seigneur. Il n'eut pas la joie de lire entre autres les belles paroles suivantes que lui écrivait le Pape : „Venerabilis Frater salutem et Apostolicam Benedictionem. Etsi præclaram de Pastoralis Fraternitatis Tue vigilantia et Laboribus ad divini honoris cultum promovendum atque ad Christi oves Tibi creditas ab hostium incursibus servandas summa cum laude impensis semper habuimus opinionem, eam tamen non modo confirmarunt fraternitatis Tue Litteræ, verum etiam tanta nos Lætitia cumularunt quantam verbis explicare non possumus. Ut enim sacerdotali providentiæ Tue officio quod in excolenda Vineâ Domini per tot annos diligentissime executus es, uberiores etiam ac duiturni, postquam ad coronam repositam in cælo consequendam fueris evocatus, fructus constarent, *sapientissimum suscepisti consilium de inducendis in Diocesum istam stabiliendisque sacris operariis delectis Filiis societatis Jesu alumnis*, qui ad Juventutem pietate literisque instituendam...tecum et successoribus tuis adlaborarent.“ Le Bref a également quelques paroles très aimables pour le Sénat et la cité de Sion, collaborateurs de l'Evêque dans cette œuvre si importante.

Au commencement de l'été de la même année, le R. P. Joseph Mayr, Provincial de la Province de la Haute Allemagne à laquelle était rattaché le collège de Brigue,

¹ Lui-même donnait en testament une somme de 1000 couronnes pour le fonds du Collège. — ² A. B., 77, 22.

arrivait d'Ingolstadt à Sion ¹, et s'y arrêta quelques jours. Il fut reçu par le Sénat et les citoyens avec des honneurs insignes et s'y montra très sensible. Dans une séance commune du Sénat à laquelle il fut invité, la question de la nouvelle résidence fut mûrement pesée et discutée. Le P. Mayr fit d'abord d'expresses réserves touchant les immunités ecclésiastiques qui lui paraissaient lésées par l'une ou l'autre condition de l'établissement, défense d'acquérir des propriétés et de placer, à intérêt, de l'argent dans le pays. Ce n'était pas, du reste, s'empressa d'ajouter le Père, que la Société caressât des projets de ce genre, au contraire ! Mais quant à les mentionner dans un acte de fondation et à les exclure formellement et *en droit*, c'était une autre affaire ! Toutefois les explications du Conseil parurent suffisantes au Provincial et, sans autres formalités, sans écritures ni contrats, on se sépara sur la promesse que les premiers Pères arriveraient à Sion l'automne suivant et commenceraient immédiatement leur ministère. Le contrat définitif (*instrumentum foundationis*) était remis à plus tard. On allait au plus pressé. Et l'on faisait sagement, certes ! Car si l'ouverture du collège avait dû attendre l'échange des signatures, elle aurait attendu inutilement. Après un chassé-croisé interminable de propositions et de contre-propositions, le collège de Sion devait, en effet, pendant tout le XVIII^e siècle, demeurer, pour ce qui regarde les conditions légales de sa fondation, au statut provisoire de la première année.

Le 6 octobre 1734, on vit donc arriver à Sion, venant de Bavière par Fribourg, où ils s'étaient arrêtés en route, le R. P. Joseph Ernst, premier supérieur, deux autres

¹ Lettre du P. Provincial J. Mayr au Sénat de Sion, 15 novembre 1734. A. B., 77, 25.

Pères et un Frère ¹. Incontinent, ils ouvrirent les trois cours principaux du gymnase, savoir, la rhétorique et les humanités, la grande et la petite syntaxe (syntaxis major et minor), la grammaire et les rudiments. Point de classe de philosophie, les locaux sans doute ne s'y prêtant pas encore : car l'on voit le P. Ernst multiplier ses démarches, dans les premiers mois de l'année 1736 ², pour obtenir du Sénat l'agrandissement de la maison, l'aménagement de salles nouvelles. Le nouveau Provincial, R. P. François Mossu, de Ratisbonne, a visité la résidence. Le premier, il a proposé de tirer parti de la grange qui se trouve au couchant de la maison principale des Pères et où l'on pourrait établir la classe, encore à créer, de philosophie. De fait, la philosophie sera enseignée dès l'automne 1736 ³. A partir de cette date, le gymnase est donc complet; la jeune communauté comprend cinq Pères (dont un remplit la fonction de directeur), et un Frère.

L'installation s'était faite aussi bien que possible dans la demeure cédée par le chanoine de Torrenté. A teneur des articles 4 et suivants de l'acte de cession, la Bourgeoisie devenait propriétaire de la maison, avec tous ses avantages et appartenances (samt allen seinen Bequemlichkeiten und umkommenden Zugehörigkeiten) ⁴; mais les Jésuites en reçoivent la tranquille possession (zu ruhiger Besizung), pour tout le temps qu'ils dirigeront le collège. Si celui-ci devait, dans la suite, être transféré ailleurs, la maison demeurera propriété de la

¹ Lettre du Provincial Jos. Mayr d'Ingoldstadt au Sénat de Sion, 15 novembre 1734. A. B., 77, 25. — ² Lettres du P. Ernst, supérieur de la résidence au Bourgmestre, les 5 avril, 10 juin 1736. A. B., 77, 27, 29. — ³ Lettre du P. Provincial F. Mossu, de Fribourg, au Sénat de Sion, 30 juin 1736. A. B., 77, 28. — ⁴ 11 sept. 1737, copie, extrait du Testament. A. B., 77, 30.

Bourgeoisie (soll die obmelte Behausung ganzlich der Burgerschaft verbleiben). A titre de propriétaire, la Bourgeoisie se charge de maintenir en état le toit et les murs et prend à sa charge les plus grosses réparations (was per casum fortuitum merklich könnte beschädigt werden). Mais pour l'aménagement intérieur et l'entretien habituel des locaux, la Bourgeoisie ne veut être liée par aucun engagement. Elle a consenti une somme de 50 pistoles ¹ à cet effet, mais entend être dès lors, libre de tout souci financier de ce côté. Il faut croire que ces 50 pistoles avaient été bien vite englouties parce que nous voyons le premier supérieur, P. Joseph Ernst, écrire au Sénat en avril et en juin 1736 ² de longues lettres éplorées pour énumérer toutes les dépenses qu'il a faites pour les mille petites choses nécessaires à une maison de ce genre; (Kleider, Bücher, Medizin, Holz, Wäsch- und andere Ausgaben); les petites réparations ont été nombreuses, du haut en bas de la maison, et le Père supérieur, s'appuyant sur l'autorité du P. Provincial „ose espérer que les magnifiques Seigneurs et Princes de la Bourgeoisie de Sion, ne se refuseront pas à accorder une modeste subvention „geträut sich unser R. P. Provincialis dass in Ansehung seiner untertänigsten Bitt, und selbst wegen der Notwendigkeit unserer Residenz, die väterliche Gütigkeit der hochwürdigen gnädigen Herrn und Fürsten, in so weit sich mildherzig zu einem Beytrag erzeigen...“ ⁴ Sans aucun doute, le bon Père ne faisait pas appel en vain à la générosité des fondateurs du collège ³. Aussi toutes les lettres de

¹ La pistole valait, comme l'écu, 3 fr. 62 environ. — ² Lettres du P. Ernst au Bourgmestre, 5 avril et 10 juin 1736. A. B., 77, 27, 29. — ³ Voici quelques chiffres des dépenses faites pour l'entretien et l'amélioration des locaux du collège, pendant les trois premières années. 1735 : 242 écus (compte de la Bourgeoisie, p. 256 sq.) 1736 : 212 écus (ibid., 320). 1737 : 298 écus (ibid., 385).

ce temps-là témoignent-elles, chez les Pères Jésuites, d'une grande reconnaissance pour ceux qu'ils appellent, en leur beau langage „tam beneficos Fundatores et Patronos pro quorum Beneficiis immortales debent, reduntque, quas possunt, maximas gratias“¹.

Une fois réglées les premières difficultés de l'installation, il convenait de songer à établir la fondation nouvelle sur un contrat bilatéral complet, par un *instrument* définitif. Nous avons dit un mot déjà des difficultés insurmontables que ce *statut* légal devait rencontrer. Que le lecteur ne s'effraye pas. Nous n'avons point l'intention de placer sous ses yeux toutes les pièces d'un procès qui dura plus de cinq ans et qui fut, en somme, abandonné par l'une et l'autre partie, de guerre lasse. Toutefois la question est, par plus d'un côté, trop caractéristique et trop curieuse pour que nous n'en touchions pas un mot rapidement. On retrouvera dans cette affaire, à côté de données historiques précieuses, un écho des vieilles préoccupations de 1625 et, chez les Séduois, malgré leurs hautes qualités, une invincible méfiance à l'endroit de *l'envahissement* des Jésuites.

Disons d'abord que dans le projet de contrat un bon nombre d'articles, malgré quelques divergences initiales, ne tardent pas à être acceptés de part et d'autre. Ce sont ceux qui traitent de la fondation et du but du collège, des revenus de celui-ci, de l'emploi des fonds, de l'église, du nombre des classes, des rapports entre les Autorités civiles et la Compagnie. Quelques détails méritent ici d'être relevés.

Le début de la pièce est d'une haute saveur histo-

¹ D'après les lettres du P. Provincial au Sénat, 1734—1739, *passim*.

rique, dans le texte allemand surtout, dont notre français moderne ne peut pas rendre la naïve fraîcheur et que nous citons pour ce motif, en partie du moins, dans le texte original. Le Bourgmestre, au nom du Sénat tout entier, rappelle d'abord les soins incessants que leurs prédécesseurs et eux-mêmes ont voués à l'antique collège de Sion; il ajoute que cette sollicitude elle-même leur a suggéré l'idée de confier cet établissement à un Ordre religieux enseignant, ceci pour mettre fin surtout aux changements trop fréquents des professeurs et aux difficultés de leur recrutement ¹ : „Wür Burgermeister des Rabt und samentliche Bürgerschaft der Statt Sitten, Thuen hiemit kundt und offenbahr machen wir dass wür die Zucht und Unterweisung unserer Jugendt Sonderlich zu Herzen führen sollen, als von der selben wahren Auf-erziehung und Lehr dem gemeinen Wesen alles Heyl und nuzen Erwachsen thueth, dessentwegen auch unsere in Gott Ruhende Vorfahrer dieses uralte Gymnasium jederzeit haben angelegen sein lassen in demselben ihmer (immer) zue anständige professores vorzustellen, wie wür bishero vorgestelt und erhalten. Wan aber durch die öftere Abänderung weniger frucht erspiret worden, als auch das wegen Abgang des einteren (eineren) oder des anderten uns oftmahlen verdrüsslich verkommen die mühe und sorg andere Taugliche auf zu suchen, das die Sorgfaltikeit, so wür für unsere liebe Jugendt tragen sollen oftmahlen uns veranlasset hat dahin zu trachten zu grösseren nuzen, und Aufnahm unsere Schullen etwan von den einten oder anderten heiligen Orden, welche zu lehr und unterweisung des Jugendt oder Versehung der Schullen sich gewidmet auf ihnen anzunemen, und unser gymnasium anzuvertrauten.“

¹ 3 sept. 1737, A. B., 77. 31.

Un ordre religieux enseignant s'est tout de suite présenté à l'esprit des fondateurs animés, on vient de le voir, de si bons sentiments, c'est l'Ordre des Jésuites. Les démarches auprès de leur Général ont abouti. Le contrat peut donc être établi. „Wan dann wür in Betrachtung gezogen, wie vill guttes, und was für Heyl wür verursachen würden, wan wür die hochlobl. gesellschaft Jesu, in unsere Statt auf und annemen, und ihr unsere Schullen, die Zucht und Lehr unsere Jugend aüftragen würden... nit nur allein in der unterweisung der Jugend sondern durch ihren Heyl seelen Eyfer, welchen sie so woll in predigen, Beichtstuell als übrigen geistlichen verrichtungen ruhmwürdig erzeigen und ausüben, selbe zue grösserer Ehr und Glory Gottes zu guethen der Kirchen und erhaltung des allein seeligmachenden Glaubens gereichen thäte, haben wür dann gerathen, und einmüthiglich beschlissen die Ehrwürdige Patres in unsere Statt auf und anzunehmen.“.

Cette majestueuse introduction est suivie de seize articles composés avec le plus grand soin, minutieux et précis, ne laissant rien au hasard.

Les Pères de la résidence, leur Frère coadjuteur et leur domestique sont placés sous la sauvegarde et la protection de la ville (art. 1). Aux cinq Pères (un supérieur et quatre professeurs), ainsi qu'au Frère coadjuteur, il sera versé annuellement une indemnité de six cents couronnes : dont cinq cents en argent liquide et cent en nature, *savoir* : quarante setiers de „bon vin“ (vierzig Sester gutten Wein), vingt fichelins¹ de froment, autant d'orge et un sac de sel. Les étudiants continueront à verser, comme par le passé, une légère contribution

¹ Le fichelin valait le quart du sac.

annuelle de douze batzes ¹. Le domestique recevra trente-six couronnes en argent. De plus, pour couvrir les frais de la distribution des prix, pour le jeu de la Passion et le Théâtre, la ville remettra annuellement aux Pères sept pistoles (art. 2 et 3). Les Jésuites ne s'étaient pas accomodés facilement de cette indemnité de cent couronnes par an, estimant, avec raison sans doute, qu'elle était insuffisante en soi. Mais il faut croire que, expérience faite, ils avaient pu s'assurer que la générosité de quelques particuliers, du clergé et du V. Chapitre, suffisait à arrondir le revenu, un peu maigre, de la Ville. Cette générosité devait d'ailleurs ne jamais se démentir, et nous en trouvons des preuves longtemps plus tard encore, en plein XIX^{me} siècle ². Au reste, la Bourgeoisie consent à ajouter au subside annuel ci-dessus, une somme de trente couronnes, prise sur les revenus de la fondation de l'évêque François-Joseph Supersaxo (art. 15). La demeure assignée aux Révérends Pères est la maison de Torrenté, dont nous avons parlé plus haut (art. 4, 5 et 6).

Pour se couvrir des frais d'entretien de l'église (St-Pierre), achats d'ornements, etc., les Pères Jésuites reçoivent les revenus de la *Congrégation* de la Très Sainte-Vierge, lesquels ont été jusqu'ici suffisants pour ce but (art. 7). En fait, ces revenus devaient être assez considérables, car ils étaient alimentés par les quêtes faites dans toutes les paroisses aux deux fêtes principales de la Con-

¹ Le batz valait environ 15 centimes. — ² Une lettre du R. P. Neltin, Supérieur du collège en 1844, dit entre autres choses : „Le collège de Sion a donc cru devoir, depuis quelques années, s'imposer des sacrifices, en égard aux bienfaits qu'il reçoit, à titre de charité, de la plupart des familles aisées et de MM. les Ecclésiastiques, de la ville, soit en vin, soit en fruits“. Archives de l'Etat, collège de Sion.

grégation (8 décembre, 2 février) ; et si les fonds ont disparu avec le temps (en 1848), les ornements et les objets conservés, dont plusieurs sont d'une rare beauté, en témoignent assez (art. 7).

Toutes les donations qui pourront être faites au fonds de l'église ou du collège recevront la destination voulue par les donateurs. Quant aux sommes d'argent remises directement aux Pères pour leurs propres besoins, elles seront versées au fonds du collège toutes les fois qu'elles dépasseront 25 couronnes (art. 11). La Bourgeoisie se réserve toutefois le droit de limiter, si elle le juge à propos, les donations particulières, pour autant du moins qu'elles sont faites par des ressortissants de la ville (art. 12). Tous les deux ans, le Père supérieur de la résidence se fera un devoir de venir présenter ses hommages au Président de la Bourgeoisie (*durch manier einer Visite, oder Heimsuchung sich verfiagen*) et s'enquérir auprès de lui si le noble Sénat de la Ville désire que les Pères de la Compagnie continuent leur service ; démarche par laquelle les Jésuites continueront de reconnaître publiquement le Bourgmestre et la Bourgeoisie comme les fondateurs et patrons du collège. „Den selben anfragen“, dit le texte, ob mann mit der Aufführung deren Ehrwürdigen Patres ein Statssames, vollkommenes Vergniegen schöpffe, und ob der Dienst fehrners placidirt werde.“ (Art. 13).

En cas de suppression ou de transfert du collège, tous les biens de celui-ci reviendront à la Ville (14). Le Sénat bourgeoisial émet encore l'espoir et conserve l'assurance que les Révérends Pères se garderont en tout temps de se mêler à aucune affaire étrangère à leur Institution, civile ou politique, et qu'ils s'efforceront de cultiver la paix et l'union avec la Bourgeoisie de Sion.

„Offt und ist mann der ganzlichen Meinung und Zuversicht, es werden obbemelte Ehrwürdigen Patres jederzeit vermögt ihrer ruhmwürdiger Bescheidenheit dahin beflissen und bedacht seyn mit hiesiger Burgerschaft in erwünschter verstandnis und gottgefelliger Eynigkeit zu leben ohne sich jemahlen in einige weder Civil noch Politischen sachen oder geschäften einzumischen...“

Les Pères avaient accepté toutes ces conditions et précisions : mais les articles 8, 9 et 10 renfermaient des prescriptions que le droit canon et leur conscience leur défendaient de reconnaître officiellement. Ces articles réglaient les conditions auxquelles un jeune bourgeois de Sion pourrait être admis dans la Compagnie¹; ils interdisaient en outre absolument et sous aucun prétexte l'acquisition de biens fonds et le prêt à intérêt. Sur ce double point, le R. P. Général François Retz, se montra inflexible. Il ne signerait jamais un contrat où ces articles seraient mentionnés. Par contre, il se déclarait disposé à entrer entièrement dans les vues du Sénat par un moyen indirect, dont l'effet d'ailleurs, disait-il, serait identique. Le Général prononcerait une défense absolue et perpétuelle aux Pères de la Compagnie, soit d'acquérir des biens en Valais, soit de prêter à intérêt, soit même d'admettre des jeunes gens originaires de Sion sans qu'ils se soient arrangés à l'amiable avec les parents au sujet de leurs biens².

Mais les Sédunois, de leur côté, ne voulaient pas se contenter de cette défense en appendice à l'instrument de fondation. Ce qui leur fallait, c'était un contrat en règle et officiel, signé en bonne et due forme. Il est

¹ Le sujet en question devait s'arranger à l'amiable avec ses parents pour la dot, mais renoncer absolument à tout héritage à venir. (Ibid). — ² Lettre au Père supérieur de Sion, 15 avril 1739 A. B., 77, 37.

même assez piquant de les voir à cette occasion s'improviser canonistes et théologiens pour discuter de plain pied avec le Général de la Compagnie, et défendre leur point de vue.

Nous trouvons à ce sujet de curieux renseignements dans une lettre du P. Du Fay ¹, Jésuite valaisan, de résidence à Lyon. Ce Père Jésuite avait rendu au Sénat de Sion le grand service de lui procurer un placement avantageux (au 4 ^o/_o), d'une somme de 50000 francs du fonds des écoles, ² et le Sénat n'avait pas manqué de lui en témoigner chaleureusement sa reconnaissance. En retour, le Père Du Fay se croit autorisé à demander à „Messeigneurs“ qu'il voit „d'inclination à lui faire du bien“, de vouloir bien enfin conclure le contrat depuis si longtemps en souffrance, avec la Compagnie, au sujet de la fondation du collège de Sion. Le Père voit avec peine ses concitoyens s'obstiner dans une attitude qui ne s'explique pas. Il s'agit d'empêcher les Pères d'acquérir des propriétés en Valais : or le Père général s'offre à le leur défendre à perpétuité, de façon directe et irrévocable ; mais il se refuse à mentionner, dans le contrat, une renonciation formelle au droit de possession, ceci étant contraire aux canons du concile de Trente ³. A cela, que trouve-t-on à répondre ? Nous citons le Père Du Fay :

„On dit *primo* que le concile de Trente n'est pas reçu en Vallais pour la discipline. Peut-être serait-on fort embarrassé à le prouver, mais quand on le prouverait, qu'en conclure, si ce n'est que nos Pères sont

¹ Sur ce Père Du Fay, cf. Bertrand: „Le Valais“, etc., p. 215. Sion 1909. — ² Lettres du 17 juin, 20 juin, 11 juillet, 27 juillet 1740. A. B., 77, 36. — ³ Remerciements et suppliche à Messeigneurs du Conseil. A. B., 77, 36.

d'une province où ce concile est reçu et qu'ils ne croient pas pouvoir dans un cas particulier se dispenser de la loi générale. Icy assurément, le concile de Trente n'est point reçu en France pour la discipline ; nos Pères français, pourtant, ne renonceraient pas de leur propre autorité au droit d'acquérir, si on leur imposait de pareilles conditions, ils auraient recours au Général et se régleraient sur ses ordres...

„On dit *secundo*, que la défense d'acquérir, que fera le Général d'aujourd'hui, peut-être révoquée par son successeur ; et en cela on se trompe : pour la discipline, même religieuse, un Général ne révoquera jamais les ordres de son prédécesseur... donné après bien des réflexions, donné après avoir écouté son conseil, donné en faveur d'une ville qu'il veut gagner à la Compagnie en se conformant à ses volontés ! Permettez-moi, Messieurs, de le dire, vous ne pouvez écouter cette supposition sans regarder nos supérieurs les plus respectables comme des personnes qui ne cherchent qu'à vous tromper...

„Permettez-moi encore d'ajouter qu'on s'illusionne, ce me semble, mal à propos sur ce point. „Nos pères à Sion, dit-on, ont un revenu dont ils sont contents, puisqu'ils ont ce qu'ils ont demandé“ ! Mais enfin vous savez ce que vous leur donnez, et vous savez ce qu'ils sont obligés de dépenser. Voyez s'ils peuvent assez épargner pour faire quelques acquisitions. — Mais on leur donnera, dites-vous. — On leur donnera peu ; vous savez comme les choses vont au pays ; tous les enfants partagent également ; quand les partages sont faits, il n'y a que peu à donner et on aime mieux garder pour soy, que de distribuer aux autres, le peu qu'on a reçu.

„Faites vous réflexions, Messieurs, qu'en mettant nos

Pères dans l'impossibilité de ne rien acquérir, vous les mettez peut-être dans la nécessité de mourir un jour de faim, à moins que vous ne vous chargiez de pourvoir à leurs besoins... — Pour moy, je serais bien fâché de vous tromper et j'ose vous assurer que vous ne risquez rien en vous en tenant aux conditions que nos Pères vous offrent ; je vous conjure même de vous y tenir et vous en conjure par toute la part que je prends aux intérêts de votre ville, par toute la gloire qui luy reviendra d'avoir terminé une affaire qui traîne depuis si longtemps et si j'ose ajouter, par la joie que j'aurais moy-même de savoir que nos Pères sont enfin établis à leur contentement à Sion...⁴

Mais les Sédunois tenaient à leur idée et n'en voulurent point démordre. Les arguments et les prières du P. Du Fay demeurèrent sans effet. Aucun contrat bilatéral complet ne put être signé ; on en resta aux premiers arrangements de 1734, aux articles qui étaient acceptés et reconnus en fait, mais on s'arrêta là. Le Sénat voulait de plus et sur un point délicat, imposer sa *formule* : c'était trop demander à la Compagnie que de l'accepter. On préféra rester sur ses positions : le temps, espérait-on, apporterait lui-même une signature que les hommes se refusaient à donner : et de fait les relations, fondées sur l'estime réciproque, entre le Sénat de Sion et la Compagnie, ne firent que s'améliorer et, soixante-dix ans plus tard, un second retour des Jésuites, à Sion (novembre 1805), l'on vit le Sénat — comme aussi la Compagnie — se départir d'une rigueur dont les leçons de l'expérience avaient démontré l'inutilité.

Avant de nous arrêter aux détails de la vie intérieure et de l'organisation des études du collège, touchons encore un mot du cadre matériel où se meut son histoire,

au XVIII^e siècle. Nous avons dit plus haut que la résidence formée par la maison du Chanoine de Torrenté s'était agrandie peu à peu, d'abord par l'adjonction d'une aile considérable au midi, puis par l'aménagement de divers locaux situés auprès de la maison principale. Les classes seront ainsi réparties dans des demeures différentes, et pendant longtemps l'une de ces maisons s'appellera la „rhétorique“, l'autre, „la philosophie“. Quant aux quatre classes inférieures, après avoir été établies dans la résidence elle-même, elles émigreront dans le bâtiment nouveau construit dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, à l'autre extrémité de l'esplanade du collège.

† L'église, confiée aux Pères pour les exercices religieux, était la petite église de St-Pierre, située à proximité de la résidence, et tout à côté d'une église plus considérable, placée sous le vocable de la Très Sainte Trinité et dépendante du bénéfice du Rectorat du même nom, fondé par l'évêque Adrien IV de Riedmatten (1646-1672).

Cette église, plus spacieuse, ne devait pas manquer d'éveiller les pieux désirs des Pères, soucieux, comme toujours, de donner au culte divin le plus d'éclat possible. Aussi les voyons-nous, en janvier 1754 ¹, adresser aux membres du Sénat de Sion, qu'ils appellent „Hoch und Wohlgebohrne, Wohlweise, Vorsichtige, Hochgeehrte und Hochgeehrte, gnädige Herrn Herrn“, une longue et minutieuse requête où les inconvénients de la petite église de St-Pierre sont énumérés sans pitié, et où l'on se permet de suggérer l'idée d'entamer des démarches auprès de l'évêque, du Chapitre de la Cathédrale

¹ Requête au Sénat, 17 janvier 1754. A. B., 77, 50.

et de la famille de Riedmatten, pour l'acquisition de l'église de la Trinité.

L'église de St-Pierre n'est vraiment plus habitable, son exiguité empêche formellement bon nombre de fidèles qui le désireraient, d'assister aux offices des Pères. Et quand, malgré tout, ils n'y veulent pas manquer, c'est pitié de les voir, hiver et été, exposés aux rigueurs des saisons : „und mag für Mildesgemüth am meisten geriehet werden (gerührt) wan ihr bey einigen Vorkommenen Andachten selbst erseheth, dass ville des Volkes, welche hievon nit Abwohnt seyn will, unter manchen Ungemach des Winters und Sommers Witt-rungen, ausser besagter Kirch zu stehen habe“. — L'autel, les banes, les confessionnaux, la sacristie, le sol, tout est à réparer ou plutôt à refaire. L'église est sombre et humide, les Pères n'ont vraiment pas de joie à y accomplir leurs fonctions sacrées. — Or, au lieu d'entreprendre de coûteuses réparations, ne serait-il pas plus avantageux de se procurer, si la chose est possible, l'église de la Très Sainte Trinité ? Du reste le fondateur lui-même n'a-t-il pas prévu — „nit ohne Vorsichtige Eingebung Gottes“, ajoute la requête — que l'église du Rectorat, fondé par lui, pourrait être transférée à une autre fondation pieuse ? Que de gloire en rejaillirait sur la famille de Riedmatten et sur le Sénat de la ville, et que de grâces sur tous ceux qui contribueraient à cette bonne œuvre !

La requête des Pères, humble et éloquente, fut couronnée d'un plein succès et, deux ans plus tard, le 29 juin 1756, un acte solennel de transfert de l'église de la Trinité à la Bourgeoisie de Sion, pour les besoins du collège, était signé par Pierre Valentin de Riedmatten au nom de la famille, et contresigné par tous

les intéressés et ayants-droit : savoir, le bourgmestre Ambüel et le secrétaire du conseil Jacques Charvet, pour la ville de Sion, l'évêque Hildebrand Roten, le doyen du Chapitre Joseph de Chastonay et le secrétaire François-Joseph Andenmatten. — La cession est faite à titre quasi gracieux : „zu keiner anderen Absicht, dit le document, als zu Beförderung der grössten Ehre Gottes, zur Erhaltung unseres allein seeligmachenden Glaubens, und zu Vorpflanzung des Seelenheyls“. Toutefois la ville versera, par manière de reconnaissance — in recognitionem — une somme de 2400 couronnes au fonds du Rectorat ¹.



¹ Acte du 29 juin 1756. A. B., 77, 27.

La vie intérieure du collège de 1734 à 1773.

Les classes. — Le plan des études. — Matières enseignées. — Méthode et principes. — Les académies solennelles. — Un exemple: une séance publique en 1766. — Quelques citations „scientifiques“. — Les représentations théâtrales. — Un exemple. — Représentation de 1742. — Programme, acteurs. — Règlement de discipline. — La vie religieuse au collège. — La congrégation de la Très Sainte Vierge, etc.

Le collège, complet depuis 1737, compte six classes littéraires et un cours de philosophie. L'ordre en est le suivant :

1. *Principes* (Principia.) Cette classe ne faisait, à vrai dire, pas partie du gymnase ; le latin n'y figure pas encore : elle a pour but de donner aux jeunes élèves les connaissances nécessaires — surtout dans la langue maternelle, l'allemand, pour qu'ils puissent fréquenter le collège avec fruit.

2. *Les Rudiments* (Rudimenta) enseignent les éléments du latin, noms, verbes, genres et les 14 règles indispensables de la syntaxe ; de plus, l'alphabet grec.

3. *La Grammaire* (Grammatica) doit donner aux élèves, outre la répétition des matières du cours précédent, une connaissance exacte des déclinaisons, conjugaisons, de la syntaxe jusqu'aux règles des verbes impersonnels. En langue grecque, on verra les noms, verbes essentiels : les cours seront au nombre de deux par semaine, de

20 minutes chacun. L'étude de l'allemand est liée aux exercices de traduction latine.

4. *La syntaxe inférieure* (Syntaxis minor) appuie fortement sur les éléments du latin : morphologie et syntaxe jusqu'aux propositions subordonnées. Pour le grec, on étudiera les formes des mots jusqu'aux verbes en mi-inclusivement. Comme auteurs latins, sont mentionnés des *Lettres choisies*, des narrations et des descriptions de Cicéron, César, Ovide. Les auteurs grecs sont les Fables d'Esopé, les dialogues de Lucien. Pour l'allemand, on se contente toujours de la traduction des auteurs latins et grecs.

5. *La syntaxe supérieure* (syntaxis major) est consacrée à l'étude complète et assez approfondie de la grammaire latine : morphologie et syntaxe, ainsi que de la Prosodie. La grammaire grecque (morphologie) sera vue en entier. Auteurs latins, Cicéronis Epistole ad amicos, ad Atticum et Fratres, de Amicitia, de Senectute, Paradoxa ; Ovide, Catulle, Propertius, Virgile, Eglogues, Géorgiques, l'Enéide en partie ; auteurs grecs : Esopé, Saint-Jean Chrysostome, Xenophon, Agapetos.

6. *L'humanité* (humanitas poesis) doit poser les principes de la formation oratoire ; en latin, on exigera de la facilité dans les tours et la richesse, la variété des termes ; en grec, on apprendra la syntaxe et l'on s'habitue à la lecture (ex tempore) d'auteurs faciles. L'étude des auteurs anciens comporte la connaissance détaillée de la mythologie et, en partie du moins, de l'archéologie. Auteurs latins : Cicéron, ses ouvrages philosophiques et moraux, César, Salluste, Tite Live, Curtius, Virgile, Horace, — vers la fin de l'année (quand la rhétorique est déjà commencée), les discours les plus faciles de Cicéron. —

Auteurs grecs : Isocrate, Saint Basile, Saint Chrysostome, Platon, Phocylide.

7. *La Rhétorique* (Rhetorica) est consacrée à l'éloquence et à la poésie. Le programme comprendra donc les principes de l'art oratoire et du style, l'histoire de la littérature ancienne et moderne. Les règles de la Rhétorique sont données d'après Aristote, par le professeur qui, habituellement, dicte son cours. L'explication détaillée des discours de Cicéron fournit aux élèves une source abondante de modèles à imiter. En grec, on verra les règles de la métrique. Les auteurs grecs sont Démosthène, Platon, Thucydide, Homère, Hésiode, Pindare, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile et S. Chrysostome.

8. *La Philosophie* (Logica) comprend, comme le mot le dit, l'étude de la philosophie et sans doute aussi des mathématiques.

Comme on le voit, le programme du gymnase littéraire était, dans ses grandes lignes, ce qu'il est encore aujourd'hui. Sans doute, l'étude des langues vivantes, et même de la langue maternelle, ainsi que des sciences, est réduite à la portion congrue. Le programme pourra subir et subira de fait bien des retouches et réalisera plus d'un progrès. Le temps consacré à l'allemand ou au français, aux sciences, ira toujours en se développant. Mais on ne voit pas précisément pourquoi M. Daguét se croit en droit d'écrire qu'à partir de l'établissement des collèges des Jésuites en Valais : „d'arides abrégés remplacèrent les classiques de la Renaissance et un ton dogmatique et polémique anima tout l'enseignement“¹. On constate, au contraire, que toute l'organisation des études prévoit le contact quasi permanent de l'élève avec

¹ Cité par Bertrand : „Le Valais“, etc., p. 56.

les auteurs, ce qui, pour le dire en passant, explique le nombre fort élevé de ceux-ci, et qui effrayerait à bon droit les professeurs et les élèves de nos collèges actuels. Le latin était l'âme de tout l'enseignement; était-ce là agir à l'encontre des principes de la Renaissance? Les meilleurs élèves arrivaient à le posséder véritablement, mais tous finissaient par en acquérir une connaissance moyenne, mais suffisante pour s'en servir couramment et sans trop de fautes. Le latin était du reste la langue *parlée* au collège, et ceci sous des peines assez sévères. — Reconnaissons-le toutefois, l'éducation intellectuelle était surtout *oratoire*, au sens que les Quintilien et les Sénèque donnent à ce mot. Du même coup elle était excellente pour la formation générale de l'esprit : aujourd'hui, on la veut plus *critique* au sens moderne du mot. Et c'est un progrès sans doute. Mais pour le fond, les droits de la formation oratoire ne sont pas périmés, et ils se défendent assez bien dans les meilleurs collèges. Les malheureuses expériences qu'ont entraînées la tendance moderne de la spécialisation hâtive et l'engouement critique, n'ont servi qu'à mieux faire éclater la profonde vérité de cette phrase que Sénèque le Père écrivait à son fils, et qui pourrait être placée en tête du programme littéraire de notre vieux collège : „Eloquentiæ tantum studeas : facilis ab hac ad omnes artes discursus ; instrus etiam quos non sibi exercet“¹.

La méthode d'enseignement est fidèle aux sages conseils de la *Ratio Studiorum* de la Compagnie². Peu de règles théoriques, beaucoup d'exercices pratiques : chaque jour des devoirs écrits, de fréquentes traductions, des

¹ Controv. II. Præf. — ² Cf. *Ratio studiorum in Collegiis Societatis Jesu*, par *Passard*, S. J., Paris 1906.

répétitions sans cesse renouvelées. Au début de chaque année, on devait revoir très soigneusement la matière de la classe précédente. Chaque jour, le professeur interrogeait les élèves et revenait sur les parties vues la veille. Tous les samedis, répétition de la semaine. Les maîtres devaient se proposer de rendre leur enseignement aussi vivant, aussi intéressant que possible : mêlé quasi tout le temps à un petit groupe de jeunes gens (car l'enseignement *par classes* était préféré de beaucoup, et pour d'excellents motifs, à l'enseignement *par branches*), le professeur suivait d'aussi près que possible l'épanouissement des jeunes intelligences qu'il avait à former. Il traitait ses élèves „individuellement“ et les accompagnait à travers toutes leurs difficultés, encourageant les efforts généreux, entretenant une ardente émulation, multipliant les conseils, pourchassant la paresse et la négligence. Les exercices de mémoire, cette pierre de touche de l'effort et de l'assiduité pour la jeunesse, étaient en spécial honneur. Parfois la classe était divisée en deux camps, ayant chacun son capitaine et ses lieutenants : moyen puissant — trop puissant même parfois — d'émulation et dont il ne fallait user qu'avec discrétion pour ne pas en faire naître toute autre chose que l'amour fraternel ; et c'était une lutte épique pour la conquête des premiers prix.

Les prix et les places étaient, d'ailleurs, une affaire fort importante. Pour en fixer l'ordre définitif, qui était proclamé solennellement à la clôture annuelle du collège (habituellement le 15 août), des examens partiels se faisaient tous les mois ; chaque élève, vers la fin de l'année scolaire, avait à subir un examen général, passé devant une commission que présidait le Père Recteur en personne : épreuve terrible et redoutée, car elle était

décisive pour le rang de l'élève. Elle décidait, en outre, de la promotion à une classe supérieure.

De loin en loin, pour récompenser le mérite d'un élève ou pour offrir aux protecteurs du collège un témoignage public et solennel de reconnaissance, une preuve tangible de la bonne marche des études, le Recteur et les professeurs organisaient une „Académie“, sorte de joute philosophique et scientifique, où le jeune étudiant s'offrait à démontrer et à défendre un certain nombre de *Thèses* dont le texte était imprimé et distribué aux assistants de marque. Quelques-uns de ces curieux documents se sont conservés dans les archives privées et publiques ¹. Pour l'époque qui nous occupe, le plus ancien remonte à l'année 1766 ². Le titre en est magnifique et le contenu des plus suggestifs. Cette brochure, d'une quarantaine de pages, est intitulée :

THESES
EX
UNIVERSA PHILOSOPHIA
RATIONALI ET EXPERIMENTALI
QUAS
IN LYCEO SEDUNENSI
SUB
AUSPICIIS INCLYTÆ CIVITATIS

PRESIDE
P. ROMANO ASTHEIMER, SOCIETATIS JESU
PHILOSOPHIE PROFESSORE ORDINARIO
PUBLICE PROPAGANDAS SUSCEPIT
ORNATUS AC PERDOCTUS DOMINUS
CAROLUS ANTONIUS BONVIN CIVIS SEDUNENSIS

¹ Imesch : „Das Collegium Brig“, p. 34. — ² Bibliothèque cantonale, L. v. 67.

PHILOSOPHE STUDIOSUS
MENSE JULIO M. D. CC. LXVI.

Les thèses sont présentées au Consul et au Sénat de la ville, à titre de reconnaissance pour l'établissement tout récent d'un cabinet de physique où la „théorie s'illustre des leçons de l'expérience“. S'adressant aux „Magnifici, Perillustres et Excellentissimi Domini Domini Consul, Senatores, Reique Literariæ Præsides, ac Mæcenates Gratosissimi“, la préface rappelle également ce souvenir : „Magnificum Auspicium Vestrum merito imploramus, quorum Illustrem Munificentiam in erecto nuper Musæo Philosophico grati agnoscimus. Hac Munificentia gratiose adjuti Theoriæ Praxin amico fœdere junximus, ubi Experimenta pleraque oculis intueri concessum, quæ Theoremata obscura valde illustrant, et Problemata difficillima mire complanant. Sic nostros pro Vestro in Philosophiam Recentiore amore incitastis. . . In animi igitur pro tenuitate nostra grati testimonium Positiones hæc profunda veneratione Vestro subjicimus Conspectui : Dignamini limatissimo judicii Vestri lumine conatus nostros illustrare, eosdemque Magnifico favore proseguere.

Devotissimus Servus et Cliens. .

CAROL.-ANT. BONVIN, C. S.“

La *Philosophie universelle* (*Philosophia universa*) comprend, comme on le sait, non seulement la philosophie proprement dite, mais aussi la physique et l'astronomie, l'anatomie, l'histoire naturelle, qui sont des parties de la philosophie expérimentale. Les thèses ou positions sont donc empruntées à la logique, la méthaphysique, qui comprend elle-même l'ontologie, la psychologie, la théologie naturelle. Viennent ensuite les différentes par-

ties de la physique sur les qualités intrinsèques des corps (matière et forme), leurs propriétés générales (impénétrabilité, divisibilité, élasticité, etc.), le mouvement, l'équilibre et la pression des corps; nous voici arrivés au monde animé : c'est l'anthropo-zoologie qui s'occupe du corps de l'homme, de ses organes et de leurs fonctions; c'est la botanique ou la philologie; enfin les quatre éléments naturels du monde, la terre, l'air, l'eau et le feu sont étudiés tour à tour. Quelques thèses sur le monde sidéral achèvent cet exposé encyclopédique.

Si un ~~ar~~^{ar}opage de professeurs du collège interrogeaient aujourd'hui ce brillant étudiant sur les questions que soulèvent ses thèses, il répondrait, semble-t-il, de façon fort satisfaisante pour toutes les parties immuables de la „philosophia perennis“. Pour les parties qui touchent à la fois aux sciences naturelles et à la philosophie, comme la théorie atomique ou moléculaire, la matière première, etc., on constate, sans surprise, que l'obscurité n'était pas moindre alors qu'aujourd'hui! Pour les thèses de physique expérimentale, c'est autre chose, sans doute. Mais, ici encore, on devine un enseignement ouvert à tous les renseignements de l'observation, à toutes les leçons de l'expérience.

La *divisibilité des corps* jette le jeune philosophe, et avec raison certes, dans un étonnement qui confine à la stupeur et qui rappelle les réflexions saisissantes de Pascal sur ce sujet ¹. Et voici de quoi l'augmenter encore : c'est que la divisibilité de l'or, par exemple, est telle que, dans une once de ce métal il y a, suivant Nollet, plus de 12 milliards (exactement 12,275,712,000), de particules sensibles (thèse 28).

¹ „Pensées“, chapitre I. (Edition Havet).

La *transpiration des corps vivants* est chose incontestable : il ne s'agit pas ici de la transpiration par la sueur, mais de cette *émanation invisible* par laquelle s'en va la plus grande partie des aliments absorbés : Santorini, „célèbre médecin italien“, n'a-t-il pas prouvé que sur huit livres d'aliments, cinq s'en vont par la transpiration. En une nuit, le corps humain en dissipe plus de quarante onces.... C'est la chaleur qui provoque cette transpiration; un froid subit ferme les pores et l'empêche, ce qui est fort dangereux, car les vapeurs nocives, enfermées dans le corps, y causent de fréquentes maladies (thèse 42).

A propos du sens de l'ouïe et de la musique, plusieurs thèses établissent sagement la nature et la mesure des sons. L'une d'elles se termine par ces mots charmants: „Daturque ratio, cur Musica varios animi motus et affectus ciere, atque *etiam morbis quibusdam mederi possit*“. La musique, moyen thérapeutique! (thèse 90).

Le suc des plantes communique à celles-ci la vie. Mais les eaux appelées *minérales* (particulièrement les eaux des bains de Loèche), riches en particules de vitriol (vitriolicæ), peuvent suppléer à ce suc et rendre aux plantes leur fraîcheur naturelle, au moins pour un temps (thèse 116).

L'électricité ne tient encore qu'une place bien humble; mais elle se montre déjà et l'on devine qu'elle a pour elle l'avenir, à certaines expressions, comme celle-ci : „L'éclair et le tonnerre — *s'ils ne doivent pas s'expliquer par les principes de l'électricité* — seront attribués à diverses exhalations de la terre, etc. (thèse 123).

Le *flux et le reflux* de la mer sont inexplicables et sont donc davantage un objet d'admiration que de science.

„Quam variæ illius causæ a variis hætenus sunt assignatæ; tam insufficientes videntur omnes et incertæ, ut adeo *phenomenon* hic magis *admirationis* humanæ, quam scientiæ objectum sit⁴ (thèse 134).

La terre est grande sans doute, mais comparée au monde des astres, elle n'est qu'un point. „Unde optime dixit Seneca, terram indigitans : Hoc est illud punctum quod inter tot gentes igne, et fero dividitur¹⁴. Belle pensée, de fait, sur la petitesse des grandeurs humaines et qui fait songer aux larges envolées de Cicéron dans le songe de Scipion.

Les *tremblements de terre* s'expliquent de la façon suivante. Des matières combustibles, dans le sein de la terre, s'enflamment subitement, puis la raréfaction et la dilatation se produisent et engendrent des secousses sismiques (thèse 145).

En résumé, une ardente curiosité, un désir insatiable de savoir le plus de choses possibles, et surtout de tenir l'explication, le *pourquoi* de tout. Or, c'est cette dernière prétention qui nous paraît vieillie aujourd'hui, et le dirai-je, presque enfantine. Et pourtant quoi de plus naturel ! Mais la science moderne a dû se limiter, se restreindre, écarter délibérément tout le champ des recherches dépassant le domaine de l'observation : et ce fut l'une des principales conditions de son progrès.

Dans l'œuvre à la fois intellectuelle et morale de l'éducation, les Jésuites ont toujours donné une place de choix, comme à un très utile instrument de formation générale, aux représentations théâtrales. Très combattue autrefois, si la cause du *théâtre du collège* est aujourd'hui

¹ Voilà donc ce grain de poussière dans l'espace, que tant de peuples se disputent par le fer et le feu.

définitivement gagnée, le mérite en revient surtout aux exemples des collèges des Pères ¹. A Brigue, dès les premières années ², puis à Sion, les pièces de théâtre qui couronnaient l'année scolaire, furent très vite en honneur : le public les aimait presque autant que les collégiens eux-mêmes. Et pourtant la peine et le travail de ceux-ci ne devaient pas être minces, certes, à en juger du moins par l'envergure des compositions théâtrales dont les programmes nous ont été conservés.

Pour édifier le lecteur, nous donnons ici des extraits du programme annonçant la représentation de 1742. Ce programme, disons-le tout de suite, ressemble plus à un *libretto* d'opéra, qu'à ces feuilles volantes qui suffisent aux pièces d'aujourd'hui. C'est une brochure d'une dizaine de pages ³, portant titres, sous-titres, résumé de la pièce, renseignements historiques, analyse du sujet et suite des scènes avec l'idée de chacune d'elles. Le drame rappelle un épisode de l'histoire des chrétientés du Japon; il est intitulé :

TITUS CONDERA
TRAGEDIA

VON DER STUDIERENDEN JUGEND EINES LÖBLICHEN GYMNASII
DER GESELLSCHAFT JESU

VORGESTELLT

ZU SITTEN IN WALLIS

DEN 31. AUGUST UND 2. HERBSTMONAT — 1742

Titus est un seigneur japonais, converti à la foi chré-

¹ Cf. „Théâtre chrétien“, Paris 1904, par le P. Longhayre, S. J. Préface. — ² Imesch, p. 25 et 35. Voir également les programmes conservés aux Archives de l'Etat. Seules des pièces du collège de Brigue s'y trouvent réunies. Il serait vivement à souhaiter que les personnes possédant quelques documents de ce genre, en fissent la remise aux Archives. — ³ Archives du Chapitre, l. 44, 19.

tienne, que son empereur, Bungi, veut faire apostasier: à cette fin, il va jusqu'à lui enlever son plus jeune fils, dont il se fera une arme terrible contre sa fidélité. Mais le père est d'un héroïsme qui triomphe de tous les obstacles. Et, après bien des épisodes, cette victoire de la foi chrétienne est couronnée des plus belles récompenses.

La tragédie est précédée d'un prologue „(Vorspiel)“, sans doute figuratif, et qui représente le *triomphe de la Religion, au Japon, sur l'idolâtrie et la cruauté païenne*. L'acte I est suivi d'un entr'acte „(Zwischenspiel)“. L'acte II d'un intermède musical et figuratif „(musica)“ où l'on voit la *Foi écraser les fausses maximes du monde*. Entre le III et IV acte, se place une danse „(Tantz)“, sans doute un ballet-quadrille.

Voici la liste des personnages et leur caractère. Cette partie du programme n'est plus en allemand, mais en latin.

CHARACTERUS PERSONARUM

Rex Bungi, christianis non admodum infensus, magnæ prudentiæ. Petrus-Franciscus Pignat. Hum.

Titus Condera, supremus Bungensis exercitus Dux. Christianus ferventissimus et fortissimus, Reginæ affinis. Ant.-Maria Ryff, C. S. (civis sedunensis), Rhet.

Simon, Natu major Conderæ filius. Joan. Jos. Arnold Guil. de la Valla, C. S. Hum.

Mathæus, Natu minor Conderæ filius. Jos. Arnold Mich. Gaspar. de Kalbermatten, C. S. Synt. Ambo a Patre fortes esse edocti.

Gibonoscio, Rerum criminalium Præses. Consanguineus et amicus Conderæ. Jacobus Moret, Rhet.

Cambacondono. Aulicus Titi æmulus homo vafer Joannes, Felix de Torrenté, C. S. Rhet.

Asonodagio. Supremus Bonzius, Regi percharus, amicus
Cambacondonæ, hostis Titi et Christianorum. Franc.-
Paul Kuntschen, C. S., Hum.

Daxandono. Tito a secretis, homo avarus, Jos.-Arnold
Bonvin, C. S. Synt., maior.

Sycondono. Regi a Cubiculis. Ant. Courten, C. S. Synt. ma.

Armiger Regis. Adrianus de la Pierre. Synt. minor.

Tarano. Combacondono famulus. Joseph Vinc Advocat
Synt. ma.

Ajoutez des pages, gardes, soldats, chrétiens, payens, et l'on obtient le chiffre fort imposant de 55 acteurs ¹, sans compter les personnages de la Comédie (Interludium) qui peut-être se confondaient, en partie du moins, avec ceux du drame. La comédie met en scène quelques farces du genre traditionnel et classique, où le fils prodigue d'un marchand hollandais fort avare, trouve cent moyens, aidé de son domestique, de tromper son père et de faire punir son valet.

L'intermède musical comprend les personnages allégoriques suivants :

Religio Fides.

Idolamania, Juvenis.

Crudelitas Dives.

Mundus.

Superbus.

Luxoriosus.

Idolomania, Crudelitatis, Fidei Mundi, Comites 6.

C'étaient là de belles fêtes pour l'esprit et pour les yeux, et qui laissaient, dans le souvenir des jeunes gens,

¹ Parmi les programmes des représentations du collège de Brigue, il s'en trouve un qui mentionne 76 acteurs. Imesch, v. op. cit. p. 36, (Cf. Archives de l'Etat).

une empreinte salubre et profonde¹. Si les pièces de théâtre elles-mêmes étaient tournées vers la religion, est-il besoin de dire que toute l'œuvre de l'éducation reposait sur le solide fondement de la piété ? Comme les règlements précédents, le code de la jeunesse studieuse du collège de Sion, pour cette époque, donne aux devoirs religieux la première place et la plus importante². L'article premier l'exprime en termes magnifiques et qui méritent d'être relevés ici : „Ut ab initio Sapientiae, quod est timor Domini, ordiamur, intelligent omnes, qui discendi causa gymnasium frequentare cupiunt, Deo juvante non minus curatum iri pro viribus, ut ingenuis artibus imbuantur, quam ut piis vereque christianis moribus excolantur Hinc, omnes omni die animam ab omni gravi noxa vacuum servare, singularemque erga Beatissimam Virginem Mariam, sanctum Angelum Custodem pietatem fovere studeant, diligenter etiam intersint sacrosancto Missae Sacrificio, nec illud umquam omittant, et si fors morbus vel alia causa gravior intervenisset, absentiae suae dabunt rationem“. (Art. I).

Les divers exercices de piété sont énumérés soigneusement, et se confondent avec ceux que prévoyaient déjà les règlements de 1714 et 1679 : offices du dimanche, messe, vêpres, réunion de la Congrégation, *hiver comme été*, confession mensuelle prouvée par le billet remis au confesseur.

Du point de vue de la discipline générale, les règles antérieures sont confirmées, parfois renforcées ; l'expérience a instruit les maîtres, sur les mesures qui méritent le plus d'attention. Les deux seules langues auto-

¹ La construction du premier théâtre se place vers 1760. Cf. Archives de la Bourgeoisie, 77, 56, une note de 270 écus aux frères Büchi, peintres de théâtre. — ² Leges seu Regulæ scholasticæ pro studiosa juventute gymnasii sedunensis, 1768. A. B., 77, 74. ³

risées sont toujours, le latin (à partir de la classe de grammaire), et l'allemand (dans les classes inférieures), (Art. 12). Les danses, qui n'étaient interdites, dans le règlement de 1679, que par un mot, jeté au milieu d'un long paragraphe, reçoivent ici les honneurs d'un article spécial : „Ut omnis seductioni via claudatur, omnis saltus et choreæ tum in, tum extra Civitatem omni loco, et tempore omnibus et singulis tam Philosophis, quam Gymnasistis nemine sudiorum excepto — (est-ce assez précis ?) — sint penitus interdictæ, non minus ac societas quæcumque cum puellis, cujusque essent status, gradus et conditionis“¹. (Art. 7).

Défense aux étudiants de lire, non seulement les livres suspects, mais aussi les livres purement profanes (Art. 8). Défense de se promener en ville pendant les heures d'études qui sont les suivantes : de midi un quart à une heure un quart ; de cinq heures et demie à l'heure du souper (7 h.) ; en été, il leur est permis de sortir ensuite jusqu'à l'Angelus. Pendant les offices de la cathédrale, le dimanche matin, les étudiants se tiendront tranquilles chez eux ou bien se rendront à la cathédrale : mais il leur est spécialement interdit d'aller faire un tour dans les jardins de ville, ni en particulier chez les *Pères Capucins* („nec ad R. R. P. P. Capucinos excurrant“). (Art. 9.) Défense très sévère aux jeunes gens de prendre un engagement militaire sous quelque étendard que ce soit, à l'insu et contre la volonté de leurs parents : ce qui s'explique d'autant mieux, que les fils de famille pouvaient, dès l'âge de 16 ans, s'enrôler comme porte-enseigne (sous-officier), dans un régiment étranger et y monter assez tôt en grade ¹. (Art. 11.) Les

¹ Tel jeune homme par exemple engagé à 16 ans dans un régiment sarde, était lieutenant à 17 ans, et aide-major à 19 ans. (Archives de la famille X).

élèves de Rhétorique avaient pris l'habitude, sans doute pour imiter les jeunes Romains, qui se formaient à l'éloquence dans les tribunaux et sur le forum, de se rendre, le samedi, au palais épiscopal et d'y entendre les disputes juridiques : cet abus — car c'en devait être un très réel — est supprimé radicalement : „deinceps omnino interdictus“. (Art. 16.) La chasse, au jour de congé, reste permise aux philosophes. (Art 17.), ainsi que l'accès du stand pour les exercices de tir. Mais si l'une ou l'autre de ces faveurs devaient entraîner un abus quelconque, elles seraient immédiatement supprimées. Les élèves du gymnase sont autorisés à jouer, mais jamais pour de l'argent („nec aliter nisi pro papyro“. (Art. 18).

Les pénalités sont au nombre de quatre, qu'on appliquera, suivant la gravité du délit, l'âge du coupable et les circonstances de la faute : ce sont les retenues, les verges, le cachot et l'exclusion du collège. Les philosophes *ont droit* à des peines spéciales d'où sont exclues les verges. Qui a manqué sans motif un office religieux, sera tenu d'assister à la première messe (5 h.) ; même punition s'il a négligé de se confesser au jour prescrit, et, en cas de récidive, la punition dite de la première messe sera infligée plusieurs jours de suite, et si le coupable ne s'amende pas, c'est le cachot. Les mêmes pénalités, et dans le même ordre, sont prescrites pour les infractions aux règles ordinaires de la discipline. Pour les cas plus graves, le règlement prend un ton plus sévère : „4^o Si quis saltaverit cum altero sexu, aut societatem habuerit cum puellis sive, intra, sive extra Civitatem (ut dictum est) subibit inclusionem, et si ea non obstante correctione, denuo deprehenderetur, ejiciatur e numero studiosorum, ne ceiteri seducantur“.

Ces lois scolaires, inspirées sans doute par les Pères Jésuites, sont néanmoins édictées et promulguées par le Sénat plénier de la Ville, c'est-à-dire l'assemblée des bourgeois, fondateurs du Collège. Au surplus, celle-ci nomme périodiquement des magistrats ¹ chargés de remplir à l'égard du collège, les fonctions d'inspecteur. Ceux-ci n'avaient assurément aucun droit de s'immiscer de façon habituelle dans les affaires de la discipline intérieure du collège. Toutefois le même règlement dit que „deux fois par an, au moins, ces magistrats feront comparaître devant eux, par les soins du R. P. Préfet, tous les élèves, examineront les plaintes présentées par les professeurs et prendront les moyens coercitifs ou autres, propres à amender les coupables“. Les renseignements que nous possédons sont insuffisants pour nous bien mettre au courant du fonctionnement de cet inspectorat d'un caractère assez spécial, sorte d'instance supérieure qui ne devait pas laisser de porter quelque ombrage aux organes ordinaires de la surveillance et de la discipline scolaires. Nous avons quelques raisons de croire que cette machine, assez compliquée en somme, ne joua pas sans grincer. Cet inspectorat, si réservé, si prudent fût-il, devait paraître aux Pères directeurs du collège plus encombrant qu'utile : avec un peu de sagacité, il était même facile d'en soupçonner les inconvénients possibles. Laissa-t-il, de ce fait, un souvenir désagréable dans l'esprit des Jésuites, et dans leur „Journal de la Résidence“ ² ? peut-être. Toujours est-il

¹ Au nombre de deux. Ils existaient déjà sous l'ancien collège et recevaient un traitement annuel de 6 écus bons. (Cf. Comptes de la Bourgeoisie de Sion passim., spécialement vol. 1690-1695, p. 177, au verso). — ² On sait qu'il est de règle dans toutes les maisons de la Compagnie, que le Père Recteur tienne un „Liber diurnus“, où il note au jour le jour toutes les remarques utiles au bien général, à la bonne marche de la résidence, et aussi tous les événements de quelque importance.

que cinquante ans plus tard, quand l'Etat du Valais, croyant utile de faire une concession au courant de méfiance qui commençait de se manifester contre la Compagnie, proposa aux Directeurs du collège de Sion l'établissement d'un inspectorat régulier, ceux-ci s'y opposèrent de toutes leurs forces. Nous verrons plus tard quelle ardeur et quelle éloquence ils mirent à défendre, contre une intrusion qu'ils croient inutile et dangereuse, une autorité qui, pour être forte, a besoin d'être indépendante.

Au nombre des moyens les plus efficaces de formation religieuse, les Jésuites plaçaient la congrégation de la Très Sainte Vierge Marie : aussi peut-on dire qu'aucun de leurs établissements ne manqua jamais de créer, dès les premiers temps, une ou plusieurs de ces pieuses associations. Nous savons, par exemple, que pendant leur court séjour à Venthône (1609—1623), ils avaient fondé, pour les jeunes étudiants, une congrégation ¹, dont un diplôme au moins a été conservé. Sur la congrégation, fondée au collège de Brigue dès le retour des Pères en Valais (1650), les documents sont relativement nombreux ². Nul doute qu'au collège de Sion également, la congrégation des étudiants n'ait fonctionné normalement, d'après les principes des constitutions réglées et approuvées définitivement par Grégoire XIII ³. Nous avons vu que dans les projets de contrat pour la fondation du collège, en 1734—1739, un article prévoit que les Jésuites seront chargés désormais de la congrégation établie, d'ancienne date déjà, à l'église Saint-Pierre et affiliée sans doute jusque là à la congrégation de Brigue, et recevront l'usufruit des biens qui s'y trouvent attachés. Cette con-

¹ Imesch, op. cit. p. 37. — ² Ibid. — ³ 5 décembre 1584.

grégation, établie à l'église du collège, est distincte sans doute de l'association des étudiants, car elle est ouverte à tous les fidèles : néanmoins, par la force même des choses, elle exerce, indirectement du moins, une influence notable sur la vie du collège.

Les dimanches après-midi, de façon régulière, se tenait à l'église du collège la réunion de la congrégation : le peuple y accourait en foule, ce qui ne laissait pas, disent les anciennes traditions de la ville, de mécontenter un peu les desservants des églises capitulaires ; à titre réglementaire, les élèves devaient assister à cette cérémonie qui comportait les vêpres ou la bénédiction du Très Saint-Sacrement, et une instruction. A l'office du matin, par contre, point de sermon. Ainsi s'explique-t-on que, jusqu'à nos jours, le sermon des étudiants ait été placé à la cérémonie de l'après-midi ; ce n'est qu'en 1875 qu'il a été reporté sur l'office du matin, ce qui satisfait à la fois d'ailleurs la liturgie et les collégiens. A la congrégation du collège étaient affiliées les congrégations des paroisses du centre du diocèse, tandis que les congrégations du Haut-Valais étaient rattachées au collège de Brigue : deux fois l'an, le produit des quêtes affluait à Sion et venait alimenter le fonds de la congrégation qui, nous l'avons dit, s'accrut ainsi d'année en année pour atteindre, au XIX^e siècle, le chiffre d'une vingtaine de mille francs. Ce fonds fut, à Sion, incaméré en 1848. Deux fois l'an également, aux belles fêtes de l'Immaculée Conception (8 décembre), et de la Purification de la Très Sainte-Vierge (2 février), l'église du collège prenait son ornement des plus grands jours. Pour les dites solennités, les fidèles arrivaient même des paroisses environnantes. Au pied de l'autel, ruisselant de lumière, un Père récitait la formule de

consécration que répétait le peuple massé dans la nef; on lisait les noms des congréganistes défunts : du haut de la chaire, un orateur entraînant faisait entendre un sermon de circonstance. En un mot tout était disposé pour frapper les regards, pour émouvoir les cœurs. Le petit collégien, de sa place dans le chœur ou à la tribune, emplissait son âme de souvenirs qui ne s'effaceraient plus.

La congrégation des collégiens était formée des meilleurs élèves qui désiraient en faire partie. A sa tête se trouvait un conseil, nommé par les membres au scrutin secret. Le président de la congrégation était forcément un personnage d'un certain relief dans le petit monde du collège. Conscient de sa dignité toujours enviée, parfois brigüée ¹, il devait y conformer ses actes et garder son rang. C'est lui qui présidait effectivement aux affaires intérieures de la congrégation. Aussi avait-il le droit d'apposer sa signature sur les diplômes et au bas de la liste des congréganistes, établie annuellement. Ces registres, malheureusement, ne se sont conservés à Sion que depuis l'année 1807. Par le nom des présidents qui les signent, on remarque que le choix, fait par leurs pairs, était en général heureux et qu'il marquait d'avance ceux qui, plus tard, devaient occuper un poste éminent dans la société.

Le collège comptait à cette époque de 80 à 100 élèves.

Le corps professoral ne comprenait guère que des Pères étrangers au canton, Suisses ou étrangers, Bava-rois, Wurtembergeois, Westphaliens : mais tous ne tardaient pas à s'acclimater en Valais, et plus d'un, forcé de quitter

¹ Il y eut à Brigue, en 1750, une élection qui donna fort à faire au P. Supérieur, au P. Provincial et à l'évêque lui-même. Cf. Imesch, p. 38.

le pays en gardera un souvenir ému qu'un ancien professeur de Brigue, de résidence à Porrentruy, traduisait par ces mots charmants, „illud optavi solatium, ut supremos saltem apices montium Vallesianorum a longe viderem non absque multis suspiriis“¹.

Les deux seuls Pères valaisans qui, à cette époque, aient enseigné au collège, sont les suivants :

/ 1^o P. Dominique Bender, de Fully, professeur de rhétorique 1769—1779; meurt à Sion en 1779. Il était l'auteur d'un manuel classique de géographie: „Anleitung zu der Geographie zum Gebrauche der Studierenden Jugend“. Sitten 1774, Sebastian Naterer, 12^o ².

2^o P. Alphonse Riondet, de Sion, entré dans la Compagnie en 1739, à l'âge de 20 ans, enseigna la grammaire de 1752—1765. Il mourut à Fribourg en 1772³. La famille Riondet, de Sion, donna plusieurs prêtres au diocèse et plusieurs religieux.

Relevons, parmi les Suisses marquants de cette période, d'abord le P. Jean-Gaspard Segesser de Brunegg, descendant d'une famille illustre, originaire d'Argovie et établie à Lucerne depuis le XVI^e siècle. Il fut le dernier supérieur du collège, grand prédicateur de la cathédrale de 1757—1776, année de sa mort (15 août 1776). Avant de venir à Sion, le P. Segesser avait enseigné la philosophie, la physique, la théologie à Mendelheim, Ingolstadt, Soleure, Neuenburg (sur le Danube), Lucerne. — Un compatriote de ce dernier, le P. Jos. von Mohr, de Lucerne, enseigna la philosophie et fut préfet du collège de 1759 à 1761.



¹ Cité par Imesch, op. cit. p. 43. — ² Renseignements de M. l'abbé Lauber. — ³ Renseignements du P. Meschler.

CHAPITRE VII.

Le Collège après la suppression de l'Ordre des Jésuites jusqu'au départ définitif des Pères (1773 - 1788).

**L'émoi provoqué par la Bulle de suppression.
Velléités de résistance. — Le collège est main-
tenu sans changement notable.**

Par la bulle fameuse intitulée „Dominus et Redemptor“, (21 août 1773), le Pape Clément XIV supprimait l'Ordre des Jésuites. Cette nouvelle mit quelque temps pour franchir les Alpes et atteindre le Valais et la Suisse; mais dès le mois de septembre, elle commençait à circuler du haut en bas de la vallée du Rhône, semant partout un indicible émoi. On se demandait même si la chose était possible, tant elle paraissait invraisemblable. En hâte, le Père G. Segesser, supérieur de la Résidence de Sion, avait écrit à Lucerne au R. P. Provincial pour avoir des nouvelles: et par retour du courrier, il en recevait une réponse ¹ qui prêchait le calme, la temporisation et ne laissait pas d'ailleurs de refléter de façon saisissante les sentiments qui agitaient les hautes sphères de la Compagnie. Il s'étonne qu'en Valais on puisse s'arrêter déjà, et si facilement, à l'idée d'accepter la bulle sans en demander la dispense, quand l'application du décret n'irait pas sans de très graves dangers

¹ Lettres au Père Segesser, 17 sept. 1773. Copie. A. B., 77, 57.

pour la religion et pour la tranquillité publique : „non absque manifesto et gravissimo detrimento seu ruina totius Religionis catholicæ in Vallesia, et enormi Tumultu ac prope seditione inter Vallesianos“. D'autres diocèses s'apprêtent d'ailleurs à opposer une résistance possible à l'exécution d'un décret, que le Pape n'a accordé qu'à regret, comme une concession aux gouvernements des pays latins ; et l'on espère en particulier que l'empereur d'Allemagne appuyera les démarches des diocèses demandant l'exception ; le fait est qu'il en a écrit à son Auguste Mère. „Ipse autem Caesar, dit la lettre, ad Augustissimam matrem suam dedit Litteras (nam Vienna absens est) ; prohibens ne quid adversus Jesuitas statuatur ante suum reditum“. Pauvres Jésuites, en vérité, obligés d'escompter, en ces pénibles conjonctures, l'appui du futur Joseph II, l'empereur sacristain, leur pire ennemi !

Le Père provincial énumère en outre plusieurs princes d'Allemagne, qui sont prêts à empêcher, dit-il, la promulgation de la bulle dans leurs Etats. Que les cantons catholiques, s'inspirant de cet exemple, unissent leurs efforts et il sera peut-être possible encore d'écarter l'orage qui menace de ruiner tant et de si chères fondations ! En résumé, cette lettre respire une fièvre ardente de lutte, mais, en même temps, laisse paraître de cruelles préoccupations.

Quelques jours plus tard, le P. Provincial, qui vient d'arriver à Augsbourg, a pu se rendre compte du peu d'espoir qu'il convient de fonder sur les hautes interventions annoncées. Il faut donc se préparer à la dispersion. Incontinent, il écrit une lettre très humble et fort touchante au Sénat de Sion pour le supplier de

prendre les Pères sous sa protection ¹. Sans rien préciser, il s'en remet entièrement, et il remet ses confrères de Sion à la garde et à l'amitié du haut Sénat de la Ville dont la magnificence et les insignes bontés à l'égard de la Compagnie sont au-dessus de tout éloge.

De fait le Sénat de Sion, dans ces circonstances, ne devait pas marchander sa reconnaissance aux Pères qui, depuis quarante ans bientôt, dirigeaient son collège avec un plein succès. Bravement il leur offrit à tous de garder leur poste. Une seule chose fut changée, ce fut leur nom officiel. Tandis que jusque là, le „Nouvel Almanach — Schreib Kalender“ ou „Annuaire officiel pour la ville de Sion et le Valais“, portait la liste des „Ehrwürdigen Patres S. J. des löblichen Gymnasiums zu Sitten“ ², à partir de 1774, il ne sera plus question que des „Wohl Ehrwürdigen Herrn Lehrer des löblichen Lycäums und Gymnasiums zu Sitten“. Les Réverends Pères sont devenus de louables Messieurs et voilà tout.

Tout ce qui, dans la désignation des titulaires, pouvait rappeler trop directement l'organisation des Jésuites était habilement transformé, *laïcisé* si on ose dire. Le Préfet s'appelle désormais Principal. Là „Philosophia“, est devenue la sagesse du siècle, „Welt Weisheit“; la Rhétorique, l'Art de bien dire, „die Wohlredenheit“.

Les Pères Jésuites, à l'ombre tutélaire du Sénat de Sion, pouvaient donc continuer au collège leur œuvre féconde et précieuse d'éducation chrétienne. Tandis qu'à

¹ Lettre du R. P. M. Mangold, Provincial de la Haute Germanie, au Sénat de Sion, 23 septembre 1773. A. B., 77, 58. — ² Cf. Schreib-Kalender auf das Jahr 1775 nach der Gnaden reichen Geburt unseres Herrn und Heylands Jesus Christ, getruckt zu Sitten, Sebastian Naterer. (Collection de la Bibliothèque cantonale à Sion, 1753 et sqq.)

Brigue, le collège ne tarda pas à périliter, que des divisions se glissèrent dans le personnel enseignant lui-même ¹, les Pères purent rester à Sion aussi longtemps qu'ils le voulurent. La mort et la maladie, il est vrai, faisaient des vides difficiles à combler. Toutefois le Père Segesser, qui mourut à Sion le 15 août 1776, après avoir dirigé le collège pendant 18 ans, fut remplacé par le P. Lucas Boetlin, jésuite également. La direction effective du Collège demeura entre les mains des Jésuites jusqu'en 1787: cela suffisait pour lui conserver son caractère d'établissement de la Compagnie et lui garantir le bénéfice de ses méthodes éprouvées. Mais la collaboration de prêtres du diocèse, comme professeurs, devient par la force même des choses, d'année en année plus effective. C'était une vieille tradition que l'un ou l'autre prêtre fût chargé, au collège, d'une des classes inférieures ². Dès 1776 on en voit figurer deux à l'annuaire; ce sont MM. Zur Kirchen et Jos.-Ign. Zimmermann. Ce dernier était encore séminariste et ne sera ordonné prêtre que deux ans plus tard. (Professeur 1776—79). — M. Zur Kirchen mort, fut remplacé par M. J.-B. Amstaad, le même qui devait être le premier directeur du collège de St-Maurice, réorganisé en 1806, où il enseigna de nombreuses années (jusqu'en 1821), la Philosophie et les Mathématiques; homme d'une haute valeur et qui ne contribua pas peu au développement du collège de St-Maurice, sous l'abbé de Rivaz dont il était le bras droit ³. — En 1781, on voit apparaître l'abbé

¹ Cf. Imesch, Op. cit. p. 45. — ² Ainsi nous voyons un Joh. Barth. Zur Kirchen, de Viège, remplir les fonctions de „Principista“ de 1738 à 1777. Il était l'auteur d'un manuel de la langue latine (Grammaire et Exercices), pour les quatre classes inférieures. Cet ouvrage, en deux volumes, parut à Zoug en 1759 et 1775, et eut, en son temps, un réel succès. — ³ Cf. Furrer, II, 318.

Ant. Tournier, qui devient plus tard (1788), professeur de Rhétorique, et l'abbé Barth. Rillié.

Rien n'était donc changé, en somme, dans l'état général du Collège de Sion, pendant les quinze ans qui suivirent l'apparition de la bulle de 1773. Les documents historiques de l'époque nous laissent même soupçonner que ces années, si troublées ailleurs, s'écoulaient à Sion dans un calme favorable aux bonnes études.



CHAPITRE VIII.

Le Collège de 1788 à 1798.

Le collège est confié aux Prêtres séculiers. —

Un préfet éminent : le chan. A. Pignat. —

Une „académie“ à Sion en 1794.

Avec l'année 1788, les Jésuites s'éloignent momentanément du Collège. Sans doute leur présence, protégée courageusement pendant quinze ans, n'allait pas, néanmoins, sans difficulté. Les instances de la France qui, en 1673, passait déjà au Valais 13,980 bons de pensions diverses, dont 7,688 à des titres purement gratuits, et avec laquelle on tenait par conséquent à conserver de bonnes relations ¹, vinrent à bout des dernières résistances du Sénat de Sion ; et les bourgeois de la vieille et noble cité prirent congé, pour un temps, de leurs hôtes et de leurs amis ². Mais le pacte d'amitié si difficile à stipuler par écrit cinquante ans plus tôt, s'était peu à peu gravé dans les cœurs. On ne l'oubliera plus désormais et Sion sera l'une des premières villes à rouvrir ses portes aux Pères Jésuites, rétablis sous le nom de Pères de la Foi de Jésus (en 1805) ; l'exemple de Sion entraînera le diocèse lui-même, et l'Etat du Valais se montrera un des plus zélés, avec le royaume de Naples et les Etats Romains, à demander au Pape Pie VII la reconnaissance officielle de la Société ³.

¹ Cf. Grenat, p. 409. — ² Un seul Père demeura à Sion, à titre de directeur de l'hôpital, le Père Evangéliste Pignat. —

³ L'œuvre de restauration de l'Ordre fut inaugurée canoniquement en Russie, en 1801, à Naples et dans les Etats romains, en 1804, et en Valais, en 1810.

Malgré la terrible catastrophe de 1788, où tant de richesses disparurent dans les flammes, malgré l'éloignement des Pères de la Compagnie, le Collège de Sion n'en continua pas moins de vivre paisiblement. L'année 1788 marque même un progrès sensible par l'établissement d'un cours spécial de physique, dont le premier titulaire fut le chanoine Alphonse Pignat. Ce cours, il est vrai, qui alternait avec la philosophie, ne devait durer que jusqu'en 1791. — Le corps enseignant se recrute parmi les anciens professeurs, auxquels se joignent l'un ou l'autre membre du clergé de la ville, un recteur, un chanoine de la cathédrale.

Le personnel complet des professeurs du collège, au lendemain du départ des derniers Jésuites, est composé comme suit (1788) :

- M. Alphonse Pignat, chanoine de la cathédrale de Sion, professeur de physique.
- M. René-Jos. Andrès, professeur de philosophie.
- M. Antoine Tournier, professeur de rhétorique, préfet des classes et directeur de la Congrégation des hommes.
- M. Barthélemy Rillié, professeur de Syntaxe et directeur de la Congrégation des femmes.
- M. François de Riedmatten, professeur de Grammaire et de Rudiments.
- M. Jean-Baptiste Amstaad, régent (principes.)

Le plus en vue de ces Messieurs est assurément le chanoine Alphonse Pignat, auteur ascétique fort apprécié des élèves du séminaire épiscopal, où il enseignait également; à la fois théologien, philosophe, physicien, il était à cette heure l'âme du collège. Les archives de la Bourgeoisie de Sion conservent précieusement un très beau

témoignage de l'activité de cet homme distingué. C'est un programme splendidement illustré, imprimé sur soie, qui annonce une joute philosophique brillante, digne des meilleurs jours. En même temps, il formait, pour les jeunes gens qui trouvaient dans cette circonstance solennelle la consécration de leurs efforts et de leur talent, le plus beau des diplômes de maturité philosophique. Au pied d'un grand tableau allégorique, où la religion et la philosophie apparaissent dans la gloire triomphante de leurs victoires sur l'ignorance, l'erreur, le vice, commandant le monde en reines souveraines et magnifiques, est imprimé le texte de l'adresse et les thèses. Nous connaissons déjà ce genre de littérature. Mais il y a comme une subtile jouissance à songer que, dans cette année 1794, où tout près des frontières du Valais, un grand pays se débattait dans les horreurs de la révolution, à un moment où les armées de la République s'apprêtaient à envahir l'Europe et à la bouleverser, les bons bourgeois de Sion trouvaient à leur goût d'écouter deux jeunes gens, disputant longuement en leur honneur, sur la distinction utile qu'il convient d'établir entre „la couleur formelle“ et „la couleur fondamentale“, sur l'atmosphère électrique et sur bien d'autres choses ! A leur oreille la voix du lecteur, un peu tremblante d'émotion, faisait retentir la longue énumération des titres pompeux qu'un mot très bref, tranchant comme le déclic de la guillotine, le mot de „*citoyens*“ allait remplacer bientôt. C'est à eux en effet, aux „Magnificis, perillustribus et excellentissimis Dominis Dominis, Consuli, Præpositis et Senatoribus inclitæ Civitates sedunensis, Patronis ac Mæcenatibus suis gratiosissimis“ que les élèves vont faire hommage de leurs savantes études. Ce sont des „Positiones ex universa Philosophia selectæ“

que deux jeunes Sédunois, „Prænobilis et Prædoctus Dominus Josephus Maria de Torrente, et Ornatus ac perdoctus Dominus Stephanus Bonaventura Bonvin, cives sedunenses“, sous la présidence d'Alphonse Pignat, Maître ès arts libéraux et en philosophie, chanoine capitulaire de la cathédrale de Sion, professeur „ordinaire et public“ de théologie et de philosophie, se font fort de défendre publiquement, les 4 et 5 août 1794. — Comme on le voit, les magnifiques seigneurs de Sion avaient autre chose à faire, en l'an de grâce 1794 ¹, que de reconnaître officiellement une grande République voisine qui venait de s'édifier sur les ruines de toutes les traditions les plus vénérables et dans le sang des rois.



¹ Jusqu'en 1796, malgré de pressantes sollicitations, l'Etat du Valais et spécialement la ville de Sion refusèrent, on le sait, de reconnaître la République française.

Le collège sous la direction du Vénérable Chapitre de la cathédrale de Sion (1798 - 1805).

L'offre généreuse du Vén. Chapitre de continuer l'entretien du collège. — Bouleversements de tous genres. — L'invasion. — A aucun moment le collège ne ferme ses portes. — Les études. — Le personnel enseignant. — Les distributions solennelles des prix au commencement du XIX^e siècle. — Les frais d'une représentation.

Le printemps de l'année 1798 avait amené, dans la partie supérieure de la Vallée du Rhône, toutes les horreurs de l'invasion. Après la défaite des patriotes près de Sion¹, la ville, déjà si terriblement éprouvée dix ans plus tôt, dut subir, la rage au cœur, mais sans se plaindre, la honte et les ruines du pillage. Combien de richesses disparurent dans cette nouvelle catastrophe? Nul ne le saura jamais exactement. En vérité, les temps étaient terribles pour la vieille cité, comme pour tout le pays! En 1788, le sinistre le plus considérable dont on ait gardé le souvenir; en 1794, la perte de nombreux capitaux dans la banqueroute partielle de l'Etat français, qui, par l'opération révolutionnaire du *Tiers Consolidé*, engloutissait les deux autres tiers des sommes à lui prêtées par ses créanciers; en 1798 (printemps), la défaite

¹ Cf. Imesch. „Die Kämpfe der Walliser gegen die Franzosen“, p. 141, sqq.

de Sion et le pillage; en 1799, la défaite de Finges et, à partir de ce moment, les contributions de guerre sans fin! Au milieu de ce bouleversement général, quoi d'étonnant si le collège avait eu à souffrir du mal qui accablait tout le pays et si, comme le collège de Brigüe, les portes en avaient été fermées pendant quelques années. Et pourtant, nous ne saurions le relever avec trop d'admiration, les seuls mois où le collège cessa de vivre, ce furent les premiers mois de 1798. Le temps de laisser le tourbillon des ennemis passer sur la ville et les campagnes, et déjà des hommes généreux, amis du progrès et jaloux de conserver au pays le bénéfice de l'instruction, se levèrent pour sauver le collège.

Dès le 27 octobre 1798, en effet, la Chambre administrative du canton du Valais (devenu canton de la République Helvétique depuis le mois de mai 1798), écrivait aux „Président et membres de la société des biens communaux à Sion“, la lettre suivante ¹ :

„Liberté“. „Egalité“.
Citoyens!

Nous avons eu l'honneur de vous faire part de vive voix de la proposition que nous a faite le vénérable Chapitre, de se charger gratuitement de toutes les classes, la philosophie exceptée, enfin de remettre en activité le collège de Sion et de ne pas interrompre l'instruction publique. Ils demandent seulement que le local et le chauffage leur soient fournis... D'après les conférences que nous avons eues à ce sujet, il paraît que vous consentez à ce que l'administration dispose des bâtiments des classes, de la résidence des professeurs, de l'église, de la maison de la Trinité et du théâtre...“

¹ Lettre du 27 octobre 1798. Copie A. B., 77, 76.

Infiniment honorable pour le vénérable Chapitre, dont elle affirme les vues élevées et le grand dévouement, cette lettre marque en même temps, dans l'histoire de l'instruction publique, une date mémorable. *A partir de 1798, c'est-à-dire à partir de l'entrée du Valais dans la République Helvétique, l'instruction secondaire devient affaire de l'Etat.* Le collège de Sion, en particulier, est reçu à cette date par le gouvernement cantonal des mains de ceux qui l'ont fondé et entretenu de leurs deniers pendant près de deux siècles. Et pour que la dévolution soit désormais plus complète, l'Etat reçoit également, trois ans plus tard (1802), le dépôt intégral des obligations qui constituent, à cette époque, le fonds des écoles. Les bouleversements économiques, les lourdes contributions que la ville a dû verser, non sans faire appel, sans doute, à ce fonds autrefois si prospère, l'ont, il est vrai, singulièrement amoindri, et l'Etat n'accuse réception que d'une somme totale de 5328 écus bons 37 gros, soit 13321 francs suisses et 85 rapps¹. Mais l'événement n'en est pas moins digne de remarque. — Ajoutons d'ailleurs, pour fixer ce point d'histoire qui n'est pas sans importance, que l'Etat se reconnaît tenu à restituer cette valeur „si par des déterminations postérieures la République discontinuerait (sic), de salarier Messieurs les professeurs et de faire les frais de l'instruction publique dans cette ville“².

Pour le moment, du reste, l'Etat était trop heureux d'accepter l'offre généreuse du vénérable Chapitre de la cathédrale. Incontinent, le collège rouvrit ses portes,

¹ Réversal du 1er mai 1819, se rapportant aux sommes reçues en 1802, A. B., 77, 76. La livre valait 1 fr. 45 environ de notre monnaie. — ² Ibid.

et bien que la classe de philosophie n'eût pas été prévue dans le premier projet, elle eut son titulaire comme les autres.

Le personnel enseignant était composé de la façon suivante : (année scolaire 1799—1800 ¹), Jean-Baptiste Amstad, chanoine, professeur de philosophie; Théodule Bay, chanoine, professeur de rhétorique; Etienne Bonvin, recteur au St-Rosaire, professeur d'humanités; Augustin Zen-Ruffinen, chanoine, professeur de syntaxe; François de Riedmatten, recteur de la Ste-Trinité, professeur de rudiments et grammaire; Antoine Weguener, recteur de St-Nicolas, professeur de principes. Quelques modifications au personnel amènent le chanoine Emmanuel de Kalbermatten en rhétorique et humanités, tandis que le chanoine Bay devenait secrétaire du Chapitre et que le recteur Bonvin se retirait. MM. François de Riedmatten et Antoine Weguener eurent comme successeurs MM. Michel Briguet et Fr.-Jos. Beeger.

Le nombre des élèves, pour cette même année scolaire, était de 104 : chiffre, comme on le voit, fort respectable, mais dans lequel les élèves de la classe de principes entrent pour 61. Cette première année, ne l'oublions pas, était un *cours préparatoire* aux classes latines : autant dire qu'il était une manière d'école primaire supérieure, ce qui explique son succès, vu l'état précaire de l'enseignement élémentaire à cette époque, où l'ancien régime des petites écoles ecclésiastiques était aboli et où la nouvelle organisation des écoles communales n'était pas encore créée ². Les autres élèves se répartissent comme suit : rudiments et grammaire 16; syntaxe 2; humanités 5; rhétorique 4; philosophie 6.

¹ Arch. de l'Etat (Collège de Sion, Comptes). — ² Cf. Schmid, „Das Erziehungswesen“, etc., p. 125.

A la tête du collège se trouvait un Préfet des Etudes, qui n'était autre que le grand Doyen du Chapitre, en ce moment le révérend chanoine Etienne Oggier. Que ce titre n'était pas simplement honorifique, mais que le vénérable grand Doyen-Préfet s'occupait activement des besoins du collège, nous en trouvons la preuve dans une longue requête présentée au Gouvernement du Valais par M. le chanoine Oggier, en décembre 1804 ¹. Nous y apprenons d'abord qu'un nouveau règlement des Etudes a été élaboré par ses soins et approuvé par le Conseil d'Etat, en 1803. Nous y voyons que ce règlement, du reste, n'a pas prévu le cas des élèves paresseux ou peu doués qui sont demeurés, sans profit réel, pendant deux ans dans la même classe. Faut-il les faire monter de force; les condamnera-t-on à rester en place une troisième année; ne convient-il pas de les exclure du collège? Le Préfet Oggier penche pour ce dernier parti; et il en donne un motif qui ne manque pas de saveur: de la sorte, dit-il, nous n'aurons point de ces *demi-savants* aussi dangereux pour l'Eglise que pour l'Etat: „et tali modo nec Respublica ecclesiastica nec civilis periculum incurrat aliquod detrimentum ex hujus modi *semi doctis* (qui soli ordinarie utramque rempublicam perturbant), accipiendi“. Une autre question encore qui préoccupe justement le grand Doyen Oggier, c'est l'enseignement de la physique. Depuis 1735, remarque-t-il, la physique alternait avec la philosophie: or, en 1798 plus de physique; seule la *logique* est donnée tous les ans. Ce qui pouvait s'expliquer, à la rigueur, au temps de la Révolution, où la pénurie de prêtres forçait à passer directement de la philosophie au séminaire, n'a plus sa raison d'être

¹ Arch. de l'Etat, Sion. Lettre du 17 décembre 1804.

aujourd'hui : et si l'état de choses actuel subsiste, il n'y aura plus guère d'aspirants au sacerdoce qui auront reçu une formation *scientifique*. La conséquence est claire : ce sera un grand dommage pour la société ecclésiastique non moins que civile. Et pourquoi donc ? Le sagace Préfet mérite ici qu'on le cite. *Pour nos temps modernes*, dit-il, *un prêtre qui ne sait pas un mot de physique ne sera, aux yeux du monde, qu'un ignorant*. De plus, il sera facilement superstitieux ou paresseux. „Sacerdos enim Laicus omni prosus physices destitutus modernis temporibus „ignorans“ reputabitur. Taceo quod sacerdos in physica peregrinus (comme cela est bien dit !) a periculo *superstitionis et otii* non multum sit remotus. . . “ L'intelligente remarque du chanoine Oggier fut entendue, et dès 1804 les comptes de l'Etat contiennent des notes assez fréquentes pour le cabinet de physique ¹. Cette branche était enseignée par le professeur de philosophie, M. Amstaad.

Nous n'avons que peu de renseignements sur cette période de l'histoire du collège. Quelques notes d'imprimeur témoignent du moins de la reprise régulière des représentations théâtrales de fin d'année. Malgré la tristesse des temps, c'était là une récréation à laquelle les Sédunois ne renonçaient pas volontiers. Mais on retrouve parfois jusque dans les notes présentées par le Chapitre au Gouvernement pour couvrir les frais de la fête — modestes feuillets recueillis de-ci de-là et réunis aux documents assez peu nombreux conservés de cette époque — comme un écho des graves soucis qui pesaient sur la ville. En 1802, il faut inviter les musiciens du

¹ Les frais d'installation, en 1804, se montent à 1350 batzes (135 livres suisses). Note du 17 septembre 1804.

bataillon français installé à Sion¹ et leur verser un pourboire de 6 écus 20 batzes.

Voici, du reste, à titre d'exemple, le relevé complet de l'un de ces comptes, celui de 1804. On verra que la distribution des prix n'allait pas sans solennité ni sans bombance. Les acteurs, sans doute, avaient à boire et à manger. Comme l'entrée était gratuite — cette mesure fut maintenue longtemps encore — la journée coûtait cher à l'Etat :

1. Pro libris Præmiorum (44 prix), écus 24 batzes 3 ²	
2. Pro Religatura Præmiorum	15
3. Pro catalogis	4
4. Pro impressione exemplarium Tragædiæ	5
	<hr/>
	écus 48 batzes 3

Expensæ in die Tragædiæ.

1. Honorarium pro quatuor Musicis, écus 8	
2. Pro pane et <i>dulciariis</i>	3 batzes 7
3. Pro caseo libras 22 ad batzes 4 1/2	3 " 24
4. Pro vino mensuras 18 1/2	4 " 11
5. Pro reparatione in Theatro a fabro ferario	1 " 15
	<hr/>
	écus 21 batzes 7

Total efficit : écus 69 batzes 10

Trois écus de gâteaux; vingt-deux livres de fromage; *vingt-sept litres de vin* : voilà de quoi régaler acteurs et figurants.

Outre les renseignements que nous avons relevés ici, les témoignages de l'époque ne nous disent que peu de

¹ Note A. Etat. — ² Le batze valait le dixième d'une livre suisse c'est-à-dire 14 centimes et demie environ.

choses. Sans doute, la marche des études était-elle régulière. Une requête de 1805 note que le nombre des élèves va en augmentant régulièrement, ce qui force les *philosophes* à se procurer un local plus grand. Mais le régime, établi à un moment de détresse générale, ne pouvait être que provisoire. Le Chapitre, tout le premier, se préoccupait de pourvoir à une organisation plus rationnelle du collège, en le confiant à un corps enseignant formé de professionnels. Car enfin le collège est pour lui, ainsi que le dit le même Grand Doyen Oggier, dans une lettre de 1806 ¹, „un très grand fardeau; et il ne s'en est chargé que provisoirement, forcé par l'empire d'une extrême nécessité et dans la ferme espérance qu'il serait au plus tôt déchargé de cette pénible besogne, étrangère à sa vocation et à sa première institution“.

Les désirs du Chapitre se trouvaient, sur ce point, d'accord avec ceux du Gouvernement lui-même, secondé sans doute et encouragé dans ses vues par le résident français. La tendance allait être, pour quelque temps du moins, à la centralisation, idée française par excellence, révolutionnaire même par certains côtés. Rien de plus naturel, par conséquent, que de songer avant toute chose à établir le collège de la capitale sur une base large et solide. On sait que le collège de Brigue avait été rouvert le 1^{er} novembre 1800. Mais le Gouvernement, de toute évidence, le laissait végéter ²; avec l'occupation française, chaque jour plus effective, le danger devait devenir toujours plus menaçant pour la vieille maison d'enseignement du Haut-Valais; en 1811, 1812, 1813, coup sur coup des orages faillirent l'emporter ³; mais

¹ Lettre au Conseil d'Etat, 16 avril 1806. Archives de l'Etat, (Collège). — ² Cf. Imesch, l. c. 49. — ³ Ibid., 51—53.

la vigilance active et dévouée des citoyens et du peuple la maintinrent debout jusqu'en 1815 ; à cette date, le cours des événements changea subitement et aussitôt le collège de Brigue, rendu aux Pères Jésuites, reprit son ancien nom et son antique splendeur. Quoi qu'il en soit, en 1805, les préoccupations de la Diète et du Gouvernement se portaient surtout vers le collège de Sion, et pour lui rendre son ancien éclat l'on songea tout naturellement à ses anciens maîtres, les Pères dispersés de la Compagnie de Jésus. Plusieurs se trouvaient encore à Augsbourg où ils avaient conservé un collège toujours florissant, le collège du Saint-Sauveur. Le Grand Bailli Augustini leur fit des avances. Mais le R. P. Saller, Supérieur, lui répondit par une fin de non recevoir ¹. La dispersion de la Compagnie, l'insécurité des temps ne lui permettait pas, malgré son vif désir de contenter un Etat envers lequel la Société de Jésus a tant d'obligations, de se prêter, pour l'instant, au rétablissement de l'ancienne résidence de Sion. Le chef du pouvoir exécutif se tourna alors vers une congrégation récemment fondée en Italie et qui ressemblait à la Société de Jésus comme une sœur. Sous l'égide et la direction de ces Religieux que le nom seul distinguera — et jusqu'en 1814 seulement — des Jésuites, le collège de Sion va entrer dans une nouvelle et féconde période, qui s'achèvera en 1847.



¹ Lettre du 26 septembre 1805. A. E.

Les Pères de la Foi de Jésus reçoivent la Direction du Collège.

(1805)

La Congrégation des Pères de la Foi. — Démarches du Grand Bailli. — Le contrat d'établissement. — L'installation des Pères. — Personnel. — Un règlement pour les professeurs. — Le règlement des élèves de 1805. — Construction d'une nouvelle église 1807-1815.

Pour recueillir l'esprit, les méthodes et aussi, en partie du moins, les membres dispersés de la Compagnie de Jésus, une congrégation avait été fondée vers 1797 en Italie, par Nicolo Paccanari¹ : elle prit le nom de Société des Pères de la Foi de Jésus. De Rome, au couvent de San Silvestro a Monte Cavallo, où résidait le supérieur général, Paccanari répondit aux avances du Grand Bailli Marie-Ant. Augustini (octobre 1805), en lui envoyant deux Pères de la Société, les R. P. Pierre Zinelli et Jacobus Gianotti, aux fins d'établir un contrat de fondation.

¹ Originaire de Valsugana dans le Trentin. Vers 1806, la désunion se glissa dans sa Congrégation dont la plupart des membres (en particulier ceux de Sion) se rattachèrent à la Province russe des Jésuites, qui avait échappé à la suppression de 1773. — A Sion, on ne fit jamais de différence entre les Jésuites et les Pères de la Foi de Jésus. Cf. „Kirchliches Handlexikon“ v. Michael Reichberger, München 1912.

Les choses cette fois marchèrent rapidement, et dès le 10 novembre de la même année, les signatures furent échangées. Nous possédons une copie ¹ de cette pièce intitulée : „Contrat passé entre son Excellence, Monsieur le Grand Bailli, M. A. Augustini, et le R. P. Zinelli, religieux du vénérable Ordre de la Foi de Jésus. — Ratifié par la Diète de la République sur la proposition préalable et constitutionnelle du Conseil d'Etat, le 27 novembre 1805 et promulgué par le Conseil d'Etat, le 16 décembre 1806 ; (signé) Stockalper, président de la Diète“.

Cette charte, qui fixera pour un demi siècle à peu près le statut légal du collège, ne contient que les six articles que voici :

1. La Société de la Foi de Jésus suivra dans l'éducation de la jeunesse, une méthode absolument identique à celle de la Société de Jésus. Le collège comprendra huit classes auxquelles on conserve les noms traditionnels : *Prima principia*, *Rudimenta*, *Grammatica*, *Syntaxis*, *Poesis*, *Rhetorica*, *Logica*, *Physica*.

2. Outre l'éducation de la jeunesse, les pères voueront toute leur sollicitude au ministère des âmes : „*omnem navabit operam in salutem animarum*“, sans préjudice toutefois pour leurs occupations professionnelles.

3. Libre aux Pères de recevoir des dons en meubles ou immeubles ; mais les revenus de ceux-ci diminueront d'autant le versement annuel de l'Etat. Leur fortune sera d'ailleurs assujettie aux lois spéciales touchant la mainmorte.

4. L'Etat versera à chacun des membres de la Rési-

¹ Archives de l'Etat, Collège de Sion ; en latin.

dence („au nombre de huit“), une pension annuelle de 25 louis d'or (cinq cents francs). Toutefois cette somme sera augmentée si — ce qu'on ne peut prévoir — elle devait être vraiment insuffisante.

5. Les locaux de l'ancienne Résidence des Jésuites, ainsi qu'un jardin de ville sont mis à la disposition des Pères. Toute réparation notable est à la charge de l'Etat.

6. L'Etat fournira également le mobilier d'installation, dont on dressera l'inventaire.

L'entente, on le voit, s'était faite facilement sur tous les points essentiels; beaucoup de bonne volonté de part et d'autre et, du côté civil spécialement, une connaissance plus exacte des besoins réels des Religieux, moins de méfiance aussi, avaient hâté le succès d'une entreprise si laborieuse, nous l'avons vu, soixante-dix ans plus tôt.

Tant de zèle pour les bonnes études et pour la religion, remplissait de joie le vieil évêque Joseph-Antoine Blatter ¹, dont le long épiscopat, qui touchait à sa fin, avait été témoin de tant de ruines. Il en fit part aussitôt ² au gouvernement, en termes chaleureux, le louant spécialement „d'avoir jeté ses vues sur un Ordre qui est le rejeton de celui qui fut toujours si cher à son cœur et dont la suppression a été si fatale à la Religion et aux bonnes mœurs“. Le vénérable prélat s'employa aussitôt auprès du Saint Siège pour que leur Résidence de Sion fut érigée en Congrégation spéciale, et reçut ainsi un établissement plus durable, ce qui fut accordé par Bref pontifical du 29 août 1807 ³.

¹ 1790-1807. — ² Lettre du 18 décembre 1805. A. Etat. — ³ Archives de l'Evêché, 225, 121.

Depuis quelques mois, le vieil évêque était descendu dans la tombe, mais il laissait, en mourant, un témoignage éloquent de son attachement pour le collège en faisant à celui-ci un don de cinq cents écus ¹. A ce don vinrent s'ajouter de généreuses contributions qui allégèrent singulièrement la charge financière incombant à l'Etat pour l'entretien du collège. Il faut mentionner d'abord le vieux fonds des écoles de la Ville dont nous avons parlé à plus d'une reprise, et qui a été remis à l'Etat en 1798, pour les besoins de l'instruction secondaire à Sion. Il s'élevait alors à 13,321 francs suisses, mais remontera bientôt rapidement et atteindra 18,318 francs suisses (26,547 francs) en 1811 ². La Bourgeoisie de Sion, depuis si longtemps dévouée à la cause de l'instruction de la jeunesse, s'offre en outre à verser une contribution annuelle de 1000 francs ³. Le collège a reçu également, en 1804, un legs de l'abbé Augustin Bonivini, de Venthône et de Lens, le généreux et pieux fondateur des places gratuites pour étudiants en théologie à l'université de Vienne, transférées plus tard à Innsbruck. Ce legs dépassait légèrement la partie réalisable de la fortune du donateur, et fut réduit, en 1810, à mille francs suisses ⁴. Enfin le Vén. Chapitre de la cathédrale de Sion devait ici encore, comme toujours, tenir un rang honorable parmi les bienfaiteurs de l'œuvre nouvelle. A vrai dire, le Conseil d'Etat fut quelque peu surpris de ne recevoir du Chapitre qu'une offre de 1500

¹ Cf. Schmid: „Das Unterrichtswesen“, etc., p. 116. — ² Cf. Schmid: Ibid. p. 116, et A. B., 77, 76. — ³ En 1829, toutefois le Conseil de la ville demande à l'Etat „en retour de son patriotisme“, que le Conseil d'Etat veuille bien contribuer pour une somme de 1000 francs, à la réparation et à l'entretien de ses routes et chemins. (Archives de l'Etat, Lettre du 16 juillet 1817). — ⁴ Schmid: Ibid., p. 116. — ⁵ Lettre du 16 avril 1806. (Archives de l'Etat, Collège de Sion).

écus¹, et il se permet d'en avertir le Grand Doyen Oggier, qui répondit aussitôt par une lettre savoureuse où, non sans à-propos, l'ancien préfet des études rappelle les sacrifices faits pendant sept ans par le Chapitre pour le collège, sacrifices qui, dit-il, „bien loin de servir de mesure pour les charges à continuer, doivent au contraire bien être comptées pour acquis, et devenir un motif de le soulager et de le décharger d'autant plus“². Pour faire preuve de bonne volonté, et malgré la rigueur des temps, le Chapitre consentit néanmoins à élever la somme à 1600 écus, sur quoi „le Conseil d'Etat, porte en note la minute, n'a pas cru devoir insister davantage“. Le mot n'est point banal.

Voilà donc les préliminaires de la fondation établies. Les premiers religieux furent aussitôt désignés : partis de Rome le 26 novembre³, ils rencontrèrent à Padoue le P. Zinelli qui s'en revenait du Valais et leur put donner de bonnes nouvelles du pays où ils venaient dépenser leur zèle et, quelques uns, leur vie. A leur tête se trouvait le P. Sineo de la Tour, dont les lettres de créance, adressées par le P. Paccanari à S. E. le Grand Bailli, disaient „qu'il était chargé de présenter à l'Etat les nouveaux professeurs et de s'uniformer en tout aux désirs de son Excellence“.

La nouvelle communauté était établie comme suit :

- R. P. Joseph Sineo de la Tour, président de la Congrégation, confesseur en langue italienne et française.
- P. Nicolas Godinot, confesseur en langue italienne et française, économiste.
- P. Sébastien Schrankenmüller, professeur en langue allemande et italienne, professeur de Rhétorique.

¹ Lettre du 16 avril 1806. Arch. de l'Etat, collège. — ² Ibid. — ³ Lettre du 14 décembre 1805. (Archives de l'Etat, ibid.)

P. Jean-Baptiste Drach, confesseur en langue allemande et italienne, professeur de Syntaxe.

P. Joseph Probst, confesseur en langue allemande et italienne.

M. Augustin Rossier, professeur de philosophie.

M. Georges Standinger, professeur de grammaire.

M. Baltasar Rudolph, professeur des principes.

Fr. Jean-Baptiste Béer, coadjuteur temporel.

Fr. Victor Mayr, coadjuteur temporel¹.

Les locaux du collège où les nouveaux venus furent invités à s'installer avaient reçu de notables améliorations pendant les deux ou trois dernières années, par les soins en particulier d'un professeur, l'abbé Jos.-Michel Briguet², recteur de St-Nicolas, et qui remplissait en même temps les fonctions d'économe ou de proviseur. Il n'y eut donc qu'à pourvoir aux aménagements de la dernière heure. Le bon abbé Briguet n'y manqua point, et nous le voyons faire une avance de 315 batzes pour achat de „chandelles, chandeliers, mouchettes, huile d'olives — et même pour un bureau à serrure“³. Le hasard, souvent ingénieux, voulut qu'un étranger de marque et dont le nom devait se trouver mêlé, quelques

¹ Les Pères Sineo, Godinot et Drach étaient destinés à fournir la plus longue carrière au collège de Sion. Le P. G. Standinger quittera Sion pour Brigue en 1815, et sera le premier supérieur du collège rétabli. De résidence dans cette ville jusqu'en 1847, il occupera les plus hautes charges de la Province de la Haute Allemagne. (Provincial de 1830—1836). Obligé de quitter brusquement le pays, il se réfugiera d'abord en Italie (à Olleggio), puis en Autriche (à Graz), où un nouveau soulèvement populaire le menace dans sa vie, ainsi que ses confrères : frappé d'un coup d'apoplexie au moment où il se rendait dans l'église pour échapper au danger, il mourut peu après. (Cf. „*Stimmen aus Maria Laach*“. 1892. III volume, p. 243.) — ² Ancien curé de Granges où son portrait est conservé. — ³ Cf. Notes conservées aux archives de l'Etat et qui se chiffrent, de 1802 à 1805, à plusieurs milliers de francs.

années plus tard, à tous les événements importants du pays, mais qui pour l'instant tenait boutique de drapier sur le Grand-Pont, Tousard d'Olbec, futur secrétaire de l'Etat du Valais, fut chargé de fournir les Pères de „cotonnades façon, fourrures de traversins, couvertures, papier, canifs, etc., le tout pour 500 francs“, „dont reçu signé du même sous date du 11 avril 1806“¹. Ainsi rien ne manquait plus pour la réouverture du collège : les élèves avaient eu deux mois de vacances en plus qu'à l'ordinaire. Mais, fin janvier, ils étaient déjà à leur poste. *Le nouveau règlement du collège*, dont on leur donna lecture vers la mi-mars², devait leur prouver que la nouvelle direction était aussi sage que ferme, qu'elle entendait ne rien changer aux usages consacrés par l'expérience, et qu'elle ne manquerait point de donner une nouvelle et heureuse impulsion à la discipline, aux bonnes études et à la piété. — Ce règlement devait rester en usage jusqu'en 1847.

Le chapitre premier traite, comme il convient, des devoirs du collège envers Dieu, ou des exercices de piété. Sur ce point primordial, rien n'est modifié dans les vieux usages de la maison. Assistance à la messe de chaque jour (7 h. $\frac{1}{2}$ en hiver, 7 h. à partir de Pâques), aux offices du dimanche, (outre la grand'messe, sermon, vêpres, congrégation, catéchèse), confession mensuelle et billet de confession. Un article prévoit l'assistance du collège aux principales processions de la paroisse et, en particulier, à celle du troisième dimanche. De plus, „avant la clôture de l'année scolaire, le collège

¹ Ibid., Archives de l'Etat. Collège de Sion, Comptes. — ² Le règlement manuscrit, conservé aux archives, porte la date du 8 mars 1806 (en latin). Ibid.

se rendra en procession à Valère, selon l'usage^a. Usage touchant, en effet.

L'ordre des chapitres suivants est conforme aux divisions du règlement de 1768, et l'on traite tour à tour de l'obéissance et du respect aux autorités, des jours de classe et des absences, des récréations et des congés, des délits, des peines et enfin des vertus et des bonnes œuvres particulièrement recommandées à l'élève. Souvent même les termes du règlement précédent sont reproduits intégralement.

Malgré sa ressemblance avec ses aînés, ce règlement accuse néanmoins plus de précision dans les détails, plus de minutie même; mais il reste en somme assez large. En voici les points les plus caractéristiques : „Aux heures fixées, chaque jour, les élèves, vêtus décemment, lavés, peignés, et *la tête toujours couverte*, munis de leurs livres, viendront prendre place dans leur classe *et y entendront en silence l'arrivée de leurs professeurs*.” (Art. 10). Cette dernière remarque, décidément un peu étrange, devait se perpétuer dans tous les règlements du XIX^e siècle et ne disparaître qu'en 1913. Pour les absences, on n'y allait pas trop brusquement : „Si quelqu'un demeure absent du collège, sans motif légitime *pendant un mois*, il ne pourra rentrer qu'avec l'assentiment du Préfet, lequel devra consulter le professeur de classe avant d'admettre à nouveau l'élève” (art. 12). Les jours de congé étaient plus fréquents qu'aujourd'hui. Jusqu'à la Pentecôte, *un jour entier* par semaine, depuis la Pentecôte, *deux jours*, à moins qu'il n'y ait dans la semaine un jour de fête. Mais les collégiens ne sont pas autorisés avant-midi, à se promener sur les rues et, après-midi, ils doivent être rentrés à 4 h. en hiver, et à 6 h. en été. (Par. IV).

Ce règlement pour les élèves — et c'était là une intéressante nouveauté — était accompagné d'un *règlement pour les professeurs* : „Regulæ scholasticæ Præfecto, sub præfecto ac Professoribus observandæ“. Dans une forme concise, ce règlement exprime des idées solides, témoigne d'une sage organisation. Nous savons par des vieillards qui ont fréquenté l'ancien collège des Jésuites, que les années n'avaient rien enlevé à ce règlement de sa vigueur et de son actualité.

Le *préfet* du collège devra réunir une conférence des professeurs au moins chaque trimestre : il s'informera de la marche des classes au point de vue du travail, de la piété, de la soumission, du progrès dans les études, puis *il fera la visite de chaque classe* et distribuera l'éloge ou le blâme, les encouragements ou les réprimandes. Les dispenses scolaires sont du ressort du préfet; mais il ne les accordera que pour de bons et graves motifs. S'il y a lieu d'hésiter, *il est tenu de prendre conseil de deux professeurs au moins*. De sa propre autorité, le préfet choisit son sous-préfet; mais pour tout changement, même accidentel, dans l'ordre général du collège, le préfet doit consulter deux ou trois professeurs. Il préside l'examen annuel de fin d'année, épreuve rigoureuse et décisive, qui décide de la promotion de chaque élève. Comme on le voit, le rôle du préfet est prépondérant dans le collège, mais l'exercice de son autorité est sagement réglé par la coopération obligée de ses collègues.

Le *sous-préfet* pourrait porter le nom de *préfet de discipline* : à lui revient la „surveillance à l'église et hors de l'église“. Gardien du bon ordre, il aura donc le droit de punir, mais la plus grande discrétion lui est recommandée : „semper tamen illi commendatur discretio atque prudentia et tum solum rigorem adhibeat, quando amore

nihil amplius proficit¹. Le sous-préfet veille à l'exactitude dans les exercices de tous genres : il désigne un *sonneur*, qui sera chargé de donner les signaux réglementaires pour l'entrée et la sortie des élèves, etc. Ce sonneur (*pulsator*), recevra d'ailleurs une légère gratification, et le sous-préfet est en droit d'exiger, à cet effet, de chaque élève, un *batze* aux Quatre-Temps. Il tient registre des livres de classe prêtés gratuitement aux élèves ; car ceux-ci ne sont pas tenus de les acheter.

Les *professeurs* sont invités à donner à leurs élèves de fréquents devoirs écrits et à *déterminer, plusieurs fois par an*, le rang de chacun. Les exercices de mémoire ont l'honneur d'une mention spéciale : ils sont encouragés, mais non sans réserve : „*memoriam pariter exerceant, non tamen obruant*“. Ils tiendront sévèrement la main à ce que dès la première année du collège, les élèves parlent un *allemand correct*. Mais à partir de Grammaire, les collégiens parleront latin. Les maîtres chercheront plutôt à se faire estimer et aimer que craindre : s'il faut punir quand même, qu'ils le fassent eux aussi avec discrétion et prudence. „*Discipulos suos potius amore quam timore regant, et timorem adhibeant, quando amoris resistunt. In pœnis imponendis semper discretio ac prudentia locum habeant*“. En finissant, le règlement trouve de chaudes paroles pour inviter les professeurs à entretenir chez leurs élèves la confiance et l'estime mutuelles, la piété, le goût du travail, la pureté des doctrines. Ils lutteront sans relâche, en particulier „contre les fausses séductions d'une philosophie à rebours, aujourd'hui répandue partout“. „*Scholares suos diligenter in Religione*

¹ La peine des verges, en usage jusque là, disparaît avec le XIX^e siècle. C'est une des „conquêtes de la Révolution“.

instruant, more lucusque consueto catecheses habeant, et juventutem teneram contra serpentem ubique, *Anti-philosophismum* communiant, illis insuper solidam pietatem inculcent et amorem laboris, æmulationis ac studiorum illis inserere satagent¹.

Les Pères de la Foi, on le voit, ne séparaient point l'éducation intellectuelle de la formation du cœur par la piété. A vrai dire, la religion était le fondement de toute l'œuvre qu'ils allaient entreprendre. La gloire de Dieu était leur première, leur constante préoccupation. — Aussi les voyons-nous, à peine installés, mettre la main à une œuvre grandiose : la construction d'une nouvelle église pour le collège. Les deux anciennes églises, de St-Pierre, puis de la Trinité, qui avaient servi aux exercices religieux de l'ancien collège, lentement affaiblies par les siècles, s'étaient presque écroulées dans l'incendie de 1788. Le malheur des temps n'avait pas permis de songer à les relever ; mais l'emplacement restait, position superbe pour une maison du Seigneur, sur les flancs de l'héroïque colline de Valère, au centre des multiples maisons qui formaient le collège, et que l'église nouvelle dominerait souverainement ainsi que toute une partie de la ville. Le projet était trop beau pour ne pas séduire des âmes de foi. Dès 1806, on se mit à l'œuvre et des collectes furent autorisées par l'évêque et le gouvernement dans tout le pays. Au mois de mars 1807, la première pierre fut posée : les plans qui prévoyaient une grande église de style renaissance rococo avaient été dressés par l'architecte-entrepreneur Jean-Joseph Andenmatten, de Saas, lequel avait construit bon nom-

¹ Ce règlement se trouve parmi les papiers sommairement classés, qui se rapportent au collège de Sion. A. Etat.

bre de maisons de la ville depuis l'incendie. Le surveillant des travaux était Charles de Preux, nommé à cet effet par le Conseil d'Etat ¹.

L'ardeur néanmoins était plus grande que les ressources, et dès le mois de juillet, on s'aperçut que l'argent manquait. Pour en trouver, le Conseil d'Etat autorisa une loterie. Le *Journal de l'Empire*, paraissant à Paris ², du samedi 25 juillet 1807, portait en effet, à la suite de nombreuses nouvelles sur les grands événements qui se déroulaient au fond de la Prusse où Napoléon venait de se rencontrer avec Alexandre dans l'entrevue de Tilsitt, une annonce tenant une page entière, ainsi conçue⁴.

LOTÉRIE

POUR LA CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DE LA V. CONGRÉGATION DE LA B. VIERGE MARIE, ÉRIGÉE AU COLLÈGE DE SION.

SOUS L'APPROBATION DU GOUVERNEMENT.

„La collecte, publiée en faveur de la construction de l'église de la V. Congrégation pour plusieurs raisons n'ayant jusqu'ici produit que des sommes très insuffisantes au besoin, on serait forcé d'en suspendre la bâ-tisse, quoique déjà si avancée, si l'on ne trouvait quelque moyen de faire face aux dépenses. L'ancienne église ayant été démolie, parce qu'elle menaçait ruine, la nouvelle devient indispensable. Avec quelques secours, elle serait couverte dans le courant de cette année; c'est pourquoi on supplie Messieurs les Révérends Curés et Messieurs les Présidents dans les respectives Paroisses et Communes des quels la collecte n'a pas encore eu lieu de vouloir bien la faire avec zèle et en envoyer le plus tôt possible le produit⁴.

¹ Pour tous ces renseignements, Cf Archives de l'Etat. Collège de Sion, années 1806 - 1815. — ² Numéro conservé à l'ancienne résidence des Jésuites, aujourd'hui pensionnat Ste-Marie, obligeamment communiqué à l'auteur par M. François Bonvin, directeur.

„En attendant, le Conseil d'Etat, persuadé de la nécessité absolue d'achever le plus tôt possible l'église du collège de la capitale de la République *et le plus fréquemment*, a daigné accorder *deux loteries par année*, de 3000 billets chacune, à un franc, avec un bénéfice à l'église de 600 francs, suivant le plan ci-après :

1	Lot de . . .	400	frs.
1	„ . . .	200	„
1	„ . . .	100	„
2	„ . . .	80	„
2	„ . . .	50	„
2	„ . . .	40	„
2	„ . . .	25	„
5	„ . . .	20	„
20	„ . . .	10	„
40	„ . . .	6	„
54	„ . . .	5	„
50	„ . . .	4	„
60	„ . . .	3	„
60	„ . . .	2	„
300 lots		2400	frs.
3000 billets à 1 franc = 3000 frs.			
300 lots, se montant à		2400	„
		Bénéfice	600 frs.

„Le prix des billets étant très modique, le nombre des gagnants ne peut pas être considérable. Dans toute loterie, il y a des perdants, mais dans celle-ci, qui n'auront point le sort en leur faveur, peuvent considérer leur perte comme un gain, leur mise étant une offrande faite à Dieu dont ils auront certainement le mérite, parce que par là, ils contribuent à l'édifice d'une maison consacrée à Dieu et à sa Gloire, et en même temps

ils coopèrent au bien de la Patrie. C'est pourquoi on espère que chacun s'intéressera pour que la loterie soit bientôt remplie, et on prie très instamment et très humblement Messieurs les R. R. Curés et Messieurs les Présidents d'y employer leur zèle...

Ce que produisit ce pressant appel, nous l'ignorons. L'église néanmoins avançait peu à peu. Les ressources se faisant rares, le constructeur Pierre-Joseph Andenmatten, qui avait mis dans ce grand œuvre toute sa piété et tout son art, fit les avances nécessaires ¹. L'excellent homme tenait avant tout à voir son œuvre achevée et admirée. Et certes elle le mérite, les connaisseurs s'accordant à lui reconnaître de la noblesse et de l'élégance. Malgré ses grandes dimensions, elle est harmonieuse et légère. La coupole surtout est d'une belle et puissante envolée. Peinte sommairement par les soins du P. Ignace Broccard S. J., qui plaça sous la voûte de la nef des médaillons représentant la Foi, l'Espérance, la Charité, le Rétablissement de la Société de Jésus par Pie VII, travaux qui ne sont pas sans valeur, l'église attend encore à l'heure actuelle une décoration complète et appropriée ; car le style Renaissance demande plus que tout autre la splendeur des ornements intérieurs. Les deux autels latéraux sont ornés de deux très belles toiles du peintre italien Della Rosa. Elles représentent l'Assomption de la Vierge, et la glorification des Saints de la Compagnie. Le clocher, campanile élancé, de forme byzantine qui fait miroiter au loin sa gracieuse coupole argentée, fut construit en 1835 sur les plans du P. Elaerts S. J., professeur de dessin au collège. L'ef-

¹ Outre les maisons qu'il construisit à Sion, P.-J. Andenmatten construisit également l'église de Saas-Balen, sa patrie.

fet dans l'ensemble de la colline de Valère en est de tous points parfaitement réussi.

Au nombre des bienfaiteurs de l'église, mentionnons tout d'abord le constructeur lui-même, P.-J. Andenmatten qui, après avoir fait des avances considérables, renonça à poursuivre ses débiteurs et fit don à l'église d'une douzaine de mille francs environ ¹. L'orgue fut construit par les soins de l'évêque Mgr. Joseph-Xavier de Preux (1807—1817) ². En 1829, une chapelle adjacente, consacrée à Sainte Philomène, fut construite par M. Augustin de Riedmatten afin de recevoir les reliques apportées par lui de Naples. Mais surtout, ce furent les vieilles confréries de la ville, du Très Saint-Sacrement, de Saint-Sébastien et des Marteaux qui, tendant à leur jeune sœur la Congrégation de la Très Sainte Vierge une main secourable, lui permirent d'achever le Temple élevé par elle, en l'honneur de la Très Sainte Trinité ³. L'inscription suivante, placée dans la nef au-dessus de la porte d'entrée, rappelle ce souvenir :

IN MEMORIAM
BENEFICIORUM COLLATORUM
A CONFRATERNITATIBUS
SS^{MI} SACRAMENTI ST^I SEBASTIANI ET MALLEO.
PRO CONSTRUCTIONE ET ORNATU HUIUS TEMPLI
ANNO REPARATÆ SALUTIS
1815.



¹ Cf. A. E. Collège de Sion. Lettres du 6 mars 1816 et du 27 mars 1818. — ² Ibid. — ³ On sait que l'ancienne église située sur le même emplacement était placée sous ce vocable.

CHAPITRE XI

Les Études au collège des Jésuites de 1805 à 1848.

Le programme des études. — Importance du latin. — Les autres branches : le français, le grec, la physique, la chimie, l'histoire naturelle. — Moyens d'émulation. — Méthodes de travail. — Le théâtre. — Distributions solennelles des prix.

Les grands bouleversements politiques et sociaux qui, au commencement du siècle, avaient mis en émoi la vieille Europe et lui avaient donné une figure quasi nouvelle, n'avaient pas apporté de lumières spéciales sur les principes éprouvés. — vraiment immortels ceux-là — de la forte éducation intellectuelle. En 1815, comme avant 89, les Pères Jésuites ou les Pères de la Foi croyaient fermement que rien ne vaut, pour la formation de l'esprit, l'antique méthode de la *Ratio Studiorum*. Il leur semblait, — non sans raison, nous paraît-il — qu'il était à peine besoin de la rajeunir pour lui faire donner, malgré les modifications nécessaires apportées au programme, les meilleurs résultats.

Le cours d'études du collège de Sion ¹, en usage depuis le rétablissement du collège jusqu'en 1847, se présente de la façon suivante.

¹ Arch. de l'Etat, collège de Sion. Ce *cours d'études* établi uniformément, ou à peu près, pour tous les collèges de la Province, est devenu officiel depuis 1841 (Ibid). — Nous le citons en entier, avec les remarques du P. Recteur.

CLASSES DU GYMNASÉ

I. ET II. RUDIMENTS

	Allemands	Français ¹ .
Religion	Catéch. du diocèse	id.
Préceptes	Grammaire latine (édition faite pour l'Empire d'Autriche, Vienne 1838). Leitfaden zum gründlichen Unterricht in der deutschen Sprache, von Dr Heyse, 1841.	Grammaire latine d'Alvarez, édition moderne. Grammaire française de Noël et Chapsal.
Géographie	Géographie de Cammerer, notions préliminaires et tous les Etats de l'Europe en particulier.	Géographie, édition de Fribourg. id.
Histoire	1. année. Hist. sainte. <i>Loriquet</i> . 2. année. Histoire ecclésiastique. <i>Loriquet</i> .	id. id.

¹ La langue française mit quelque temps à pouvoir entrer officiellement dans le plan des études du collège. Le vœu en fut émis pour la première fois par la Diète, en 1819. (Arch. de l'Etat. Collège 1819). Mais la réalisation n'en était guère facile, dit la réponse du P. Recteur de Sion; „depuis quatorze ans qu'elle réside en Valais, la Compagnie n'a vu s'y agréger que trois jeunes gens de ce canton, et il n'est pas clair que ceux-là fussent capables d'enseigner le français en rhétorique, puisque cette langue est peu cultivée en Valais, encore moins perfectionnée; d'un autre côté, si on appelle un professeur de France, on ne peut guère espérer qu'il possède bien l'allemand“. (Lettre du supérieur P. Le Blanc au Grand Baillif, 25 mars 1819. Ibid.) Néanmoins le français fut introduit, d'abord en rhétorique (en 1826), puis toutes les classes eurent deux sections parallèles, dans les deux langues (à partir de 1838).

Arithmétique	<i>Zehender.</i> Les quatre opérations fondamentales en nombres entiers et en fractions communes et décimales. Les règles de Trois.	id.
Auteurs	<i>Latin.</i> 1. année. Epitome Historiæ sacræ. Commentaires de César. 2. année. Fables de Phèdre. Cornelius Népos.	id.
Religion	<i>Allemand.</i> Depuis Pâques.	<i>Français.</i> Fables de La Fontaine. Aventures de Télémaque.
Préceptes	<i>Hüllstett.</i> Morceaux choisis de divers auteurs.	id.

SYNTAXE ET GRAMMAIRE

	Allemandes	Françaises
Religion	Petit catéchisme de <i>Canisius</i> , avec les additions de <i>Widenhofer</i> .	id.
Préceptes	De institutione grammatica, ad normam. <i>Em. Alvari.</i> Leitfaden zum gründlichen Unterricht in der deutschen Sprache. (<i>Heyse</i>).	id. Grammaire française de Noël et Chapsal.

	Prosodie latine et allemande; style épistolaire.	Prosodie latine et française.
Géographie	<i>Cammerer</i> . Asie, Afrique, Amérique, Océanie.	id. (édit. de Fribourg) id.
Histoire	Abrégé de l'histoire universelle; extrait d'Annegarn, Döllinger, Widdeman, etc. 1. année. Jusqu'à Mahomet. 2. année. Depuis Mahomet jusqu'à la découverte de l'Amérique.	1. année. Histoire ancienne. <i>Loriquet</i> . 2. année. Histoire romaine. <i>Loriquet</i> .
Algèbre	Les quatre premières opérations, les fractions, l'extraction des racines; les équations du 1. et du 2. degré; les proportions et les progressions; les logarithmes (<i>Zehender</i>). La tenue des livres.	id.
Auteurs	<i>Latin</i> . Cicéron. Lettres familières et quelques discours des plus faciles. Tite Live, Saluste, Virgile, Eglogues, Géorgiques, Eneide, les deux premiers livres.	id.

<i>Allemand.</i> Hüllstet, morceaux choisis des différents auteurs.	<i>Français.</i> Racine, poème de la religion. Boileau, épîtres et sa- tires. Télémaque.
---	---

Exercices divers. „Les académies qui commencent dans cette classe et se continuent dans les suivantes, consistent en des réunions, qui ont lieu le jeudi tous les quinze jours, et dans lesquelles, par des exercices variés on offre aux élèves, surtout à ceux qui se distinguent par leurs talents, le moyen de faire plus de progrès dans les connaissances qui font l'objet spécial de leurs cours. En syntaxe, on se propose surtout de les perfectionner dans la connaissance de leur langue maternelle. Déclamations.“

I. et II. RHÉTORIQUE

	<i>Allemande</i>	<i>Française</i>
Religion	Petit catéchisme de Canisius, avec les petites additions de Widenhofer.	id.
Préceptes	Préceptes de poésie et de rhétorique, d'après les cahiers des professeurs, développés et enseignés complètement dans le cours des deux années, dans les trois langues.	id.
Géographie	Géographie ancienne de Mannert.	Géographie ancienne (édit. de Fribourg).
Sphère	Cours de sphère de Cammerer.	Cours de sphère, (dans la géog. de Fribourg.)

Histoire	Abrégé de l'histoire universelle, Extraits d'Annegaren, Döllinger, etc.	1 ^{me} année. Histoire du moyen-âge, par de Riancey.
	1 ^{re} année. Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à la paix de Westphalie.	2 ^{me} année. Histoire des temps modernes, par le même.
	2 ^{me} année. Depuis la paix de Westphalie jusqu'à nos jours.	
Géométrie	Eléments de Géom.	id.
Auteurs	<i>Latin.</i> Cicéron : In Verrem; de Signis et de Suppliciis; pro lege Manilia; pro Marcello, pro Ligario; pro Milone; pro Archia poeta; in Catilinam. Tite Live. Tacite. Conciones ex variis auctoribus. Virgile. Horace. Pers. Juvénal. <i>Allemand.</i> Hüllstet; morceaux choisis de différents auteurs.	id. <i>Français.</i> Bossuet et Fléchier. Oraisons funèbres. Massillon. Petit Carême. Racine, Athalie, Esther, Corneille, Polyucte, Boileau : Art poétique, Satires, Rousseau, Odes.

Exercices divers. „Déclamation. Académie; dont le but spécial pour cette classe est d'exercer les élèves dans les différentes espèces de poésies; les former dans les divers genres d'éloquence dans leur langue maternelle; leur apprendre à surmonter la timidité naturelle qu'éprouve tout homme qui veut parler en public“.

CLASSES DU LYCÉE

La Philosophie est enseignée par deux professeurs, dans l'ordre suivant :

I^{re} année. Le premier professeur enseigne la *Logique*, la *Métaphysique*, la *Philosophie de la Religion* et l'*Histoire de la Philosophie*.

Le second professeur enseigne l'*Ethique*, l'*Histoire naturelle* et les *Mathématiques*, savoir l'*Algèbre*, la *Géométrie* et la *Trigonométrie*.

II^{me} année. Le premier professeur enseigne la *Physique*, la *Chimie*, l'*Astronomie*.

Le second professeur enseigne le *Droit naturel* général et spécial et le *Droit des gens*; les *Mathématiques* qu'il répète en partie et qu'il continue.

NB. 1. „Outre les examens par écrit qui se font trois fois par an sur le catéchisme, l'histoire, la géographie, l'arithmétique ou l'algèbre, les élèves font encore, sur tous les objets enseignés dans leurs classes respectives, deux examens de vive voix en présence du R. P. Recteur du collège et de deux examinateurs choisis parmi les professeurs. Ces examens, qui ont lieu vers le milieu et la fin de l'année scholastique, se font sévèrement et contribuent surtout à faire connaître les progrès des élèves et à faire juger s'ils sont capables d'être admis l'année suivante à la classe supérieure“.

NB. 2. „Comme tous les cours du gymnase sont de deux ans, les objets indiqués dans le tableau sont divisés par les professeurs de manière à être parcourus pendant cet espace de temps^a.

D'une lettre explicative du P. Recteur¹ nous tirons quelques utiles remarques au programme ci-dessus.

„Quant au temps consacré à chaque objet d'enseignement, dit le P. Recteur, le voici approximativement :

„Les élèves de Philosophie et de Rhétorique ont régulièrement 4 heures de classe par jour, pendant toute l'année, excepté les mardis où il y a congé après-midi, depuis le mois de mai, et les jeudis où il y a congé tout le jour.

„Les autres classes ont une $\frac{1}{2}$ heure de plus après-midi jusqu'au Carême; depuis cette époque (les jours étant plus longs), ils ont également une $\frac{1}{2}$ heure de plus le matin. Les objets accessoires (tels que la géographie, histoire, etc.), ont chacun deux demi-heures par semaine, et la langue française pour les Allemands deux heures entières : ce qui donne par semaine 6 heures. Les récitations prennent par semaine à peu près 5 h. La composition (hebdomadaire) pour le progrès 1 h. En soustrayant ces 12 heures des 24 heures par semaine, il en reste 12 autres pour l'explication des auteurs latins, allemands ou français, des projets de grammaire, de style épistolaire et pour la correction des différentes compositions.

„Ce simple exposé de la distribution du temps fait tomber de lui-même un préjugé trop répandu contre l'enseignement du Collège, savoir qu'on n'y enseigne que

¹ P. Th. Neltener. 6 mars 1844. Arch. de l'Etat. Ibid.

du latin, tandis qu'il y a peu de collèges où l'on n'y donne plus de temps, sans parler même de la langue grecque ¹ qui se cultive partout.

„Interrogé sur les réformes à introduire dans le Collège de Genève, M. J. Humbert, professeur de langue arabe de cette ville, disait dans son plan d'amélioration imprimé en 1827, p. 17: „L'étude des langues mortes doit être absolument la base de toute éducation littéraire. Quelques objections qu'on ait opposées à cette vérité, l'expérience a toujours triomphé des raisonnements de ceux qui ont attaqué ce qu'ils ne connaissaient point ou connaissaient mal, etc., etc“. — Tout le mémoire est dans le même sens. Et M. J. S. Anspach, Principal du même collège, avait déjà tenu devant lui le même langage“.

Ces dernières lignes nous donnent à entendre que le programme des études en honneur dans les collèges de la Compagnie, où le latin était si fortement cultivé, ne laissait pas de susciter des reproches, des attaques, parfois violentes. Nous pouvons suivre, à travers les lettres assez nombreuses échangées sur ce point et conservées aux archives, les traces d'une lutte continue de 1815 à 1848, où les Pères défendent avec une inépuisable éloquence leurs anciennes traditions. A chaque occasion, ils refont, en le rajeunissant et en le variant à l'infini, le vieux plaidoyer „*pro lingua latina*“ et la défense de l'éducation classique.

Si habilement défendu, appuyé sur la longue tradition de ses services rendus, le latin devait avoir, au

¹ Le grec, enseigné aux deux classes de Rhétorique depuis 1818, en Grammaire et Syntaxe depuis 1824, disparaît du programme en 1834, pour n'y plus reparaitre qu'en 1848. A plus d'une reprise, les Pères du Collège essayèrent de lui ouvrir les portes sans y réussir.

Collège de Sion, comme ailleurs, gain de cause complet ¹.

Mais l'on aurait tort de croire que les Jésuites négligeassent, pour autant, les autres branches du programme des études. Nous venons de voir (notes ci-dessus) la place qu'ils accordèrent au français et qu'ils ne cessaient de revendiquer pour le grec. La physique, la chimie, l'histoire naturelle, ne sont pas délaissées. Jeunes sciences, riches surtout d'avenir, mais déjà parées de leurs premiers grands triomphes, elles n'ont qu'à laisser marcher les années pour voir leur domaine s'accroître sans relâche ; mais il est toujours intéressant d'assister à leur essor vigoureux et de marquer les étapes de leur développement.

Le 23 mars 1819, le Père Ignace Broccard, professeur des sciences physiques et naturelles au collège, réorganise l'ancien cabinet de *physique* établi par le Sénat de la Bourgeoisie, au Collège, vers la fin du XVIII^e siècle, et dont nous avons dit un mot plus haut. A cette occasion, il obtient de l'Etat ² l'acquisition de plusieurs instruments „de haute importance“. Ce sont, pour ne citer que ceux qui touchent à l'électricité, d'abord : „Une machine pneumatique avec les appareils pour la porosité, la chute des corps, et *l'électricité dans le vide*“ ; puis un „appareil pour imiter le bruit du tonnerre, batterie de six pistolets sur un plateau isolé, pour *détonner* ; deux *petits cavaliers, papillon et cygne électrique*“ enfin „un appareil pour enflammer la poudre à canon et l'es-

¹ Le latin était, on le sait, la langue usuelle du maître et des élèves, à partir du moins de la Grammaire supérieure (Syntaxe). Pour les branches secondaires, toutefois, la langue maternelle était autorisée dans les classes inférieures. Mais à partir de la classe Humanités, les sciences elles-mêmes se donnent en latin. —

² Archives de l'Etat. Collège de Sion. Lettre du 23 mars 1819.

prit de vin avec *l'étincelle électrique*¹. Il y avait de quoi faire de sérieuses expériences sur cette mystérieuse inconnue qui allait remplir le monde de ses merveilles ! Le Père Broccard et ses élèves n'y manquaient point. Et dès l'année 1821, dans une séance académique solennelle organisée par le Collège de Sion, en l'honneur du Grand Balli et des députés au Grand Conseil¹, le Professeur pouvait établir et défendre les deux *thèses* suivantes :

„LV. Nequeunt omnia phaenomena electrica, unico fluido admissio, explicari. Hinc duo admittimus *Vitreum* unum, alterum *Resinosum*“.

„LVI. Phaenomena Fulguris, Fulminis et Tonitruum naturali atmosphaera Electricitati adscribenda videntur. Fulminis pericula ope conductorum vitari possunt“.

Quelques années plus tard, en 1827, sous le Professorat du R. P. Et. Elerts², les doctrines touchant l'électricité se retranchent davantage derrière l'observation et moins derrière les mots. Il n'est plus question d'électricité *vitreuse* et d'électricité *résineuse*. Mais on tient toujours à en rechercher la cause, et la cause totale, *philosophique*, entendons-nous bien. Recherche inutile,

¹ Illustrissimis, Magnificis Excellentissimis et Consultissimis Dominis Mogno Ballivio ceterisque Status supremi Conciliariis ac Laudabilium Desensorum Reipublicae Vallesianae Oratoribus Patribus Patriae Optimis Mæcenatibus gratiosissimis, Munificentissimis, etc., etc. 1821. (Archives de l'Etat. Thèses). — ² D'origine belge, ancien étudiant en médecine, physicien, chimiste, architecte et dessinateur, le P. Elerts était d'un caractère très entreprenant et d'une intelligence très vive. Mais son indépendance de caractère lui fit tort dans l'estime de ses supérieurs et de ses collègues. En 1844, il fut forcé de quitter la Compagnie, mais n'en continua pas moins de demeurer à Sion (à l'hôpital bourgeoisial), et fit beaucoup de bien en Ville. En 1849, il devint préfet des Etudes et professeur de philosophie au Lycée. Il mourut cette même année.

dépense en pure perte, d'explications qui varient d'une année à l'autre. On affirme qu'il y a de l'électricité dans l'atmosphère. Sans doute, mais pourquoi ? *A cause de l'action chimique de la végétation et l'évaporation* ¹. Qui pourra dire que non ? — Il y a une double électricité, voilà qui est clair. Mais quelle différence entre ces deux électricités ? Voici : „c'est ou bien deux états différents d'une même électricité, ou deux matières électriques différentes. — Dans cette hypothèse (laquelle ?), les phénomènes électriques s'expliquent assez facilement“ : „In hac hypothesi phænomena electrificationis, attractionis vitri armati, electrophori, etc., satis dilucide explicantur“. N'est-ce pas charmant ? ²

Le cabinet d'histoire naturelle fut créé en 1829 ³ et aménagé tant bien que mal dans les anciens locaux du collège; mais l'on songea presque aussitôt à la construction d'une petite annexe distincte du collège, pour laquelle la Ville offrit d'emblée une contribution de 1500 francs. Ce bâtiment devait, en fait, se reconstruire quelques années plus tard et se remarque aujourd'hui encore à l'ouest de la grande maison d'école qui fait face à l'église de la Trinité.

L'annonce seule de l'organisation d'un *Musée* avait suscité dans tout le pays un noble courant de générosité, et les dons affluèrent nombreux, collections d'oiseaux empaillés, de papillons, de minéraux, à telle enseigne que le 18 mars 1832 ⁴, le professeur de physique, et en même temps directeur du cabinet d'histoire na-

¹ Cf. Ibid. 1827. — ² Mentionnons ici les achats d'instruments les plus importants de cette période. En 1835, machine d'ampère de 735 fr. ; en 1836, un appareil électro-magnétique de 500 fr. —

³ Cf. Archives de l'Etat. Collège de Sion, lettre du 21 mars 1829.

— ⁴ Ibid., sous cette date.

turelle, P. E. Elerts croyait bon de proposer au Conseil d'Etat que „*MM. les bienfaiteurs fussent priés de suspendre leurs dons jusqu'à ce qu'il soit en notre pouvoir, dit-il, d'exposer l'effet de leurs libéralités à la reconnaissance du public*“. — Parmi les donateurs de la première heure, nous devons mentionner le R. P. Drach, Recteur du collège de Fribourg, qui fit parvenir une belle collection de minéraux. Cette attention aimable du Recteur de Fribourg était une manière de prouver, au nom de la Compagnie, sa reconnaissance à l'Etat du Valais qui avait offert asile, dans ses collèges, aux Pères Jésuites chassés de France par la tourmente de 1829 et 1830 ¹.

Pour l'alimentation régulière du nouveau musée, le P. E. Elerts obtint du Conseil d'Etat, une allocation fixe *par trimestre* ², qui pouvait aller jusqu'à 48 francs. Cela suffisait amplement à l'habile directeur, pour acquérir des merveilles. Aussi pouvait-il écrire ingénument au commencement de 1835 ³: „*Bien des personnes, en visitant le cabinet d'histoire naturelle, ont de la peine à revenir de leur étonnement et s'imaginent que le professeur chargé de cette partie a dû causer des dépenses excessives au Gouvernement. Il est bien vrai que la valeur des objets réunis dans cet espace peut être taxée à plusieurs milliers de francs; mais il est également vrai qu'il n'en a pas encore coûté six cents francs au Gouvernement*“. Et le professeur sagace d'établir, chiffres en main, que le total des frais occasionnés par le musée jusqu'à ce jour, sont de 497 fr. 95, non compté, il est vrai, „ce que la Trésorerie d'Etat a payé pour

¹ Cf. Lettre du P. Drach à leurs Excellences, les membres du Conseil d'Etat, octobre 1830. Archives de l'Etat, Collège de Sion. Ibid. — ² Lettre du 27 décembre 1833. Ibid. sous cette date. —

³ Lettre du 8 février 1835. Ibid. sous cette date.

*l'ours, le loup cervier, le grand duc et quelques autres objets*¹.

Pour suffire au développement du musée, une seconde salle fut aménagée en 1835.

Le musée prit donc un essor réjouissant, grâce surtout, il faut le dire, aux efforts du P. Elærts qui, dans ses voyages à l'étranger, en Belgique, en France, pendant les vacances, ne manquait pas de saisir au vol les bonnes occasions d'enrichir le musée à peu de frais. C'est ainsi, par exemple, qu'il rencontra, à Paris, une belle collection de cristaux de roche provenant des montagnes du Valais. Aussitôt il écrivit au Conseil d'Etat une lettre pressante pour lui signaler la chose et en recevoir ses instructions. Nous ignorons d'ailleurs si cette affaire réussit².

Pour soutenir et encourager le travail des élèves, la bonne marche des études, la *Ratio Studiorum* est riche en prescriptions de toutes sortes, fruit d'une longue expérience et gage d'un succès assuré. Quand la Province de Suisse eût acquis son plein développement par la création du grand Pensionnat de Fribourg (1834), le R. P. Georges Staudinger, provincial, que nous avons rencontré plus haut à l'ouverture du collège de Sion en 1805, crut utile de préciser, à l'intention des collèges de la Suisse, les points essentiels de la *Ratio Studiorum*, tout en y ajoutant les remarques que son long séjour à Sion et à Brigue lui avait suggérées³. Les *annotationes* nous renseignent fort exactement sur le point qui

¹ Ibid. — ² Archives de l'Etat, Collège. Ibid. — ³ *Adnotationes ad Studia juxta Rationem Studiorum editam anno 1832 moderanda id Provincia Germaniæ Superioris*, 1834. Manuscrit en possession de l'auteur.

nous occupe ici. Nous nous contentons des remarques les plus intéressantes.

Au chapitre des examens écrits pour les prix ¹, (Scriptiones et Examina Inferiorum pro Præmiis), nous trouvons de curieuses observations sur la manière dont on établira le rang et la note de chaque élève. Les compositions seront corrigées séparément par *trois professeurs* „qui ne connaissent pas, si la chose est possible, l'écriture de l'élève“, chacun d'eux établira, en secret, la note et le rang de chaque élève : puis on réunira les notes et l'on établira une moyenne. Dans leur appréciation, ils tiendront compte plutôt du style que de la longueur du travail. Si deux compositions semblent d'un mérite égal pour le fond ou pour la forme, on donnera la préférence à celle où le sujet est le mieux développé ; et si, pour le développement, elles se valent, on comptera l'orthographe, la ponctuation et jusqu'à la calligraphie.

On distingue la composition pour les prix (Compositio pro Præmiis), des compositions pour la note du progrès général ². Celle-ci est fixée par l'ensemble des compositions de l'année ; celle-là, par le seul exercice de fin d'année dans la matière ³. Ceci pour les branches principales (discours latin, vers latins, composition française ou allemande) ; quant aux matières secondaires (doctrine chrétienne, histoire, géographie, mathématiques), les prix et le rang seront indiqués par les trois examens de l'année. Il est à remarquer cependant que le *troisième examen portera sur tout le cours de l'année*, et comptera pour la moitié de la note.

¹ Chap. 2. p. 8. — ² Nous verrons ci-dessous qu'en dehors des prix accordés pour le progrès général, on attribuait un certain nombre de prix spéciaux pour les branches. — ³ Ibid. P. 9, N^o 5 et 6.

Les compositions écrites achevées quelques semaines avant la clôture de l'année, on aura soin de consacrer une quinzaine de jours au moins à la révision de toute la matière de *l'examen public*, en particulier des auteurs expliqués dans l'année ¹. Cet examen final, appelé aussi examen de promotion, se fera solennellement. Les élèves, réunis dans la grande salle du collège, se présenteront devant le jury d'examen, toujours composé de trois professeurs au moins, et présidé par le recteur, et auront à répondre sur toutes les matières principales. Les élèves recevront, suivant le cas, publiquement, l'éloge ou le blâme.

Des séances académiques (*Academiæ*) auront lieu régulièrement vers le retour du printemps ². Mais de temps à autre, à l'occasion de quelque fête religieuse ou civile, de quelque événement marquant, on organisera une „Académie“ plus solennelle dont le programme sera richement imprimé, et à laquelle on donnera toute la pompe possible : „*Exercitationes publicæ et splendidiores fiant præsertim die aliquo festo academiæ, quem celebri pompa exornabunt*“. Nous avons vu que les Pères savaient obéir ponctuellement à cette règle.

De ces Académies *solennelles*, il faut distinguer les Académies ordinaires qui sont, „une réunion d'élèves, distingués par leurs talents et leur piété, qui, sous la direction d'un maître, s'exercent d'une manière particulière sur des sujets se rapportant à leurs études“. (*Rég. acad.* 1). Il y a ordinairement deux Académies, qui ont chacune leur directeur ; la première est pour les classes de littérature, la seconde, pour celles de grammaire.

¹ Ibid. *Examen ad Ascensum*, chap. 3, p. 9. — ² Ibid. *Par.* 4, page 9 et sq.

Cette dernière peut recevoir, non seulement des élèves de Syntaxe et de Grammaire, mais des classes inférieures mêmes, pourvu qu'ils puissent profiter des exercices académiques. (Rég. acad. 4 et 3).

Chacune des Académies a ses dignitaires, qui sont élus au moins deux fois par an, à la pluralité des voix et par bulletins secrets. Ces dignitaires sont le président de l'Académie, deux conseillers au moins et un secrétaire. (Rég. 7).

Un chapitre des plus suggestifs est celui qui nous renseigne sur les travaux pratiques imposés aux élèves de chaque classe ¹. Dans les classes de grammaire, il y aura un devoir écrit par jour à faire à domicile, sauf le vendredi qui est consacré à préparer la *répétition* hebdomadaire appelée sabbatine; à partir de la 1^{re} Rhétorique, les devoirs sont moins fréquents, quatre seulement, dont deux en prose latine et deux en vers latins. „On y adjointra fréquemment quelque problème de mathématique“, ajoute le texte. Dans la mesure du possible, le professeur rendra compte, tous les jours, en classe, du devoir de chaque élève; il faut que celui-ci se sente surveillé et suivi de près; „nemo saltem diu incorrectus relinendus“. Une composition écrite se fera en classe toutes les semaines, de la première à la dernière année du collège. Le latin aura les honneurs de deux compositions sur quatre, les deux autres revenant à la langue maternelle ou aux branches secondaires.

Enfin venait la distribution solennelle des prix. *Solennelle* est bien le mot, car il se trouve dans le texte de nos annotations. „Ipsa præmiorum distributio sit quam

¹ Ibid. Par. 5, p. 10.

solemnissima“¹. Elle se faisait, naturellement, au théâtre avec accompagnement de musique, représentation artistique, et au milieu d'un grand concours de peuple. Un piquet de soldats, commandé par un capitaine, donnait à la fête un caractère hautement officiel. Cérémonie d'autant plus populaire que l'entrée du théâtre, pour les représentations, était *gratuite*. La chose nous paraît quasi surprenante, mais les Jésuites y tenaient comme à un de leurs principes. On peut lire même, aux archives², un habile et amusant plaidoyer du R. P. Recteur en faveur de la gratuité de cette fête artistique. Le bon Père avait grand peur qu'en payant, le public ne devînt beaucoup plus difficile, sur le chapitre des costumes, de la mise en scène, de l'interprétation des rôles. Paraphrasant un mot célèbre, le Père écrit bravement au Conseil d'Etat. „En payant son entrée au théâtre, l'on achète le droit de siffler les acteurs“. Voilà ce qui l'effraie. Mais l'Etat, qui n'aimait pas couvrir de ses deniers les frais de la clôture du collège, ne voulut rien entendre.

Quant au théâtre lui-même, les Jésuites s'employèrent de toutes leurs forces, surtout à partir de 1814, à le rendre digne de la „splendeur“ de ces cérémonies scolaires. Nombreuses sont les lettres des directeurs du théâtre pour demander à l'Etat d'aménager les locaux de mieux en mieux. Et de fait, à peine les „Français“ partis, les réparations commencent³. Le Père Recteur les entreprend d'urgence, quitte à s'en expliquer à qui de droit, par une lettre savoureuse. „Sans doute, écrit

¹ Ibid. Chap. 3^{me}, p. 12. — ² Archives de l'Etat, Collège de Sion, lettre du P. Neltner au Conseil d'Etat, 11 juin 1847. — ³ Cf. Archives de l'Etat, Collège, lettres du 2 juin 1814, 7 janvier 1821, 28 décembre 1827, 11 septembre 1831, 1835 passim, 11 juin 1847.

le P. Sineo de la Tour¹, le 2 juin 1814, à M. le Conseiller De La Vallaz, conseiller du gouvernement provisoire, les dépenses ont été plus considérables cette année-ci; mais... il fallait bien *réparer les dégradations considérables faites par les danseurs de corde dans le tems des Français*, où je n'avais pas le pouvoir d'empêcher cet avilissement du théâtre destiné à l'exercice d'une respectable jeunesse². En 1821³, le R. P. Le Blanc informe le Conseil d'Etat que „le plafond est ruiné, le toit encore plus, et les écoliers disent que s'il pleut aux jours des représentations, ils ne peuvent s'exposer à gâter et ensuite à payer les habits précieux qu'on leur prête⁴. En 1827, les comptes⁵ mentionnent l'achat d'une *chambre rustique* et d'une *place publique* (ou intérieur de ville); acquisition notable, et qui semble indiquer qu'il ne pleuvait plus sur la scène.

Mais l'Etat du Valais, qui commençait d'exploiter un domaine pour la culture du tabac, s'avisa tout à coup d'utiliser le théâtre pour y étendre et sécher des feuilles de tabac! Aussitôt plainte virulente du directeur, le P. Etienne Elerts, et qui s'explique certes, „car ces feuilles de tabac, dit-il, comme je viens de m'en assurer, sont très humides, et le théâtre ne l'est pas moins : il s'en suit que pour les faire sécher promptement, pour empêcher que les toiles ne s'écaillent par l'action des vapeurs, il faudrait que les fenêtres restassent constamment ouvertes... etc.⁶.

Ces simples remarques disent assez la sollicitude dont les maîtres du collège entouraient ce lieu „destiné, comme ils le disent, à l'exercice d'une respectable jeunesse⁷,

¹ Ibid. 2 juin 1814. — ² Ibid. — ³ Ibid.

destiné surtout à fournir un noble décor à la fête annuelle de la distribution des prix.

Le catalogue portait un titre pompeux.

NOMINA
LITTERATORUM

QUI

IN LYCÆO ET GYMNASIO

SOCIETATIS JESU

SEDUNI

INTRA ANNUM MDCCC... EMINUERUNT ET VII IDUS AUGUSTI
PUBLICE PRÆMIIS DONATI SUNT AUT LAUDEM RETULERUNT

Des prix étaient donnés dans chaque classe pour les branches et les matières suivantes :

In prima et secunda Rhetorica. Ex Progressu annuo; Ex oratione; Ex Carmine; Ex stylo epistolari; Ex doctrina christiana.

In utraque Rhetorica. Ex historia ecclesiastica; Ex Algebra; Ex lingua græca.

In Syntaxi. Ex progressu annuo; Ex Carmine; Ex versione Germanico-Latina; Ex versione Latino-Germanica.

In Grammatica. Idem.

In Syntaxi et Grammatica. Ex Canisio; Ex Historia; Ex Geographia; Ex Arithmetica; Ex lingua græca.

In secundis Rudimentis. Ex progressu annuo; Ex themate; Ex Versione G.-L.; Ex Versione L.-G.

In Primis Rudimentis. Idem.

In Utrisque Rudimentis. Ex doctrina Christiana; Ex Historia; Ex Geographia; Ex Arithmetica.

In II Principiis (Ex progressu annuo; Ex Themate et
In I Principiis (libro Principiorum; Ex Doctrina Christiana; Ex Calligraphia.

In Utrisque Principiis. Ex Geographia et Arithmetica.

Pour établir le rang des élèves, pour présenter au

public ceux qui recevaient un prix, les révérends Pères empruntaient à la langue de Cicéron ses grâces les plus fines, les plus brillantes. Mais, pour être constamment variée, la louange n'était pas sans friser, parfois, l'emphase et la préciosité.

Les places étaient marquées par des formules comme celles-ci :

1° Præm. I, Præm. II, quelquefois Præm. III.

2° Vix non coronandus N. N.; quam proxime accessit... Tantum non palmam eripuit... De primo loco decertavit... A primo vix discrepans... Fere primo cœequandus... accessit palmam jamjam decerpturus... tantum non par... ancipitem tamen fecit victoriam... institit fortiter primo magis par quam similis... Victoris vestigiis institit... Vin non Epinicium Cecinisset... Victorem acriter ursit... Vix non victurus accessit... Non nisi post iteratum certamen vincendus accessit...

3° Haud indecores decertavere... egregie dimicaverunt... insignes emicuere... in hac palaestra clari extiterunt... progressum fecere notabilem... summa ingenii laude celebrandi... laude condecorentur ... multo cæteris præstant... maximam sibi laudem compararunt... laudibus illustrandi... hujus vestigia pressere... exiguo intervallo dissiti... pari fere virtute hostem sunt insecuti... excomiis amplissimis extollendi... magnam sibi peperere gloriam...

Pour les rangs secondaires et même inférieurs, les termes étaient plus modestes mais point décourageants et souvent gracieux encore. Ils recevaient un titre comme ceux-ci : Non premendi silentio... sequitur encomio suo non frustrandus... non omittendus... nec inglorii visi sunt quater Ciceronis arma... non contemnendus... nec indicti prætereantur... nec obscuri apparuere... progressus fecere

non pœnitendos... diligentiae laude non inter postremos nuncupandi... laude aliqua donentur... referre licet... laude sua non careant...

Au dernier degré de cette échelle si variée, suivaient les bons derniers qui ne méritent qu'un *sequuntur* tout court, ou accompagné d'un adverbe qui en accuse encore le sens défavorable : „a longe sequuntur... claudo pede sequuntur“. Très rarement un mot sévère : „ac tandem in via deficiens“.

Quant aux prix, ils étaient annoncés au progrès général et dans chaque branche, par de vraies périodes, quelquefois assez longues, toujours extrêmement élégantes.

Qu'on en juge par les exemples suivants, pris presque au hasard.

1824. In II Rhetorica. *Ex progressu annuo. Præm.* Inter acres conspicuus rivalet, bello insignis, et victoricibus armis, animisque inclytus laureatorum Coronam ducit ingenuæ indolis adolescens Eduardus Wolff, Sedunensis C. S. cui felix natura facileque et memor ingenium larga manu, unde socios multa strage devinceret, profudere.

Ex algebra. Præm. Stratus ubique, nullibi fractus, etiam ultima intrepidus certamina ultimaque sacri Martis consilia tentat. Tentanti favet tandem, qui oderat. Victas aquilas signaque vix extenderat, cum cecidere hostes, cum acie gloriosus excessit, gloriosior adhuc genuina virtute, optimæ spei Ephebus Joannes Baptista Supersaxo Sausensis.

1826. In Rhetorica I. *Ex Stylo epistolari. Præm. III.* Qui tantum non vicit, et audacter usque decertavit, laborum tandem quoque meritum recipit præmium, amplio-

res quondam ætate maturior lauros descripturus candidis moribus Adolescens Adrianus Jardinier Montheolensis.

1829. *In I. Rhetorica Germanica. Ex Epistola. Præm.* Victoriæ lauros semel iterumque e manibus ægre sibi eripi passus, cum non delatis ab alio trophæis, sed propria virtute partis illustrare vellet, tertio vinci, nefas esse duxit prælaudatus et triumphantium principi haud impar athletes Petrus Roh, Conthegieusis, de quo nemo non maxima quæque sibi pollicetur.

Le lendemain de la distribution des prix, à 5 h. $\frac{1}{2}$, une messe solennelle d'actions de grâces était chantée dans l'église du collège, à laquelle assistaient le R. P. Recteur, le Préfet, tous les professeurs et les élèves. Puis l'on faisait ses adieux. On était vers la mi-août, car à cette époque le collège se terminait tard : jusqu'à la fin d'octobre (à la fin des vendanges ¹), les écoliers étaient en vacances.



¹ Il semble bien que les vendanges étaient l'une des principales raisons pour que l'année scolaire ne commençât guère avant novembre, et se terminât par conséquent en août seulement.

CHAPITRE XII.

Le Collège et les Pouvoirs publics de 1805 à 1848.

Le courant d'opposition contre les Jésuites. — La question de l'inspection du Collège. — Une accalmie. — Lettre du R. P. Général de la Compagnie de Jésus. — Les discussions reprennent plus vivement; l'état des esprits en 1844. — Epilogue.

La convention de 1805, courte et simple, avait réglé en peu de mots les rapports de l'Etat avec les Pères de la Foi. Le Révérend Père Zinelli ayant proposé tout d'abord un paragraphe ainsi conçu : „In institutione morali, disciplina ac politica, erit omnino libera societas“, le représentant de l'Etat, M. d'Augustini, avait objecté que la nouvelle société n'avait pas encore fourni de témoignages suffisants de sa doctrine et de ses principes, et avait préféré un texte qui offrit une pleine sécurité à tous égards. Ce texte disait *que le Supérieur du Collège de Sion suivrait absolument la même méthode, dans l'éducation de la jeunesse, que la Société de Jésus.*

Ce texte reconnaissait, en fait, que les Pères auraient à pourvoir, par leurs moyens traditionnels, au succès des bonnes études et de la vraie éducation. Nous avons vu au chapitre précédent qu'ils s'y employaient de leur mieux. Pourtant la vieille méfiance des adversaires de l'Ordre, sans cesse entretenue dans les esprits par les

luttres religieuses et politiques qui, malgré les *Restaurations* officielles de 1815, continuaient âprement, un peu partout en Europe et surtout en France, — se réveilla soudain dès la réorganisation définitive de la Société et devint entre les mains du parti libéral l'une des armes principales de combat. Nous n'avons pas l'intention d'exposer ici les péripéties de cette longue crise par laquelle passa le Valais de 1815 à 1849, mais nous ne pouvons laisser entièrement dans l'ombre le mouvement d'opinion qui, visant les Jésuites, leurs procédés d'enseignement et leur situation vis-à-vis de l'Etat comme responsables de l'enseignement secondaire, touche directement à l'histoire de notre Collège.

Nous venons de dire que, à peine rétablie officiellement, la Compagnie eut à se défendre contre la campagne d'insinuations hostiles et d'attaques ouvertes qu'on entreprenait contre elle. Nous en trouvons un premier et vivant témoignage dans une lettre écrite de Brigue par le P. Sineo de la Tour, supérieur des deux maisons du Valais, le 20 juin 1816 ¹. Elle est adressée au président du Conseil d'Etat. L'occasion en est, en soi, minime et quasi insignifiante. C'est pour se plaindre que l'Etat ait décidé, sans le consulter, d'affecter aux réparations du toit de l'écurie du collège le loyer de celle-ci, versé jusqu'ici entre les mains du procureur de la Résidence de Sion. Voilà certes une affaire de très mince importance. Mais le P. Sineo voit dans cette *bagatelle* une mesure offensante pour la Compagnie, une marque de défiance. „Le Gouvernement est le maître, écrit-il; il peut nous dire délibérément ce qui lui déplaît en nous; il est même le maître de nous renvoyer, s'il

¹ Archives de l'Etat. Collège, sous cette date.

le veut. Depuis le rétablissement de la Compagnie de Jésus, le Gouvernement provisoire a bien demandé à Rome que la Compagnie accepte les collèges qu'elle possédait autrefois en Valais, mais jusqu'ici aucune capitulation ni aucune concession formelle n'a eu lieu...⁴ „Je puis assurer votre Excellence qu'un gazetier a refusé de mettre un article contre nous qui lui a été envoyé de Sion, où, entre autres choses, il y avait que le Gouvernement nous avait ôté les classes primaires, mécontent de notre enseignement¹, et que même nous aurions été renvoyés si le Conseil de la Ville y avait consenti, parce qu'en général on était peu satisfait de nous, et que le Gouvernement ne cessait de nous le témoigner en différentes manières...“

Le ton et l'allure de cette lettre montrent assez que les Jésuites du Collège devaient compter désormais avec un courant assez fort d'opposition et d'hostilité. En réalité, la lutte est commencée autour de leurs personnes et de leurs méthodes. Cette lutte, ils la soutiendront vaillamment à travers plusieurs combats. Appuyés sur la majorité des députés de la Diète et du Gouvernement, ils ne connaîtront point d'échec sérieux jusqu'à la défaite de 1847, et cette défaite ne les atteindra qu'après avoir frappé le régime qui, pendant trente ans et plus, avait protégé et défendu leur indépendance pédagogique et leur dignité d'éducateurs, conscients de leur devoir et de leur responsabilité.

L'Etat doit-il intervenir dans les affaires intérieures

¹ En cette année 1816, le nouveau curé de la ville, chanoine Berchtold, entreprit en effet la réorganisation des écoles primaires de la ville; l'école populaire, tenue jusque là par un Jésuite, subsista comme cours préparatoire au collège. (Cf. Schmid: „Das Unterrichtswesen“, etc., p. 128, sq.)

du Collège par les soins d'un inspectorat officiel, ou doit-il faire plein crédit aux maîtres, pour la discipline comme pour les études? Voilà en deux mots la question qui va soulever, autour du Collège, des discussions passionnées, retenir l'attention des pouvoirs publics des années durant, donner naissance à une véritable campagne de presse ¹ par le journal et la brochure, former enfin le point central d'une crise qui, s'aggravant sans cesse sous l'influence des idées et des passions, devait finir en révolution.

Dans les premières semaines de l'année 1819, la voix publique apportait au R. P. Le Blanc, supérieur du collège, la nouvelle que la Diète se préparait à doter le collège d'un *Inspecteur* étranger aux religieux de la Compagnie, qui aurait le droit „*de se mêler de la discipline et des renvois*“ ². C'est bien là en effet le rôle essentiel que les promoteurs de la réforme voulaient attribuer à leur Inspecteur. L'idée qui avait été déjà soulevée l'année précédente, et qui avait eu immédiatement, au collège de Brigue, l'effet désastreux qu'on va voir, reprenait corps aujourd'hui. Tandis que le P. Provincial de Fribourg, immédiatement instruit de la chose, s'employait auprès de l'évêque, Mgr. Augustin-Sulpice Zen Ruffinen ³, le P. Le Blanc prit sa bonne plume et composa, pour l'Etat, un solide et intéressant mémoire pour s'opposer à l'innovation projetée.

„L'accueil que votre Excellence, écrit-il, a bien voulu me faire toutes les fois que j'ai eu l'honneur de converser avec elle, me donne tout lieu de croire qu'elle

¹ Cf. En particulier la Collection du „*Courrier du Valais*“. —

² Cf. Archives de l'Etat, Collège. Lettre du 25 mars 1819. — ³ Lettres du R. P. N. Godinot à l'Evêque de Sion, 29 janvier 1819. Archives de l'Evêché, 220. 76.

trouvera bon que je lui dise avec la franchise dont je fais profession, que le projet d'un inspecteur ne peut devenir règle 1^o parce qu'il fournirait aux écoliers un apprentissage d'insubordination tout contraire aux désirs du Gouvernement et aux nôtres, 2^o parce qu'il serait dans bien des cas même graves, impraticable, 3^o, parce qu'il serait subversif des conditions auxquelles la Compagnie est entrée dans ce canton. Je refuserai ensuite les objections qu'on pourrait offrir⁴.

Chacun de ces points est traité ensuite, „per longum et latum“, et c'est plaisir de voir les arguments se presser en bon ordre sous la plume du maître, escortés de cent remarques psychologiques toujours justes, souvent originales, vives, quelquefois remarquables de précision profonde.

Puis, voici des renseignements historiques : „Votre Excellence a été instruite des désordres scholastiques qui ont signalé la fin de l'année 1818, et a sans doute cherché pourquoi on a été alors affligé d'une espèce de sédition¹ dont il n'y avait aucun exemple depuis 14 ans que le collège est dans nos mains“. La création annoncée d'un inspecteur, avait provoqué cette sédition qui eut pour effet l'éloignement des meilleurs élèves et le changement d'un professeur, — „lequel avait enseigné, il y a déjà trois ans, dans un collège trois fois plus nombreux que celui-ci, qui passe avec raison pour le meilleur de tout un royaume“. „Et il est encore très remarquable que depuis la même époque du projet divulgué, et sans qu'on puisse prétexter les torts d'aucun professeur, les écoliers de Brigue se sont aussi crus en droit de se porter à des impertinences inconnues jus-

⁴ Des élèves de Rhétorique.

qu'alors, et fort dégoûtantes pour nous, moins à cause de nous-même, que parce qu'elles sont destructrices de tout ordre et de toute subordination". Un changement aussi grave dans les conditions du contrat „ce joug insupportable" d'un inspecteur, auraient demandé qu'on en informât les Pères avant de déposer le projet à la Diète."

„Les habitants du Valais, surtout ses respectables magistrats, sont bien trop éclairés, trop vertueux et trop religieux pour admettre jamais la pensée familière aux impies, que les Jésuites sont des êtres envers lesquels on n'est tenu à rien, et qu'on peut se dispenser, quand il s'agit de leurs affaires, de l'observation des lois que l'on respecte, même en jugeant les malfaiteurs". „Or il est de fait que quand nos premiers compagnons furent appelés en ce canton, pour y traiter de la fondation, on leur proposa d'avoir un inspecteur, comme il y en avait un lorsque le collège était dirigé par les prêtres séculiers ; ils répondirent qu'ils n'en voudraient aucun, qu'ils renonceraient à l'établissement plutôt que d'en accepter un".

D'ailleurs cet inspecteur d'autrefois n'était qu'un „Conseiller qui avait tout simplement la bonté de porter et de soutenir au Sénat les affaires qui pouvaient survenir aux Jésuites et de leur rendre de semblables services, pour délivrer ces religieux, sur leur demande, d'une partie des embarras temporels".

„Disons-le encore : les hommes passent et les choses restent : dans un tems où les idées dites libérales, font des progrès si rapides, ne pourrait-il pas arriver tôt ou tard qu'un laïc ébloui pas ses fausses lumières appelât bon ou du moins tolérable ce qui serait détestable, et que par ses oppositions aux renvois, le collège gangrené

devînt un lieu de rassemblement pour des corrupteurs qui transmettraient aux autres leurs habitudes perfides, et dont l'extirpation générale offrirait à la fois des obstacles insurmontables.

La lettre se termine par des confidences attristées : „J'avoue que je suis pénétré de douleur en apercevant, à tout moment, des traces et des preuves du progrès étonnant que fait la dissolution parmi un certain nombre d'écoliers. Je ne puis douter qu'ils ne trouvent en quelques uns de leurs concitoyens, que je ne connais pas du tout, des stimulans bien puissans pour renoncer à toute espèce de vertu et s'acheminer à tout vice. On leur apprend à former des sociétés et des ligues, dont la surveillance et la rupture appartient bien plus au Gouvernement qu'à nous, on les instruit dans l'art d'une profonde dissimulation, on les style à la plus complète fourberie, on les inonde de tout ce que les mauvais livres ont de plus impie et de plus débauché ¹. Le mal est parvenu à un assez haut degré pour que nous ne puissions presque plus qu'en gémir, sans réussir à l'empêcher... Il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir les très fâcheuses suites qui résulteront nécessairement et dans peu, de la liberté de tout dire et de tout faire. C'est grand dommage que les terribles leçons que donnent à l'univers, depuis trente ans, nos voisins par leurs malheurs, ne suffisent pas pour dégouter d'une route qui doit évidemment conduire ceux qui la tiennent, au

¹ Cette remarque est corroborée par les renseignements des historiens français de l'Epoque de la Restauration (1815-1830) sur l'extraordinaire diffusion qui fut donnée, autour des années 1818 à 1824, par des Sociétés antireligieuses, aux pires ouvrages contre la religion et les mœurs. Cf. *Thureau Dangin*. „Le Parti libéral sous la Restauration“. Paris 1905. *De Guichen*. „La France morale et religieuse à la fin de la Restauration“. Paris 1912, etc.

plus triste terme. Sans doute on s'en repentira, mais sera-t-il encore tems d'arrêter le torrent lorsqu'il aura rompu toutes les digues!...⁴

Nous avons cru intéressant de citer de longs extraits de cette lettre du R. P. Le Blanc : on en trouverait difficilement qui nous rendit un témoignage plus direct et plus vivant sur l'état d'esprit et les circonstances de l'époque.

Se heurtant à une opposition si bien motivée, le projet de l'Inspectorat échoua à la diète et fut enterré pour une quinzaine d'années. Il devait reprendre en 1834 à l'occasion d'une *Convention* nouvelle, que l'Etat proposait aux Jésuites de son collège de Sion. Mais auparavant, comme pour souligner et consacrer les bonnes relations que l'Etat entretenait avec les Pères Jésuites, une lettre devait parvenir de Rome, du T. R. P. Roothaan, général de l'Ordre, adressée à l'Etat du Valais, et dont les termes sont trop flatteurs pour le Gouvernement et le pays pour que nous résistions au plaisir de la citer en entier ¹.

„Les faveurs signalées dont Vos Excellences ne cessent de combler les établissements de la Compagnie de Jésus à Syon et à Brigue, me provoquaient, déjà depuis quelque tems, à remplir une fois le devoir bien doux d'en exprimer à Vos Excellences ma plus vive reconnaissance.

La bienveillance toute particulière dont Elles ont daigné honorer tout récemment nos religieux français qui avaient joui, pendant trois ans ², de l'hospitalité du Can-

¹ Archives de l'Etat, Collège. Lettre du 29 octobre 1833. — ² Il s'agit ici des Pères chassés de France par les événements de 1830.

ton du Vallais, véritable asyle dans ces troubles de l'Europe, ne me permettent pas de différer plus un instant de m'acquitter de cette dette honorable.

Ayant eu moi-même le bonheur de passer quelques années en Vallais, années que j'aime à appeler les plus heureuses de ma vie, il m'est bien doux de penser souvent à ce pays, où la doctrine, les mœurs antiques, la foi (et cette parole dit tout), est encore en pleine vigueur au milieu des maux qui inondent toute l'Europe.

Puissent les membres de la Compagnie, employés en Vallais dans les différents ministères de leur vocation, remplir toujours avec tout le zèle et tout le dévouement dont-ils sont capables, leurs devoirs sacrés envers une portion si chère de la Chrétienté! Puisse le Ciel bénir toujours leurs travaux!

J'ose espérer que Vos Excellences voudront bien agréer avec leur bonté ordinaire, ce faible témoignage de mes sentimens, et les vœux que je forme, que forme toute la Compagnie, pour la conservation et la prospérité de leurs Personnes, ainsi que du Pays si intéressant dont Elles procurent avec tant de dévouement et de sagesse, le bonheur.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération,
Monsieur le Grand Baillif,

Messieurs les Conseillers,

De Vos Excellences

Le très humble et très obéissant serviteur :

J. ROOTHAAN, Général de l'Ordre.

De si aimables paroles n'empêchèrent pas les discussions de reprendre dès l'année suivante (1834) au sujet de l'Inspectorat: cette fois ce fut le Père Provincial,

qui opposa au projet une fin énergique de non recevoir ¹.

Encore une fois, le gouvernement céda ; mais ce fut pour reprendre son projet de contrat, grevé du même article prévoyant l'établissement de l'Inspectorat, en 1841, puis en 1844. L'insistance même que montrait l'Etat trahissait une intention que les raisons, même les meilleures et les plus sages ², n'arrivaient pas à désarmer. Cette date de 1844 indique assez clairement d'ailleurs que les circonstances se prêtaient peu aux discussions sereines des idées et des doctrines. Le débat maintenu jusqu'alors dans les hautes régions de la philosophie et du droit est descendu dans l'âpre lice des luttes sanglantes.

Dans l'une des dernières lettres que nous ayons retrouvées sur la question, le Père Rotenflue, Provincial, écrivant de Fribourg à l'Etat du Valais ³, lui retourne la demande qu'il vient de faire à la Compagnie, par son projet de convention, d'accepter sa protection efficace, on sait par quel moyen. „Cette protection, s'écrit le Père, non seulement nous ne la refusons pas, mais

¹ Lettre du R. P. Georges Staudiger, Provincial de la Haute-Allemagne à l'Etat du Valais. 8 novembre 1834. — ² Nous n'arrivons pas facilement à saisir, à distance, l'extraordinaire importance que devait prendre, à cette époque, cette question de l'inspectorat. Rien, au fond, ne le réclamait. Un cas d'exclusion, appelé le „cas Frossard“, joua dans les débats de la Diète, de la presse et de l'opinion un rôle considérable. Mais y eût-il eu à redresser un tort dans un cas spécial, il reste incontestable qu'une ingérence directe de l'Etat dans la discipline intérieure du collège était incompatible avec la dignité de l'Ordre, auquel l'Etat avait confié ses deux collèges, et peu respectueux des incontestables succès qu'il avait remportés. Il y avait donc autre chose.

Qui voudrait se renseigner sur les arguments des deux parties dans la question pourrait lire la brochure — polémique sans doute, mais assez objective dans l'ensemble — du chanoine *F.-M. Machoud*. „Les Jésuites en Valais“ ou „Eclaircissements“, etc. Sion 1844. — ³ 27 mars 1844.

nous la réclamons comme une chose due, pour que la Compagnie ne soit point entravée dans l'accomplissement de ses engagements, et pour rassurer des esprits malheureusement prévenus contre la Compagnie et contre toute institution religieuse¹.

Les temps étaient pleins de trouble. Même au collège, on ne parlait plus guère que de politique. „Je dois vous faire observer qu'un de nos élèves inscrits a quitté hier le collège ¹, soit parce qu'il n'aimait pas faire la Physique avant la Philosophie, soit surtout *parce qu'il se disait ennuyé de n'entendre partout* (hors des classes), que de la politique. M. Maurice Evêquoz est donc retourné à Fribourg². Le 27 avril 1844, le chef du Département de l'Intérieur écrit au R. P. Recteur du collège: „Autant pour la sûreté de la jeunesse qui appartient à votre collège que pour le maintien de l'ordre, le Conseil d'Etat me charge de porter à votre connaissance *qu'il y a eu déjà quelques rencontres entre de vos élèves d'un côté et d'autres jeunes gens de la ville de l'autre...*”²

Le moment, on le voit, était mal choisi pour élaborer de sages et prudents contrats. Les esprits fermentaient en Valais comme ailleurs, plus qu'ailleurs. Les événements récents en présageaient d'autres plus graves, qui se préparaient lentement. Encore quelques années et la convention de l'Etat du Valais avec la Compagnie de Jésus n'aura plus à faire l'objet de discussions minutieuses de détail: le vieux pacte de 1734 renouvelé si aisément en 1805 aura été, en quelques heures, déchiré violemment et jeté au vent de la tourmente révolutionnaire.



¹ Lettre du P. Recteur, en 1844, sans date précise. (A. Etat).
— ² Archives de l'Etat. Ibid.

Quelques notes sur la Période contemporaine (1849-1900)

La constitution de janvier 1849. — Etablissement d'un Lycée de 3 ans à Sion. — Le Collège municipal (1849-1859). — Renseignements sur celui-ci. — Les dates principales et les événements saillants dans l'histoire contemporaine du Collège.

L'un des premiers soins du Gouvernement, issu des événements de 1847, (dont le récit ne rentre pas dans le cadre de cette étude bien qu'à plus d'un égard, ils touchent à l'histoire du Collège ¹), fut d'établir le statut organique de l'enseignement en Valais. Faisant suite à l'article 8 de la Constitution du 10 janvier 1848, une loi complète sur la matière crée, ou reconnaît comme établissements d'enseignement secondaire un *Lycée cantonal* de trois ans, établi à Sion, et les gymnases de Brigue et de St-Maurice ². Comme on le voit, la ville de Sion perdait, de ce fait, le collège qu'elle possédait depuis deux cents ans et plus. Incontinent le Conseil mu-

¹ Le seul décret suivant porté par le gouvernement provisoire, le 9 décembre 1847, en dit long, dans sa simplicité laconique, sur les bouleversements que le nouvel état de choses apporta dans l'ancien collège. Art. 1. „L'ordre des Jésuites est supprimé. Il est enjoint aux Jésuites et à leurs affiliés de quitter immédiatement le territoire du canton. Art. 2. Les biens que les Jésuites possèdent en Valais, deviennent la propriété de l'Etat“. (Recueil des lois et décrets, VIII p. 14). Disons, en passant, qu'une trentaine au moins de membres de la Province étaient Valaisans. — ² Loi du 31 mai 1849. Cf. Recueil, etc., VIII, p. 82.

nicipal avisa aux moyens d'assurer à la jeunesse de Sion et des environs l'instruction secondaire préparatoire au Lycée. Dès le principe, la fondation d'un gymnase inférieur fut décidée. Mais il fallait pourvoir à sa dotation financière. Rien n'est plus suggestif que de voir comment s'établirent, pendant les dix années que dura le collège sédunois (*Collegium civitatis sedunensis*), le budget de cette école secondaire municipale. Nous donnons ici, à titre d'exemple, le premier de ces budgets, tiré du livre des comptes de la ville ¹.

<i>Recettes 1849.</i> — Du gouvernement, intérêt	
(partie) des capitaux des écoles	250.—
De MM. les officiers au service de Naples, subside	273.14
L'excédent des recettes de la <i>Confrérie des cordonniers</i> pour les années 1846, 47 et 48	78,22½
De même, de celle des <i>Marteaux</i> , pour dites années	164,25
De même, de celle des <i>Marchands et tailleurs</i> , pour dites années	80.—
De même, de celle des <i>Notaires</i> , pour dites années	285,10
De même, de celle de <i>St-Sébastien</i> , pour dites années	400.—
De la Bourgeoisie, un don gratuit	600.—
De 18 élèves sédunois, rétribution de 20 fr. par élève	360.—
De 14 dits externes, rétribution de 8 fr. par élève	112.—
A reporter fr. 2602,71½	

¹ Registre des comptes, années 1849 et suivantes, pages 21, 39, 59, 81, etc.

	Report fr. 2602,71 ¹ / ₂
Varia. Reliquat du subside de l'Etat pour le traitement des Frères de Marie, p. 1848	60,47 ¹ / ₂
Anonyme, don	2,76
	<hr/> Fr. 2665,95

Aux *Dépenses*, nous ne voyons figurer que le traitement des professeurs. En voici le compte, pour l'année 1854, où le corps professoral est au complet.

Traitement des Professeurs :

M. le vicaire Ant. Schmid, préfet et professeur, fr.	231,88
M. l'abbé Henzen, professeur	231,88
M. Ferdinand de Montheys, professeur	768,12
M. Aloys Calpini, professeur	768,12

Parmi les associations ou confréries qui contribuèrent généreusement à couvrir les frais du collège, nous relevons encore la Société de la Cible de Sion, qui verse en 1850 un subside de 80 francs; et la confrérie du T. S. Sacrement qui, tous les deux ans ou même plus souvent, apporte une contribution de 300 francs environ. Le „don gratuit“ de la Bourgeoisie se mesurait sur les exigences et les besoins du budget de l'école; il varie de 600 à 1500 francs et plus. On aura constaté également que les frais de l'école étaient supportés en partie par les élèves eux-mêmes; ce droit d'écolage était plus fort pour les sédunois que pour les „externes“; il varia de 20 à 30 francs ¹; (pour les externes, 8 et 15 francs); il ne fut pas exigé des élèves pour l'année scolaire de 1859, qui fut la dernière du collège municipal. A cette date, la requête du Conseil de la ville au

¹ L'augmentation se fit en 1851.

Grand Conseil ¹ demandant, pour de très bons et très justes motifs, que l'Etat prît à sa charge toutes les classes du collège de Sion, venait d'être agréée ; la ville, désormais délivrée du souci d'alimenter, par ses propres moyens, un budget annuel allant de 3 à 4000 fr., (chiffre assez notable pour l'époque), fit gracieusement la remise aux élèves de cette année de son droit d'écologie. — Les locaux étaient ceux de l'ancienne Résidence des Pères Jésuites, propriété, on le sait, de la ville de Sion.

Le Collège eut d'abord comme préfet, M. l'abbé Henzen (1849—1852), puis M. l'abbé Ant. Schmid, vicaire (1852—1859). Parmi les professeurs de l'époque qui ont laissé le meilleur souvenir, signalons : M. Ferdinand de Montheys, professeur de 1^{re} Rhétorique et de Syntaxe, et M. l'abbé Aloys Calpini, professeur de Grammaire et Rudiments.

Nous nous sommes arrêté quelques instants à rappeler le souvenir de ce Collège municipal, d'une durée éphémère sans doute, mais qui, par son existence même, défendait une vieille tradition, disons même un droit que les Pouvoirs publics ² et la force des choses se plurent à sanctionner. Ce souvenir, vivace encore chez les hommes qui atteignent leur treizième ou quatorzième lustre, tend un peu à s'effacer. Les documents imprimés, actes législatifs, règlements, programmes des études, émanant de l'Etat et conservés aux archives, fort nombreux pour la période contemporaine, ne parlent guère en effet que des Collèges cantonaux et du Lycée de Sion. Le petit

¹ Document obligeamment communiqué à l'auteur par M. A. Graven, Président de la ville de Sion. — ² Il est juste de remarquer cependant que jusqu'à la loi du 25 novembre 1910, le gymnase classique de Sion n'eut pas d'existence strictement légale.

Collège de la ville de Sion, lui, n'a pas laissé beaucoup de traces dans l'Histoire officielle ¹ : c'était, nous semble-t-il, une raison de plus pour en rappeler la mémoire à la fin de cette étude qui avait surtout pour but de faire revivre, dans le Collège de Sion, *l'ancien Collège*, (municipal et bourgeoisial lui aussi jusqu'en 1798), celui dont le temps a fixé à jamais la physionomie si intéressante.

Nous serons donc très bref sur la période actuelle du Collège, soit de 1860 à 1900, et nous nous contenterons de rappeler sommairement les dates les plus saillantes de cette histoire. Le détail des branches et l'état nominatif complet des professeurs, pour cette période, se trouvent exposés dans le tableau annexe auquel nous nous permettons de renvoyer le lecteur ². Une étude approfondie du programme des études, des méthodes d'enseignement, des manuels, des résultats obtenus, des moyens d'émulation, si intéressante soit-elle, nous entraînerait trop loin. Quelques données succinctes pourront suffire, pour nous présenter du moins les grandes lignes d'une période qui, d'ailleurs, se déroule toujours assez semblable à elle-même, sous nos propres yeux.

Le premier règlement de l'époque actuelle remonte à 1853 ³, et a pour auteur M. Ch.-L. de Bons, homme d'une haute culture, qui fut, durant plusieurs années, professeur au Collège. Cet excellent règlement, dont les

¹ Les catalogues de ce collège municipal sont adjoints à la collection des catalogues des collèges cantonaux. (Archives de l'Etat). — ² Nous renvoyons également aux tableaux statistiques, établis sur la *fréquentation* des collèges, les *dépenses* supportées par l'Etat et *diverses modifications* des Lycées et Gymnases, sur les *actes législatifs* concernant l'instruction publique, etc., par M. l'abbé Dr L. Meyer, archiviste cantonal à Sion. — ³ Règlement pour le Lycée et les Collèges de l'Etat, 20 octobre 1853. (Recueil des lois valaisannes, Vol. IX., p. 83, sqq.)

idées maîtresses n'ont pas cessé d'inspirer les règlements postérieurs, fixe en détail les obligations professionnelles des élèves, leur rappelle, en termes énergiques, les devoirs de la morale, de la bonne éducation et de la piété, et précise en particulier les règles disciplinaires des établissements.

En 1858 ¹ paraissait un arrêté du Conseil d'Etat sur la réorganisation des Collèges. La durée des études, au Lycée, était réduite à deux années, et les deux établissements de Brigue et de St-Maurice se voyaient adjoindre une école moyenne; Sion recevait également son école moyenne en 1860.

De nouveaux règlements pour le collège virent le jour le 20 septembre 1860, le 22 avril 1863, le 13 septembre 1871 et le 17 décembre 1889 ². Ces règlements toutefois n'accusaient pas de différences très remarquables sur les précédents.

Le 6 août 1889 ³, un arrêté établit une innovation fort importante au collège de Sion : c'est la création du *Cours technique* préparatoire aux écoles polytechniques (d'une durée de deux ans) ⁴.

L'année suivante, le 13 juin ⁵, le Pouvoir exécutif décidait l'introduction, au collège, du certificat de maturité classique qui se passait en deux épreuves, la première, après la classe de rhétorique et la seconde, à la fin du collège. Inutile de dire que cet examen, qui donnait, en vertu d'une entente intercantonale, le droit

¹ 18 septembre 1858. loc. cit. Vol. X., p. 114 et sqq. — ² Cf. Ibid. Vol. X, pp. 212, 312; vol. XI, p. 258; vol. XV, p. 105. —

³ Cf. Ibid. : XV. 83. — ⁴ Cette école a été absorbée par l'Ecole industrielle supérieure, créée par la loi du 25 novembre 1910. Cette loi est de beaucoup l'acte législatif le plus important des quarante dernières années. — ⁵ Ibid. : XV. 165.

d'entrer à l'Université pour s'y préparer aux examens d'Etat des branches médicales et juridiques, devait avoir la meilleure influence sur le travail des élèves et le niveau des études.

Enfin, en 1897, le Département opérait une transformation de l'ancienne école moyenne en une école professionnelle de trois ans ¹.

Après avoir séjourné successivement, depuis 1848, dans l'ancien bâtiment du Collège des Jésuites et dans une grande maison de la rue de Lausanne ², devenue depuis l'Hôtel des Postes, le lycée-collège de Sion fut établi dans un magnifique édifice construit tout exprès à l'ouest de la ville, en 1891, où il se trouve actuellement.

Inutile de dire que dans le cours de cette dernière période, le musée d'histoire naturelle, le cabinet de physique et de chimie ont subi de constantes transformations et ont été munis peu à peu des instruments de travail en rapport avec le progrès des sciences. Un jardin botanique, d'une très belle ordonnance et d'une grande richesse, orne toute la partie située au midi de l'enclos du collège.

Sur le portique monumental du nouveau bâtiment, l'architecte ³, professeur au collège de Sion depuis 1866, a dessiné un écusson du Valais dominé d'une croix rayonnante, avec ces deux mots très sim-

¹ Supprimée en 1910 (loi du 25 novembre 1910), et remplacée avantageusement par l'Ecole industrielle cantonale, comprenant, une section technique et une section commerciale. — ² Maison de M. Philippe de Torrenté. — ³ M. Joseph de Kalbermatten.

ples : *Litteris et Scientiis*. Cet emblème résume le but et l'esprit du collège, et nous ne saurions mieux faire, en achevant ce travail, que d'en évoquer ici le souvenir et la signification. Instrument d'éducation et d'instruction solides, artisan modeste, mais laborieux de la grandeur d'une Patrie, petite sans doute, mais combien chère à nos cœurs, le collège de Sion veut demeurer et vivre à l'ombre de la croix où il voit le signe du salut par le Christ et la loi du véritable Progrès.



Les Préfets du collège de 1734 à 1848.

1734 à 1747.	P. Joseph Ernst, S. J.
1747 à 1752.	P. Joseph Hinann, S. J.
1753 à 1754.	P. Georgius Reisner, S. J.
1754 à 1758.	P. Martinus Staudinger, S. J.
1758 à 1777.	P. Casparus Segesser, S. J.
1777 à 1787.	P. Lucas Bœtlin, S. J.
1788 à 1798.	MM. Antoine Tournier et Alph. Pignat.
1798 à 1803.	M. le Gd Doyen du Chapitre Et. Oggier.
1803 à 1805.	M. le Chanoine Alphonse Pignat.
1805 à 1818.	P. Sineo de la Tour, S. J.
1819 à 1821.	P. Le Blanc, S. J.
1821 à 1826.	P. Günther, S. J.
1827 à 1830.	P. Ignace Broccard, S. J.
1831 à 1837.	P. Theodore Neltner, S. J.
1838 à 1842.	P. Frédéric Krupski, S. J.
1843 à 1848.	P. Theodore Neltner, S. J.

Nombre des étudiants du collège de Sion de 1801 à 1841.

1801, 64.	1814, 83.	1824, 112.
1802, 51.	1815, 57.	1825, 126.
1803, 52.	1817, 76.	1826, 122.
1804, 69.	1818, 100.	1827, 116.
1805, 83.	1819, 105.	1828, 126.
1806, 65.	1820, 89.	1829, 118.
1809, 98 ¹ .	1821, 80.	1830, 139.
1811, 82.	1822, 97.	1831, 110.
1813, 94.	1823, 104.	

¹ Nous n'avons pu trouver de document pour établir le chiffre des années 1807, 08, 10, 12, 16.

1832, 132.	1838, 94.	1844, 85.
1833, 117.	1839, 87.	1845, 76.
1834, 138.	1840, 90.	1846, 82.
1835, 98 ¹ .	1841, 89.	1847, 75.
1836, 90.	1842, 92.	1848, 63.
1837, 80.	1843, 82.	1849, 158 ² .

Nombre d'étudiants au collège de 1850 à 1900.

1850, Lycée 38.	Collège 31.	1870, 97.
Gymn. 87.	1858, Lycée 20.	1871, 67.
1851, Lycée 24.	Collège 39.	1872, 59.
Collège 29.	1859, Lycée 14.	1873, 66.
1852, Lycée 36.	Collège 44.	1874, 73.
Collège 35.	1860, Collège 64 ³ .	1875, 74.
1853, Lycée 38.	1861, 80.	1876, 61.
Collège 36.	1862, 82.	1877, 72.
1854, Lycée 32.	1863, 73.	1878, 79.
Collège 34.	1864, 73.	1879, 98.
1855, Lycée 39.	1865, 73.	1880, 103.
Collège 31.	1866, 76.	1881, 92.
1856, Lycée 33.	1867, 72.	1882, 100.
Collège ?	1868, 76.	1883, 80.
1857, Lycée 30.	1869, 65.	1884, 101.

¹ On remarquera cette brusque diminution du nombre des élèves. Ce qui l'explique, c'est l'établissement, à Fribourg, du grand pensionnat des Jésuites, où devaient se rendre bon nombre de jeunes gens, qui jusque là avaient fréquenté les collèges de Sion ou de Brigue. (Cf. également Imesch, op. cit., p. 74). — ² Ce chiffre élevé s'explique, en grande partie, par le fait que le collège de Brigue ne s'était rouvert en octobre 1848 qu'avec *trois classes* seulement. — ³ A cette date, le collège municipal est supprimé, et l'Etat adjoint au Lycée les six classes inférieures du Gymnase.

1885, 102.	1891, 93.	1896, 103.
1886, 84.	1892, 87.	1897, 82.
1887, 86.	1893, 89.	1898, 79.
1888, 74.	1894, 99.	1899, 97.
1889, 66.	1895, 98.	1900, 114.
1890, 67.		

**Professeurs du Lycée-Collège de Sion, par rang
d'entrée dans le Corps professoral, de
1849 à 1900 ¹.**

Abbé Elerts Etienne, ex Jésuite, de Belgique.
R. P. Furrer Sigismond, Capucin.
R. P. Perrig Ferdinand, S. J., de Brigue.
Chanoine Rion Alphonse, de Vex.
M. de Bons Charles-Louis, de St-Maurice.
Abbé Henzen J.-Bapt., de Lötschen.
M. Mabillard Adrien, de Grimisuat.
M. Brindlen Joseph, de Glis.
M. Bonvin Antoine, de Sion.
M. Ritz Laurent, de Blitzingen.
M. Scholz Charles, à Sion.
M. Maret François, à Sion.
M. Joris Fidèle, d'Orsières.
Chanoine Imoberdorf Jean-Joseph, de Reckingen.
M. Gaillard Maurice, de Bagnes.
Abbé Bortis Clément, de Fiesch.
M. Gay Elie, de Martigny.
M. de Riedmatten Eugène, de Sion.
M. Stählin Bernard, à Sion.

¹ Voir sur le tableau général, la date d'entrée et les branches enseignées.

- M. Michelet, de Nendaz.
Chanoine Gard Pierre, de Bagnes.
M. Brauns Hermann, de Prusse.
M. Dr Grillet Hiacynthe, de Sion.
Abbé Calpini Aloys, de Sion.
M. de Montheys Ferdinand, de Sion.
M. de Riedmatten P.-M., de Sion.
M. Clo Joseph, de Sion.
Chanoine Stockalper de la Tour François, de Brigue.
M. Bruttin Auguste, de Sion.
Abbé Amacker Gaspard, d'Eischoll.
Chanoine Stoffel Gaspard, de Visperterminen.
M. Wolf Ferdinand-Othon, de Gmund et Sion.
M. de Roten Léon-Lucien, de Rarogne et Sion.
Abbé Follonier Joseph, de Mage.
M. de Kalbermatten Joseph, de Sion.
R. P. Rotenflue, S. J.
R. P. Deléglise, S. J.
Chanoine Kalbermatten Joseph-Marie, de Hothen.
(M. Wolff Ferdinand, de Sion.
Abbé Nantermod Joseph, de Troistorrents.
Abbé Dumoulin Germain, de Savièse.
M. Aebischer Philippe, de Fribourg.
Abbé Abbet Jules-Maurice, de Fully.
Chanoine In Albon Xavier, de Tourtemagne.
M. Frank Gustave, de Sion.
M. Allet Louis, de Loèche.
M. Pignat Paul, de Vouvry.
Chanoine Escher Adolphe, de Brigue.
Abbé Jacquier Adrien, de Sion.
M. Wolff Edouard, de Sion.
Abbé Dr Julier Augustin, d'Ernen.
Abbé Gattlen Ferdinand, de Bürchen.

Abbé Dr de Torrenté Vincent, de Sion.
Abbé Gsponer Ignace, d'Emd.
M. Walker Ernest, à Sion.
M. Bohler Jules, de Kandergrund.
Abbé Dr de Preux Auguste, de Venthône.
M. Allet Oswald, de Loèche.
Abbé Dr Imsand Félix, de Münster.
M. de Riedmatten Augustin, de Sion.
Abbé Walther Rodolphe, de Sion.
M. Haenni Charles, de Sion.
Abbé Anthonioz Joseph, de Monthey.
Abbé Chappaz Aloïs, de Monthey.
Abbé Tamini Emile, de St-Léonard.
M. Haenni William, de Sion.
Abbé Tabin Jérémie, de Vissoye.
M. Gaspoz Antoine, d'Evolène.

De la Congrégation des Frères de Marie.

MM. Gallois Nicolas.
Vielle Constant.
Lamon Augustin.
Raton Emile.
Escaude L.
Foucot Eugène.
Fuinel X.
Monnoyeur Jean-Marie.
Woerz Othmar.
Charmier Louis.
Goldbraun Pierre.
Kimm J.-B.
Meyer Alphonse.
Perrodin Narcisse.

Levy Georges.
Gallet Joseph.
Wernert Laurent.
Rouge J.-B.
Dibling Anselme.
Barxell Ignace.
Rifrigier Aristide.
Prévost Pierre-Edmond.
Dollé Georges.
Carl Alexandre.
Becker Henri.
Stæbler Victor.



== 1848 - 1900 ==

Observations. — 1. L'ordre des branches est celui de l'annuaire officiel du Canton (1849). Nous le gardons jusqu'à la fin, pour la commodité du texte, malgré les changements apportés par les programmes sur ce point.
2. Nous laissons en blanc les postes qui n'accusent aucun changement sur l'année précédente ou ceux qui n'ont pas encore de titulaires.
3. Voir plus loin le nom complet des titulaires.
4. Cours supprimé.
5. Supprimé provisoirement.



